

L'Exécuteur [251]

– Jackpot à Sun City

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

Gérard de Villiers
présente

L'EXÉCUTEUR



JACKPOT MORTEL À SUN CITY

par **Don Pendleton**

VALVENARGUES



HUNTER

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

JACKPOT À SUN CITY

Adapté de l'américain par
Franck Dopkine



CHAPITRE PREMIER

Les deux voitures jaillirent à toute allure de la rampe d'accès au sous-sol du siège de la police de Phoenix, virant l'une derrière l'autre sur Washington Street en direction de l'est et prenant de court l'attroupement de reporters agglutinés devant l'entrée principale, sur la Première Avenue. En haut des marches du perron, le porte-parole du Phoenix Police Department acheva comme si de rien n'était sa déclaration officielle, sourd aux crissements des pneus et aux miaulements des sirènes, indifférent au brusque mouvement de reflux de son auditoire.

— Cette arrestation est un grand succès, affirma-t-il en haussant la voix. Et un avertissement pour les narcotrafiquants. Notre ville ne leur sera jamais accueillante !

La forêt de micros tendus vers lui se clairsema en un clin d'œil. Il conclut avec force, en espérant couvrir les exclamations furieuses des reporters qui le gratifiaient de noms d'oiseaux en dévalant les marches :

— Nous serons intraitables ! D'où qu'ils viennent, les narcos n'ont pas d'avenir à Phoenix !

Un « *Motherfucker !* » punctua cette martiale mise en garde, avant que des grondements de moteur donnent le signal de la course-poursuite. Une nuée de motos s'élança sur les traces des deux véhicules, qui dépassaient déjà les gratte-ciel du sud de Héritage Square. L'aéroport international de la capitale de l'Arizona n'était qu'à deux miles du centre-ville, une affaire de quelques minutes dans la circulation fluide d'un début d'après-midi.

Dans la première voiture, une Impala portant sur ses flancs blanc et noir l'inscription PHOENIX PD, se trouvaient quatre agents, dont deux en uniforme, assis à l'avant. Le sergent qui conduisait en brûlant les feux rouges sans ralentir, avec juste un petit sourire. L'inspecteur placé derrière lui fermait chaque fois les yeux, mâchoires serrées.

À l'arrière de la Plymouth banalisée qui les suivait, deux détectives encadraient une silhouette dissimulée sous un imperméable clair. Lorsque la plus rapide des motos lancées à leur poursuite rejoignit la Plymouth et qu'un photo-reporter braqua son téléobjectif

vers ses occupants, le policier le plus proche détourna le visage, mais s'arrangea pour lever le bras et montrer les menottes dont un bracelet enserrait son poignet, et l'autre celui de l'homme recouvert par l'imperméable.

Sur le perron du siège de la police, deux ou trois journalistes étaient restés face au porte-parole du PHXPD. Une voix féminine demanda :

— Sait-on ce que Félix Valdes venait faire à Phoenix, inspecteur Gray ?

Gray ne regardait plus du côté où les deux voitures et la meute des reporters avaient disparu, mais dans la direction opposée.

— À part jouer au golf, évidemment..., ajouta la même voix, d'un ton où l'indignation perçait sous l'ironie.

L'inspecteur Gray se détourna, posa les yeux sur un micro arborant le logo de la station KPHN, les releva pour croiser le regard rivé sur lui. Des yeux sombres en colère. Comme d'habitude, songea le porte-parole en faisant la grimace.

— Pardon de ne pouvoir vous répondre, Mrs Epstein, soupira-t-il, c'est désormais la D.E.A. qui communiquera sur le cas de Félix Valdes...

Son interlocutrice ricana, et l'inspecteur Gray rectifia mentalement : Loretta Epstein était encore plus en colère que d'habitude. Ce qui n'enlevait pourtant rien, devait-il admettre, à son charme... Il se troubla et eut un mouvement de recul, comme si le regard noir allait l'abattre sur place.

Loretta Epstein se contenta d'une moue méprisante et lui tourna le dos, s'éloignant jusqu'à l'extrémité du perron. Soulagé, l'inspecteur Gray battit en retraite à l'intérieur du bâtiment. Après un nouveau regard insistant en direction de Madison Street.

Au même moment, à peu de distance de là, l'impala et la Plymouth de la police de Phoenix bifurquaient à grande vitesse sur une voie réservée au service qui permettait de passer directement de Sky Harbor Boulevard aux pistes de l'aéroport. Elles franchirent en trombe une grille ouverte, que des agents de la sécurité aéroportuaire refermèrent aussitôt, sous le nez des reporters.

Débarrassés de leurs poursuivants, les policiers contournèrent le terminal 4 et ralentirent. À l'arrière de la Plymouth, l'homme coincé entre les deux passagers se débattit tout à coup, repoussant l'imperméable qui le recouvrait.

— Putain, on arrive ? J'étouffe, là-dessous ! se plaignit-il. Vire-moi ça, Arnie !

Les autres se mirent à rire. Arnie fit cliqueter les menottes, souleva le vêtement et répondit avec un clin d'œil :

— C'est pas marrant tous les jours d'être un boss, Teddy... Mais faut ce qu'il faut ! ajouta-t-il en remettant l'imperméable en place.

— N'en profite pas pour me peloter !

Tous rirent de plus belle.

Un bimoteur stationnait sur le tarmac, du côté de la Sait River, qui longeait l'aéroport au sud. Alors que les deux voitures s'arrêtaient tout près de l'appareil, les occupants de la Plymouth reprirent leur sérieux : il y avait de fortes probabilités que, depuis les bâtiments de l'aérogare, des caméras braquées vers eux tentent de filmer l'embarquement, par des agents de la D.E.A. et pour une destination inconnue, du baron de la drogue mexicain Félix Valdes.

Avant de descendre les marches, Loretta Epstein prit une profonde inspiration, contempla l'avenue, clignant des yeux dans le soleil déjà chaud – près de 30 °C alors qu'on était seulement aux premiers jours d'avril –, et remisa son micro dans le sac qu'elle portait en bandoulière. Plus calme, elle rejoignit, au bord de la chaussée, une Honda 750 hérissée d'antennes et décorée d'autocollants « KPHN » et de « Sun City News ».

— Ils l'ont joué fin, se moqua le jeune homme assis au guidon de la moto, en montrant le siège de la police. Plus les ficelles sont grosses, plus ça leur plaît !

Loretta Epstein hocha la tête sans répondre. Ses cheveux bruns coupés court, sa fine silhouette et sa tenue – ensemble en jean et boots – la faisaient paraître jeune, mais elle avait presque vingt ans de plus que son collègue. Elle refusa le casque qu'il lui tendait, rangea le sac contenant son matériel dans une des vastes sacoches de la moto.

— Ils me fatiguent, Peter, dit-elle enfin, j'en ai marre de courir. Rentre sans moi. J'ai envie de me balader un peu.

— Qu'est-ce que je vais leur dire ? protesta Peter en montrant du pouce le micro HF qui équipait la Honda. Le patron attendait un direct...

— « Ici Loretta Epstein, de KPHN et Sun City News..., se mit à réciter la journaliste sur un ton haletant de reportage sportif. J'aperçois très loin sur une piste isolée de vagues silhouettes qui s'agitent autour d'un appareil spécialement affrété par la D.E.A. Celle-ci escamote sous nos yeux incrédules le narcotrafiquant Félix Valdes, un des pontes du cartel de Tijuana, arrêté voici quarante-huit heures à Sun City dans des circonstances non élucidées. La police de notre

bonne ville de Phoenix n'a rien à déclarer, les fédéraux des Stups n'ont rien à déclarer... Même les responsables du Sun City Village Golf Course, le très huppé club à la sortie duquel Valdes a été interpellé, n'ont rien à déclarer ! L'épais brouillard qui enveloppe comme de coutume l'action des services de police réussit une fois de plus à masquer la vérité... »

Elle avait haussé la voix, faisant se retourner des passants. Elle s'interrompit et laissa échapper un petit rire. Reprit en secouant la tête :

— Un direct pour dire qu'on ne sait rien de plus, à quoi bon, Peter ? Dis-leur que je suis en congé jusqu'à demain. Et s'ils insistent, qu'ils passent la bande enregistrée qui est dans mon sac. Pour le moment, on doit se contenter de ça...

Une sonnerie de portable retentit. Loretta Epstein hésita, la main sur son téléphone dans la poche de son blouson. Finalement, elle renonça à prendre la communication. À l'inverse, Peter répondit à l'appel, lorsque son portable sonna à son tour, deux secondes plus tard.

— On rentre tout de suite, patron, enfin... je rentre..., dit-il en échangeant un regard avec Loretta Epstein.

Celle-ci lui adressa un petit signe de la main et s'éloigna, en direction de Madison Street. Le sourire qui, peu à peu, détendait ses traits se figea alors qu'elle parvenait à l'angle de celle-ci. À trente mètres sur sa droite, un groupe d'hommes compact sortait par une porte dérobée du bâtiment de grès rose qui abritait le siège de la police. Ils se précipitaient vers deux voitures arrêtées moteur tournant sur les places de stationnement réservées aux véhicules de police. Le temps qu'ils s'y engouffrent, trois hommes dans chaque voiture, la journaliste enregistra en un flash le visage de l'homme qu'on faisait monter à l'arrière de la première voiture, et qui un instant résistait, tournant la tête d'un côté puis de l'autre. Teint mat, moustache fournie, cheveux noirs ondulés mi-longs, des traits brutaux, taillés à la serpe. Une bourrade le propulsa à l'intérieur de la Ford, les portières claquèrent, les deux voitures décollèrent à vive allure du trottoir.

En faisant volte-face sur la Première Avenue, Loretta Epstein capta une autre image. Celle d'une voiture de sport grise garée juste en face d'elle de l'autre côté de la chaussée, au pied de la Luhrs Tower, qui déboîtait vivement de sa place de stationnement et franchissait le carrefour, virant sur Madison vers l'ouest. Un homme seul au volant, silhouette imposante vêtue de noir... Un instant, à travers le pare-brise, elle distingua son visage. Elle eut l'impression fugace qu'il la fixait, et même qu'il ne l'avait pas quittée des yeux depuis un moment. Elle raidit les épaules et sentit un frisson le long de sa colonne

vertébrale.

La Camaro accéléra dans un soyeux vrombissement de cylindres, dans le sillage des deux voitures de police.

Loretta Epstein rebroussa chemin et se mit à courir, hélant Peter qui s'éloignait sur la Honda, faisant de grands signes. En vain. Heureusement, le feu au coin de Washington Street passa au rouge devant la moto. Elle rattrapa son jeune collègue, monta en selle derrière lui et ordonna, hors d'haleine :

— Demi-tour ! Vite !

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Les flics nous ont baladés ! Valdes vient d'être emmené dans une autre voiture, et pas à Sky Harbor !

*

* *

L'une derrière l'autre, les deux Ford noires banalisées avaient viré dans Van Buren Street, la grande artère qui traversait Phoenix d'est en ouest, puis rejoint le Papago Freeway, parallèle à Van Buren. Elles franchirent pied au plancher le canal d'irrigation Roosevelt, laissèrent sur la droite le freeway qui contournait la ville par le nord. À Avondale, elles furent rattrapées par deux autres véhicules qui annonçaient la couleur : deux Dodge Magnum bleu et blanc de la police de Sun City, la banlieue chic de Phoenix. Des monstres puissants et hauts sur pattes, qui dépassèrent la Camaro grise à plus de 120 miles à l'heure. Ayant rattrapé les Ford, ils déclenchèrent leurs gyrophares, puis se placèrent côte à côte sur la voie médiane et celle de gauche, et ralentirent. La deuxième Ford se laissa décrocher, occupant la file de droite. Au-delà du barrage des trois véhicules roulant de front, la voiture où avait été embarqué Félix Valdes se trouva bientôt isolée au milieu d'un *no man's land*. Isolée et inaccessible, bientôt hors de vue...

Au volant de la Camaro, Mack Bolan avait ralenti dès qu'il avait deviné la manœuvre, et laissé plusieurs voitures le doubler. Quand le convoi eut franchi l'Agua Fria River, il se demanda si la D.E.A. n'avait pas décidé d'emmener le narco à Los Angeles par la route. Hypothèse absurde... il y avait plus de 300 miles jusqu'à L. A...

Tout en étouffant un juron, l'Exécuteur pianota sur les touches de l'ordinateur de bord. Le G.P.S. qui équipait le coupé afficha les réponses à ses questions.

Ils avaient dépassé l'aéroport de Glendale, et la sortie qui menait à celui de Goodyear était toute proche. Contraint de ronger son frein à 40 miles à l'heure, Bolan ne voyait plus la Ford de tête. Pour éviter

toute filature, le barrage des trois véhicules qui avançaient maintenant à une allure d'escargot était à coup sûr efficace. Sauf si, en devinant la destination des hommes de la D.E.A., il parvenait à les précéder...

Ce qui s'afficha alors sur l'écran lui parut si convaincant qu'il réagit à la seconde, braquant sans hésiter pour s'engager sur la bretelle de sortie de Goodyear Airport. Mais au lieu de continuer dans cette direction, il reprit aussitôt Van Buren Street vers l'ouest. Et il lâcha les chevaux qui piaffaient sous le capot de la Camaro.

Moins de six miles plus loin, il bifurqua vers le nord, passa sous le Papago Freeway et, après avoir longé la prison d'Etat, parvint au zoo. À peu de distance, environnée par les collines de Sun City semées d'innombrables terrains de golf, la base militaire de Luke occupait un vaste quadrilatère désertique ceinturé de hangars, derrière une haute clôture grillagée. Deux pistes d'aviation parallèles la traversaient de part en part. Quand il en eut fait le tour par le nord, l'Exécuteur fut certain qu'il ne s'était pas trompé : c'était là qu'on amenait Félix Valdes.

Mais il fut aussi certain qu'il n'aurait pas le temps d'agir.

Pourtant, ce n'était pas une grande surprise. Il s'en doutait déjà, en arrivant dans la capitale de l'Arizona deux heures à peine auparavant.

À l'extrémité d'une des pistes était stationné un bimoteur Douglas. En face, de l'autre côté de Northern Avenue, s'étendait un parcours de golf vallonné. En tournant sur Litchfield Road, Bolan repéra l'entrée de la base : un large portail coulissant flanqué de guérites, en retrait d'un terre-plein protégé par une rangée de plots escamotables. Comme il s'en approchait, un Humwee sortant de la base s'avança sur la chaussée et stoppa en travers, bloquant la circulation. Des soldats, M 16 en bandoulière, se déployèrent. Une Ford noire arrivait en sens inverse, suivie de près par une autre. À bonne distance derrière elles, Bolan reconnut les deux Dodge Magnum, qui continuaient à faire obstruction au trafic. Sur Litchfield Road neutralisé sur près d'un kilomètre, les automobilistes bloqués patientaient sagement. Sauf le pilote d'une Honda munie d'antennes qui remontait la file, encouragé par sa passagère, laquelle semblait plutôt énervée...

Les deux Ford pénétrèrent sur le terrain militaire, obliquant aussitôt vers le nord. Les Dodge se garèrent sur le terre-plein, face à la route. Enfin, le Humwee fit demi-tour, réintégrant la base, pour se poster juste de l'autre côté des grilles qui se refermèrent. Alors seulement, les soldats libérèrent la chaussée. Bolan put repartir. Les policiers de Sun City étaient descendus de leurs Dodge et examinaient les voitures avec une insistance soupçonneuse.

Le coupé Camaro attirait les regards. Ce n'était pas le moment de

s'attarder. Bolan, se fiant au G.P.S., bifurqua deux cents mètres plus loin, traversant le boulevard pour entrer sur le parking visiteurs du Luke Hospital, dont les bâtiments étaient disséminés dans la verdure sur une colline.

Tout en manœuvrant la Camaro, il éteignit le G.P.S. et ralluma l'autoradio, réglé sur la station KPHN. Un jingle annonçait un flash d'informations.

— « Il est 14 heures sur Phoenix News, votre station capitale, et nous rejoignons immédiatement en direct notre reporter Loretta Epstein quelque part du côté de Sun City... N'est-ce pas, Loretta ?

— Je me trouve plus précisément sur Litchfield Road, entre Avondale et Sun City, devant l'entrée de l'Air Force Base de Luke », débita la femme dont Bolan avait déjà entendu la voix au cours de l'heure écoulée, tandis qu'il faisait le guet aux abords du siège de la police de Phoenix.

Il connaissait à présent aussi son visage.

— « C'est sur cette base aérienne que le narco-trafiquant Félix Valdes vient d'être amené dans une Ford, par des agents de la D.E.A., et sous la protection d'un important déploiement militaire et policier... », poursuivit Loretta Epstein.

Dans les jumelles prises dans le vide-poches de la Camaro, l'Exécuteur distingua à travers le feuillage, à environ cent cinquante mètres sur sa droite, la Honda des reporters de KPHN.

— « La police, et surtout la D.E.A., reprit la voix sur les ondes, tiennent à l'évidence beaucoup à ce que le départ de Valdes de Phoenix, pour une destination à ce jour non précisée, se fasse très discrètement et en toute sécurité. C'est à croire qu'elles redoutent quelque chose... Ceci explique la mise en scène à laquelle les autorités se sont livrées pour tromper les envoyés des médias, que des voitures leurres ont entraînés à Sky Airport International...

— Que se passe-t-il maintenant sur cette base militaire, Loretta... ? Vous voyez... ?

— Désolé, David, mais je ne vois rien ! » répliqua vivement Loretta Epstein.

Bolan ne put s'empêcher de sourire, en observant cette dernière, son casque dans une main, son micro dans l'autre, juchée sur un des plots escamotables pour essayer d'apercevoir ce qui se passait à l'intérieur de la base. Elle avait beau se hisser sur la pointe des pieds, elle arrivait tout juste à la hauteur de la casquette d'une montagne de chair et de muscles emballée dans un uniforme de la police de Sun City. L'agent lui faisait face, immobile, le regard insaisissable derrière ses Ray-Ban. À la crispation de ses lèvres, on devinait pourtant qu'il

mourait d'envie de faire tomber la femme trop curieuse de son perchoir. D'une pichenette par exemple, ou même en soufflant dessus un peu fort...

Puisque Loretta Epstein était impuissante, aveugle, et manifestement pas d'humeur à meubler l'antenne, on lança de la pub sur KPHN. Bolan éteignit l'autoradio et braqua les jumelles sur les pistes d'aviation de la base. De là où il se trouvait, à l'extrémité du parking de l'hôpital, qui surplombait Litchfield Road, il voyait, lui, les pistes parallèles, et le Douglas militaire stationné au bout de la première. Grâce aux puissantes jumelles, il pouvait observer les trois hommes qui discutaient sous l'aile du bimoteur. Deux en civil, dont le plus grand parlait dans un portable, le troisième en battle-dress. Le pilote du Douglas, sans doute, qui secouait la tête avec véhémence... La discussion semblait vive, elle se conclut par des hochements de tête des hommes de la D.E.A. Son portable refermé, le grand fit un signe en direction des deux Ford arrêtées à vingt mètres. De l'une d'elles, deux autres hommes sortirent, l'un remorquant l'autre...

En jean et chemise ouverte sous un blouson de toile, les poignets joints devant lui, entravés par un lien de plastique, Félix Valdes paraissait frêle et chiffonné, à côté du Noir athlétique au costume impeccable qui l'escortait vers l'avion. On aurait pu le prendre, à cette distance, pour un immigré clandestin en instance de refoulement... Sauf que les Mexicains qui franchissaient la frontière portaient rarement des chaussures à deux mille dollars...

Valdes avait l'air apeuré, jetant des regards autour de lui, courbant le dos et rentrant les épaules, hésitant à s'éloigner de la voiture pour rejoindre le petit avion. Même à cette distance, il était clair qu'il transpirait de trouille.

Un kilomètre, estima Bolan, et il serra plus fort les jumelles, en imaginant une fraction de seconde qu'au lieu de s'encadrer dans les oculaires, le visage du narco apparaissait dans la lunette de visée d'un fusil...

Pensée fugitive qu'une branche d'un arbre proche, agitée par un souffle de vent, balaya, en lui masquant la scène... Il s'écarta, releva machinalement les jumelles. Il eut la vision panoramique, au-delà de la clôture de la base, d'un green de golf désert, au bas d'une pente douce.

Tout avait l'air normal, pourtant son sixième sens l'alerta. Il braqua les jumelles sur un ressaut de terrain. La mise au point révéla une tache brune incongrue, sur le vert tendre du fairway. Celle d'une silhouette postée comme lui en surplomb des pistes, sensiblement à la même distance du Douglas et des hommes qui allaient y monter. Mais qui, au lieu de jumelles, braquait un fusil équipé d'une lunette...

CHAPITRE II

Une chaussure en croco à mille dollars se planta dans le sol, le ciment de la piste éraflant le cuir brillant. Le pied ripa, la cheville se tordit et l'autre jambe se déroba. Comme s'il avait trébuché sur un obstacle invisible placé en travers de son chemin sur le tarmac, Félix Valdes perdit l'équilibre. Il battit des bras et, à l'instant de s'écrouler, eut un sursaut de tout le corps, sous le choc d'un deuxième impact, au milieu du dos. Il tournoya sur lui-même, et Bolan vit que la première balle l'avait atteint à la base du cou, de trois quarts arrière... Selon un angle de quarante degrés, un tir mortel, presque à coup sûr... Mais le tireur avait doublé, avec une précision de professionnel. À plus d'un demi-mile, ce n'était certes pas un jeu d'enfant. Un coup de chance non plus. Mais du travail d'expert exécuté sans bavure.

Boulot de sniper, pensa le Guerrier. À travers les jumelles, il embrassa la scène dans sa totalité, jusqu'au vert tendre du pré, qui n'était plus maculé d'aucune tache brune...

Le ciment du tarmac, quant à lui, risquait de ne pas boire la flaque rouge qui s'agrandissait autour de la tête et des épaules de Félix Valdes. À l'extrémité d'une jambe bizarrement repliée, une seconde chaussure rutilante à mille dollars commençait à être tachée de rouge sombre.

Le grand Black qui escortait le narco exprima une intense stupéfaction en contemplant le corps inerte, puis en se regardant lui-même, comme s'il n'en revenait pas d'être en vie. Si près de la trajectoire, mais épargné par les projectiles... Sidéré mais vivant ! Dégouté aussi, car il était éclaboussé : du sang plein son impeccable costume, en taches dégoulinantes, en myriades de gouttelettes. Du sur mesure salopé !

Les yeux exorbités, la bouche ouverte, l'agent de la D.E.A. mit deux secondes à réagir. Deux secondes de trop, comme toujours en pareil cas, quand la mort frappe à l'improviste. Valdes abattu sous son nez était déjà devenu, dans cet infime laps de temps, un cadavre. Et lui qui ne l'avait pas protégé de son corps, et se découvrait indemne, avait du mal à recouvrer ses réflexes. Garde du corps inefficace, il était quand même agent des Stups...

Il dégaina son arme, gesticula en direction du Douglas et de ses collègues. Puis il se tourna vers la clôture et le golf, de l'autre côté de l'avenue, scrutant le paysage en tournant la tête en tous sens et en criant. Enfin, il se mit à courir. Un agent des Stups qui s'affole...

Sous l'aile du bimoteur, le plus grand des officiers fédéraux témoignait de plus de sang-froid, et de réflexes de professionnel aguerri. Il parlait vite dans son portable, tout en montrant du bras le terrain de golf. Son collègue se mit à sprinter jusqu'à la Ford qui démarrait. Il sauta dedans au passage. Elle fonça vers la grille d'accès de Litchfield Road.

À un kilomètre de là, les 400 chevaux du V8 de la Camaro rugirent. Bolan avait posé les jumelles près de lui et démarré. Alors qu'il jaillissait du parking du Luke Hospital, il entendit se déclencher les sirènes des Dodge Magnum. Il passa devant l'entrée de la base juste avant que les plots escamotables livrent le passage aux véhicules de la police de Sun City. Sur l'écran du G.P.S. s'affichait le périmètre de la base et du golf attendant. À l'angle de Northern Avenue, Bolan continua tout droit, jusqu'à l'embranchement, sur la gauche, d'une petite route qui menait, à l'arrière du Falcon Golf Course, à l'extrémité est du parking du zoo. Dans son rétroviseur, il aperçut les Dodge, puis une Ford, qui tournaient dans Northern Avenue, dans un concert d'ululements.

Le parking du zoo était en cours d'agrandissement. Un vaste chantier où s'activaient des pelles mécaniques. Deux cents mètres devant Bolan, un 4x4 noir en sortit, se faufilant entre des baraques et des engins de terrassement pour bifurquer aussitôt vers le nord.

L'Exécuteur n'hésita pas plus de trois secondes. Il accéléra et prit le même chemin. Les informations fournies par le G.P.S. n'en disaient rien, mais il aurait parié qu'il y avait un moyen de passer du Falcon Golf Course au parking du zoo. Et que, dans la B.M.W. X5 qu'il suivait maintenant, se trouvait l'homme qui venait d'éliminer Félix Valdes au nez et à la barbe de la D.E.A.

Si ce n'était pas le cas, s'il n'était pas encore sorti de la zone où il avait opéré, il y avait de grandes chances que les policiers lui tombent dessus. Ils devaient à présent investir le golf. Mais l'Exécuteur pressentait que le sniper n'était pas du genre à se laisser coincer si facilement.

— Circulez, madame, libérez le passage !

Le ton du policier en civil qui invitait Loretta Epstein à s'écarter de l'entrée du terrain militaire était encore poli, mais les soldats qui l'entouraient commençaient à s'énervier. La journaliste reçut au creux

de l'estomac un coup de coude, des brodequins lui écrasèrent les pieds et elle faillit tomber, quand des voitures de police et une ambulance fendirent la cohorte pour pénétrer, sirènes hurlantes, dans la base.

Depuis quelques minutes, Litchfield Road était envahie de reporters, qui rappliquaient de toutes parts après l'annonce sur les ondes de KPHN que Valdes se trouvait là. Ceux que la police avait baladés jusqu'à l'aéroport international n'étaient pas les moins excités. À peine arrivés, ils apprenaient qu'ils étaient de nouveau en retard ! Il s'était passé quelque chose de grave, l'avion qui devait emporter le narco était toujours stationné en bout de piste, des voitures avaient quitté la base à 14 h 10. Deux minutes plus tard, Peter, qui les avait suivies en moto, avait appelé Loretta sur son portable.

— Valdes s'est fait descendre avant de monter dans l'avion ! avait-il crié d'une voix qui dérapait dans les aigus.

— Tu es sûr ? Tu le vois ?

— J'aperçois un corps allongé sur la piste !

Loretta avait aussitôt sollicité un flash spécial. Peter l'avait appelée deux fois dans les trois minutes suivantes. À 14 h 15, elle était intervenue en direct pour annoncer que Félix Valdes avait été abattu au moment de monter avec les hommes de la D.E.A. dans un bimoteur Douglas. Touché de plusieurs balles de fusil, probablement tirées du golf voisin de l'aérodrome militaire, lequel golf était sous ses yeux investi par les agents de la police de Sun City...

C'était Peter qui voyait les uniformes se répandre sur les pelouses du Falcon Golf Course, en réalité, mais Loretta, demeurée à la grille de la base militaire, tenait son scoop et était la cause d'une belle cohue, que l'arrivée d'une ambulance rendait électrique. L'affaire, déjà nationale, devenait tout d'un coup brûlante ! Le narcotrafiquant mexicain Félix Valdes, le cadet du clan criminel Valdes, le boss du cartel de Tijuana, entré clandestinement aux États-Unis, arrêté le mardi et descendu par un sniper le jeudi...

Il était 14 h 20, l'heure de la politesse était passée, un cordon de soldats s'était formé et refoulait sans ménagement les curieux pour dégager le terre-plein d'accès à la base. La Humwee fut rejointe par deux autres. En première ligne, Loretta Epstein vit pointer sur sa gorge le canon d'un M 16... Elle joua des coudes pour rebrousser chemin et profita d'un flottement pour se faufiler vers la route, où grossissait un embouteillage.

Une bousculade se produisit derrière elle, quelqu'un cria « Attention ! », un motard fit pétarader sa machine au milieu de l'attroupement. Alors qu'une bourrade dans les reins la faisait trébucher, Loretta se sentit soulever de terre par deux poignes

jumelles. Une sous chaque aisselle. Elle eut en même temps l'impression grisante de se frayer un chemin dans la cohue avec une facilité incroyable, la sensation d'une violente douleur dans la nuque et une bouffée d'angoisse irrépressible. Elle aurait voulu crier à son tour, appeler à l'aide, au lieu de quoi elle ouvrit plusieurs fois la bouche sans qu'un son n'en sorte. La tête lui tournait, elle ferma les yeux, tenta de résister, de toutes ses forces. Mais impossible de contrecarrer l'élan qui l'emportait. Elle était faible, hébétée, tout juste capable de réaliser ce qui se produisait. Les deux hommes qui l'encadraient et lui faisaient franchir à toute allure la distance qui les séparait de la portière ouverte d'une berline étaient tout bonnement en train de la kidnapper...

L'image de Félix Valdes poussé par les agents fédéraux dans une Ford la traversa comme un éclair. Elle réussit à crier, enfin, et se débattit même un peu, à l'instant où on la propulsait sur la banquette arrière. Un sursaut de volonté pour refuser le brusque engourdissement de ses muscles et de sa conscience. Mais ce fut bref, et inutile. Une révolte dérisoire. Elle se cogna tête la première à une forme massive installée à l'extrémité de la banquette de cuir, sentit qu'on lui arrachait son sac, tomba sur le tapis de sol. Puis sombra dans un trou noir.

La portière se referma, la Lincoln MKZ aux vitres teintées démarra vers le sud. Elle remonta la file de véhicules à l'arrêt et, à coups d'avertisseur, força le passage jusqu'à l'entrée du Luke Hospital. Elle gravit la rampe menant au parking des visiteurs, s'engagea sur une voie circulaire réservée au personnel, qui desservait les différents bâtiments. Deux minutes plus tard, elle redescendait sur l'autre versant de la colline, se présentant à l'accès de Glendale Avenue. La barrière se leva, la grosse berline repartit vers le centre de Phoenix. Peu après avoir franchi l'Agua Fria River, elle rejoignit le freeway et fila vers le nord. Dix miles plus loin, elle prit la sortie vers Sun City.

À 15 heures, l'homme corpulent assis derrière le chauffeur pianota sur son portable un message laconique : « Tout est O.K. À l'heure au RDV. » Il n'attendait pas de réponse.

Les occupants de la Lincoln n'avaient pas échangé un mot durant tout le trajet et, quand ils furent parvenus au lieu du rendez-vous, ils restèrent silencieux. Tassée sur le plancher à l'arrière, coincée entre deux paires de jambes et inconsciente, Loretta Epstein ne tenait guère de place et ne faisait aucun bruit. On aurait juré qu'il n'y avait que quatre hommes dans la Lincoln. Et que la tension entre eux ne faisait que croître à mesure que l'attente se prolongeait.

Au nord de la ville, entre l'université et la réserve naturelle de North Mountain, la B.M.W. X5 longeait sagement un des innombrables canaux d'irrigation jadis construits par les Indiens, grâce auxquels Phoenix s'était bâtie et développée sur des dizaines de kilomètres, gagnant sans cesse sur le désert, jusqu'à devenir la sixième ville des États-Unis, et la première au nombre des terrains de golf – près de deux cents !

Au bout de Greenway Road, le gros SUV noir mit son clignotant, bifurqua sur la gauche au ralenti et disparut de la vue de Bolan. Pour ne pas risquer de se faire repérer, l'Exécuteur avait dû se résoudre à laisser entre le X5 et lui une distance de plus en plus grande à mesure qu'ils s'enfonçaient dans ces faubourgs résidentiels où la circulation était clairsemée. Jurant intérieurement, il accéléra jusqu'à l'intersection de la 7e Rue, tourna deux fois pour explorer les parages, roulant à faible allure et scrutant les rues situées entre le canal et les collines de Moon Valley. L'une d'elles s'achevait en impasse, aboutissant à un parc de stationnement à l'enseigne du Moon Valley Resort, un hôtel qui dominait le quartier et avait son entrée de l'autre côté du pâté de maisons, sur Paradise Lane.

Au-delà d'une barrière d'accès fermée, de la largeur de la rue, Bolan aperçut le X5 qui manœuvrait pour se garer entre des voitures rangées en épi. Il s'arrêta le long du trottoir, rafla sous son siège un petit sac de toile et sortit de la Camaro. Revenant sur ses pas, il s'engagea dans l'impasse. Quarante mètres d'espace découvert inondé de soleil, entre deux murs aveugles. Il allongea le pas, avec le pressentiment de s'avancer imprudemment dans un piège...

Il était à mi-chemin quand le silence l'avertit du danger. Il avait perçu le bruit du moteur de la B.M.W. Celui-ci s'était éteint et le silence était total. Pas de portière qu'on referme, pas de déclic de verrouillage à distance... Autant de signes que le conducteur de la B.M. l'avait repéré. Le guettait. Un tireur d'élite. Comme lui...

La conscience d'un péril imminent eut sur l'Exécuteur les effets habituels. Ni plus ni moins qu'au premier jour de sa guerre implacable contre le Crime Organisé, la proximité de la mort violente tapie au fond de cette impasse, prête à fondre sur lui, accéléra brutalement la pulsation de son sang dans ses artères, tout en déclenchant un processus fulgurant de réflexes acquis de longue date, et dont le temps n'avait pas émoussé l'efficacité. Adrénaline et sang-froid combinés, la mécanique de survie qui l'animait réagit en une fraction de seconde.

Courbé en avant, il se mit à courir, et plongea au sol à l'instant où la première détonation claquait.

Au bruit, il reconnut un automatique. Ce n'était pas le fusil qui avait servi à abattre Félix Valdes, mais c'était le même redoutable

tireur. La balle avait sifflé à ses oreilles. Elle fut suivie d'une autre, dont la trajectoire fut déviée par le pilier qui soutenait la barrière. Bolan se trouvait exactement dans l'axe de celui-ci. Il rampa vivement pour s'abriter derrière, tandis que des éclats de ciment retombaient sur lui. Il l'avait échappé belle !

Il se redressa lentement, collé de profil au pilier. Une protection précaire, mais c'était la seule dans les parages. Les deux bornes placées de chaque côté de la barrière étaient bien minces, et, dans le parc de stationnement, la première voiture était à une dizaine de mètres.

Tout en contrôlant sa respiration, l'Exécuteur actionna la culasse du Beretta extrait du sac de toile. Avec sa puissance et sa précision, le fidèle 93-R était dans sa main experte une arme mortellement efficace à cette distance. Pour le tirer de ce guêpier, il lui faisait confiance...

Dans le silence tout à coup tombé sur ce bout d'impasse où les détonations semblaient étouffées par le béton, il perçut un léger raclement de pied sur le sol. Le tueur avait besoin d'un peu d'angle, pour espérer le toucher. Il était donc obligé de s'écarter de l'alignement des voitures pour s'avancer dans l'espace découvert. Bolan se retint de jeter un coup d'œil dans sa direction. Le X5 s'était glissé dans une place libre en quatrième ou cinquième position, donc son conducteur allait logiquement s'avancer en profitant de l'abri des véhicules, puis s'aventurer sur la droite de Bolan lorsqu'il aurait atteint la voiture la plus proche de l'entrée.

Tout en s'adossant au pilier, le bras droit replié, le poignet calé sur la main gauche ouverte, l'Exécuteur compta mentalement les secondes. Tous les sens en alerte, il identifia un autre raclement, se détachant sur le bruit de fond de la rue. Il patienta encore cinq secondes. Il n'avait pas droit à l'erreur.

Quand il entra en action, ce fut à une vitesse foudroyante.

Bras droit soudain tendu, il pivota sur lui-même en s'écartant du pilier. Le tueur était pratiquement là où il l'avait imaginé, à hauteur de la deuxième voiture, en train de faire un pas de côté à découvert, son automatique braqué sur l'extrémité de la barrière. Le Beretta cracha son venin et le Glock riposta. Bolan s'était déjà jeté au sol. À plat ventre, il tira deux fois, à un intervalle si rapproché qu'une seule détonation s'entendit. Cette fois, le Glock ne riposta pas.

À quinze mètres de lui, la silhouette s'effondra en arrière, la tête heurtant le pare-chocs d'un break Volvo. Compte tenu du trou qu'elle portait au milieu du front, ce choc-là ne lui causerait pas plus de mal...

Les trois projectiles de 9 mm avaient fait mouche, constata

l'Exécuteur en se penchant sur le corps, quelques secondes plus tard. À l'épaule, dans la poitrine et en pleine tête. Il se dépêcha de tirer le cadavre à l'abri des voitures. L'homme vêtu d'un costume marron avait une quarantaine d'années, des cheveux ras grisonnants, une cicatrice au menton, et il portait autour du cou, accroché à une fine chaîne en argent, un pendentif qui laissa Bolan songeur.

Sans doute le temps pressait-il, mais il fouilla les poches du mort, n'y trouva qu'un portefeuille au cuir fatigué, le passe magnétique d'une chambre d'hôtel, les clés de la B.M.W.

La portière avant du X5 était restée ouverte. Sur le plancher, côté passager, une petite valise oblongue, dont la fermeture à glissière bâillait, dépassait de sous le siège. Elle aurait pu convenir au transport d'un instrument de musique, mais c'était le canon d'un fusil qui pointait. Un L96 A1 d'Accuracy International à chargeur de dix cartouches, démonté à la hâte, reconnut Bolan. Une arme militaire. À mille mètres de la cible, la lunette Schmidt & Bender qu'on n'avait pas eu le temps de ranger était à peine nécessaire.

L'Exécuteur refermait la valisette quand le bruit de sirènes de police déchira la chape de silence qui pesait sur l'impasse depuis l'échange de coups de feu. Un autre bruit, plus proche, s'y superposa : la sonnerie d'un portable posé sur la planche de bord du X5.

Un numéro s'affichait sur l'écran rétro-éclairé du Nokia. Du coin de l'œil, Bolan vit une voiture noir et blanc marquée SCPD passer à faible allure devant l'impasse. Sa sirène n'était pas branchée. Elle ralentit encore et il devina qu'elle n'irait pas loin.

Très vite, il ouvrit le hayon du X5, souleva le corps et le déposa dans le coffre. Après avoir examiné d'un coup d'œil les parages, il s'assit au volant du 4x4, démarra. Le passe du Moon Valley Resort fit se lever la barrière, quand il le glissa dans le lecteur optique de la borne de sortie. Celui de la borne d'entrée, en revanche, risquait de ne plus fonctionner : il était cabossé par l'impact d'une balle de 9 mm qui avait raté d'un cheveu le crâne du Guerrier... L'homme qu'il avait tué et dont il emportait le cadavre était meilleur en sniper que dans le combat rapproché...

Bolan émergea de l'impasse. À dix pas sur sa droite, la voiture de police du Sun City Police Department était garée devant la Camaro. Les deux agents en uniforme tournaient autour du coupé, intrigués et peut-être admiratifs. Le plus proche de la portière conducteur, penché pour regarder à l'intérieur, semblait ne pas oser porter la main sur le bolide. Comme pris en faute, il jeta un coup d'œil gêné à la B.M.W. qui tournait derrière lui sur Greenway. Son coéquipier parlait dans un portable.

Non loin de là, les sirènes de leurs collègues se turent. D'un regard

dans Paradise Lane, Bolan comprit pourquoi : pas moins de trois voitures du PHXPD s'arrêtaient devant le Moon Valley Resort, et une nuée de policiers se précipitaient dans l'hôtel. Il accéléra. Il était grand temps de changer d'air.

CHAPITRE III

Mike Evans, l'homme corpulent assis à l'arrière de la Lincoln MKZ, compta dix sonneries avant de couper son portable et manifesta sa contrariété en décochant à Loretta Epstein, tassée contre sa jambe droite sur le plancher de la voiture, un petit coup de pied. Les deux frères Caparelli regardaient dehors. Dans le rétroviseur intérieur, Evans croisa le regard interrogateur du chauffeur, Joe Scaletti. Il y répondit par un haussement d'épaule. Scaletti soupira et Roberto Caparelli, à sa droite, maugréa.

— C'est pas prudent de s'attarder ici, dit-il sans détourner la tête.

Derrière lui, son frère Luigi acquiesça d'un clappement de langue. Roberto était l'aîné des frères Caparelli, de quarante-cinq minutes environ. Une avance que Luigi n'avait jamais rattrapée. Roberto parlait toujours en premier. Luigi se contentait en général d'approuver. Et s'il dégainait plus vite que son jumeau, il s'arrangeait pour être moins précis.

Mike Evans observa du coin de l'œil leurs profils rigoureusement identiques. Il y avait dans presque toutes les grandes villes d'Amérique des Little Italy où pullulaient des jeunes gens avec les mêmes traits aigus, des corps secs et nerveux, des yeux sombres et dangereux. Prompts à sortir une arme, habiles à s'en servir. Avides de se frayer un chemin dans le sillage d'un boss local, de mettre leur violence, leur cruauté, leur absence de scrupules au service d'un *capo* d'envergure.

Les jumeaux Caparelli étaient exactement ainsi, bien qu'ils soient nés dans une mission perdue en plein désert de Sonora, et qu'à Tucson, la première ville où ils aient mis les pieds, à dix-huit ans passés, aucune Little Italy ne les ait accueillis, mais des Indiens, Mexicains et Latinos prêts à tout pour devenir le *jefe* de leur rue, de leur quartier. Un paysage résolument hostile où, pourtant, en cinq années à peine, Roberto et Luigi Caparelli étaient devenus pour les uns des terreurs, pour d'autres des références. Remarqués par les caïds de Phoenix, ils avaient gagné la capitale, et conquis d'autres galons. Ils travaillaient depuis déjà trois ans pour la famille Amalfi. Même en Arizona, les Ritals parvenaient à faire la loi. Quand il y songeait, Mike Evans avait du mal à retenir une grimace dégoûtée...

Depuis près d'une heure, il y pensait beaucoup trop.

— Cinq minutes ! lança-t-il d'un ton sec et il sortit de la Lincoln.

La MKZ était garée à l'extrémité d'un lac à l'ouest de Sun City, dans une allée bordée d'arbres qui sinuait en surplomb de la rive, escarpée à cet endroit. La base de loisirs qui proposait en location des pédalos et des barques, et comprenait un snack-bar et une boutique en bordure de plage, se trouvait sur la berge opposée, adossée à Sunrise Boulevard. On apercevait quelques silhouettes sur le sable, au loin, et une douzaine de voitures dans le parking.

De l'autre côté, les parages de la Lincoln étaient déserts et, à moins que ne vienne s'y égarer une voiture de police en patrouille, le cadre était parfait pour une rencontre sans témoin. Encore fallait-il que chacun vienne au rendez-vous. En dépliant sa haute taille hors de la MKZ, Mike Evans sentit au creux des reins un picotement annonciateur de mauvaises nouvelles.

À peine se fut-il éloigné de quelques pas de la Lincoln que son portable sonna. Le numéro qui s'affichait était en tête de liste dans la mémoire de l'appareil. Il s'écarta un peu plus de la voiture.

— J'allais justement vous appeler, mon colonel, dit-il en répondant.

— Tu aurais dû... J'ai bien reçu le message. Morris ?

— Il n'est pas là, mon colo...

Le sifflement exaspéré de son interlocuteur fit s'interrompre Mike Evans, qui s'empessa de rectifier :

— Il n'est pas encore là, monsieur. On l'attend. Ce n'est pas normal.

— Il va venir, assura la voix, il n'a pas le choix.

Mike Evans soupira :

— Il ne répond pas, je viens encore d'essayer de l'appeler. Il lui est peut-être arrivé...

— Non, coupa le colonel. Tout s'est passé comme prévu et il est forcé de venir. Mais la suite est modifiée...

D'habitude, le ton calme et sans réplique de l'homme qui était toujours pour Mike Evans, et quoi qu'il dise, « le colonel » procurait au gros homme calme et réconfort. Avec lui on savait où on allait, même les reproches et les coups de gueule avaient quelque chose de rassurant. Lorsqu'il donnait des ordres, Mike Evans n'imaginait pas une seconde qu'il pourrait les discuter.

Pourtant, cet après-midi-là, alors qu'il était presque 16 heures, que Morris était en retard et que la proximité des frères Caparelli le révélsait, sans parler de l'encombrante bonne femme enlevée une

heure plus tôt, Mike Evans sentit vaciller ses certitudes, en entendant le colonel poursuivre :

— Des éléments nouveaux sont intervenus, voilà ce qu'il faut que tu fasses, Mike...

Le dos raidi contre le tronc d'un arbre, les yeux rétrécis à deux fentes, Mike Evans écouta les ordres sans broncher. Mais quand, à la fin, le colonel lui demanda s'il avait bien compris, il mit plusieurs secondes à répondre. L'air lui manquait. L'autre insista :

— Tu le feras ?

— Si c'est un ordre...

— C'est un ordre, Mike. Il va venir, il a absolument besoin de ce que tu lui apportes. Et nous, nous avons absolument intérêt à ce qu'il ne reparte pas. C'est au-delà de la personne de Morris, tu t'en doutes... Cela nous dépasse les uns et les autres.

C'était le ton qui d'habitude rassurait Mike Evans, le langage qui structurait l'existence et maintenait l'univers d'aplomb. Sauf que, à ce moment, sa chemise était collée à son dos par la sueur et que la chaleur, sous les feuillages immobiles, l'oppressait.

— Les Ritals sont au courant ? questionna-t-il d'une voix mal assurée.

— Ce que tu as à faire ne les regarde pas, affirma le colonel. Contente-toi de les prévenir et, en cas de problème, ils sauront quoi faire.

Mike Evans allait objecter quelque chose, en même temps qu'une déduction déplaisante lui venait à l'esprit, mais il n'eut pas le temps de discuter. Le colonel enchaîna rapidement :

— La fouineuse se tient tranquille ?

— Elle est dans les vapes pour encore un petit moment.

— Tu l'as fouillée ?

— Son sac, répondit Mike Evans. J'ai trouvé des bandes enregistrées.

— Parfait. Pour elle, tu t'en tiens exactement à ce qui était prévu.

Mike Evans grogna un acquiescement. Ajouta d'un ton inquiet :

— Et si les Ritals essayent de...

Il ne put achever sa phrase. Le colonel avait mis fin à la conversation.

Mike Evans glissa son portable dans sa poche et dut faire un effort pour se décoller du tronc qui le soutenait. Lorsqu'il revint vers la Lincoln, clignant des yeux dans le soleil, il avait la démarche incertaine, tout à coup alourdie. Un bruit de moteur le fit sursauter et

il scruta l'allée, mais en pure perte. Ce n'était qu'un hors-bord pétaradant sur le lac. Son regard se posa de nouveau sur la MKZ et il eut un mouvement de recul instinctif, alors que la glace avant commençait à s'abaisser.

— Pas de bêtises, Evans ! intima la voix d'un des frères Caparelli à l'intérieur de la berline.

Les mains posées à plat sur le volant, écartées et doigts tendus, Joe Scaletti était figé dans une posture qui lui faisait tendre le cou vers le pavillon et lui interdisait de tourner la tête. Mais ses yeux agrandis roulaient frénétiquement. Bien visible du côté droit sous son menton, la pointe de la lame menaçait précisément la carotide, et chaque pulsation du sang la faisait piquer un peu plus profondément l'épiderme. Quand le regard effrayé de Scaletti se fixa sur Mike Evans, une goutte de sang perla.

C'était la main de Luigi Caparelli qui tenait le couteau. Elle ne tremblait pas. La voix qui avait menacé Mike Evans était celle de Roberto. Celui-ci répéta plus fort :

— Pas de blagues ! Garde les bras écartés et lève les mains !

Assis de l'autre côté de Scaletti et presque adossé à la portière, il tenait son .357 Magnum suffisamment écarté du chauffeur pour ne pas être gêné. Il le braquait sur Mike Evans.

— Ton pote s'est fait la malle, à notre avis, dit-il encore. On ne marche plus dans tes combines foireuses ! Plus haut, tes mains !

— L'enfoiré de Morris ! renchérit Luigi, invisible à l'arrière. Tu l'as prévenu...

Si sa main ne tremblait pas, sa voix vibrait d'énervement. Les paroles qui étaient spontanément venues aux lèvres de Mike Evans restèrent bloquées dans sa gorge. Ces deux-là savaient quel sort attendait Dan s'il venait au rendez-vous. Les Ritals étaient au courant bien avant lui. Chargés de...

La fureur brouilla le regard de Mike Evans, tandis qu'il portait vivement la main à sa ceinture, du côté gauche. Malgré les années, les kilos supplémentaires, il lui restait quelque chose des qualités qui avaient fait de lui un soldat puis un policier d'élite.

Le Smith & Wesson M-39, compact et léger dans un étui de ceinture, était une arme ancienne à laquelle Evans était resté fidèle depuis des décennies. Les jeunes voyous comme les frères Caparelli l'auraient jugée avec mépris. Ils aimaient les armes lourdes et tonnantes, comme le revolver Ruger à canon long que Roberto braquait et qui fit en effet un bruit assourdissant, couvrant celui de l'automatique, lorsque les deux hommes tirèrent. Le porte-flingue italien avait pressé la détente une demi-seconde avant l'ancien Marine.

Atteint au ventre, celui-ci chancela en reculant. Un seul cri s'échappa de la Lincoln, bien qu'il fût poussé par trois poitrines. Mike Evans se demanda en un éclair s'il était possible qu'une seule balle de 9 mm eût touché les trois occupants de la voiture. Puis il comprit, en écarquillant les yeux, que le sursaut terrorisé de Joe Scalatti lui avait doublement coûté la vie. Il s'était mis sur la trajectoire du S&W dont le projectile lui avait fracassé le thorax, et d'un mouvement réflexe, Luigi Caparelli lui avait tranché la carotide. Éclaboussé de sang, Roberto s'était rejeté en arrière en beuglant, et Luigi avait hurlé à la mort en croyant son jumeau abattu. Le Ruger tonna une seconde fois, ratant sa cible titubante. En même temps que la portière avant de la MKZ s'ouvrait, et que Joe Scaletti agonisant roulait par terre, Mike Evans bascula en arrière dans un fossé herbeux.

— Putain, j'ai cru qu'il t'avait buté ! éructa Luigi en sortant de la berline, le couteau à la main, l'écume à la bouche. Je vais le finir !

— Reviens ! On se tire ! Je l'ai eu..., cria Roberto en se glissant au volant.

Luigi n'aperçut Evans nulle part. Derrière lui, un autre cri se fit entendre.

— Remonte ! ordonna Roberto Caparelli à son frère, et fais-la tenir tranquille ! Tu ne vois pas qu'elle est réveillée ?

Luigi hésita, puis obéit. Il reprit place sur la banquette arrière, leva le poing et Loretta Epstein cessa d'un coup de crier. Une seconde après, la Lincoln faisait demi-tour et remontait l'allée à toute allure, ses vitres teintées dissimulant le cuir maculé de traînées sanglantes de ses sièges.

Allongé de guingois sur l'herbe sèche du fossé, Mike Evans parvint à extraire son téléphone portable de la poche de son veston. Une fureur vengeresse le maintenait en vie, animait ses doigts sur les touches du clavier.

L'homme que son permis de conduire identifiait comme étant Daniel Morris avait, en tuant le narcotrafiquant Félix Valdes, coupé l'herbe sous le pied de l'Exécuteur. Il reposait à présent sous une mince couche de terre et de sable au nord de Thunderbird Park, au creux d'un vallon tranquille que la New River devait inonder une fois par siècle environ. Il était 16 h 05 lorsque Bolan, ayant rangé à l'arrière du X5, à côté de la valisette contenant le L96 A1, la pelle militaire qui lui avait permis d'ensevelir sommairement Daniel Morris, reprit le volant de la B.M.W. et la direction de la ville.

Il ne s'était guère fait d'illusions sur la possibilité d'enlever Valdes à la D.E.A., ne serait-ce qu'une heure ou deux, le temps de l'interroger.

À présent que le narco était réduit au silence, il lui restait un fil à tirer, qui évoquait une jolie silhouette, un visage à l'ovale gracieux, des cheveux et des yeux très bruns, et sur les ondes une voix aux inflexions captivantes... Pour l'avoir écoutée à trois reprises depuis son arrivée en Arizona, puis observée de loin, Bolan avait l'intuition que Loretta Epstein pouvait savoir des choses intéressantes sur le sujet qui motivait son séjour à Phoenix.

Il était en train de chercher la fréquence de KPHN sur l'autoradio quand le portable de Morris se mit à sonner de nouveau. Le même numéro que les fois précédentes s'afficha. Comme il ne transportait plus de cadavre, la curiosité l'emporta. Il prit la communication, et n'eut pas de silence à meubler. La voix essoufflée ressemblait à un râle. Les mots se bousculaient dans l'urgence.

— Dan ? Bon Dieu, pas trop tôt... Où t'es ? Qu'est-ce que tu fiches ? Les Ritals m'ont eu, et Joe aussi ! Ils nous ont enfumés, les salauds ! Tous... pas seulement ces pourris de jumeaux... le colonel aussi... bon Dieu si je m'attendais... Dan ? J'suis...

— Où ? demanda Bolan d'un ton neutre.

— Le lac Beardsley, sur la rive nord... Harry t'a pas averti... ?

Bolan ne répondit pas. L'écran du G.P.S. affichait le lac, les voies d'accès.

— Beardsley Drive ? finit-il par demander.

La réponse lui parvint après un long silence, dans un halètement :

— Ouais, l'allée de chênes. Magne-toi, Dan... J'ai du .357 Magnum dans le bide, putain !

— Dix minutes, dit Bolan, et il coupa le portable au milieu d'un râle qui lui faisait craindre que ce délai fût encore trop long.

Il était sur l'Agua Fria Freeway, au nord de Sun City. Il prit la sortie 15 et coupa vers l'ouest par Union Hills Drive, tout en essayant de reconstituer le puzzle à partir des bribes d'informations lâchées par le correspondant de Dan Morris.

Plus qu'un complice, un vieux pote, à n'en pas douter...

Après avoir enterré l'un, l'Exécuteur se voyait sur le point de fermer les yeux de l'autre. Il tapota dans la poche de poitrine de sa chemise le pendentif que portait le sniper. Une variation de l'aigle américain associé à une tête de mort distinguant les tireurs d'élite de l'U.S. Marine Corps. Du Viêt-nam à l'Irak, à travers les deux guerres du Golfe, c'était un insigne qui avait connu des fortunes diverses, mais toujours respectables. L'homme en train de mourir auprès de qui il se rendait le portait-il, lui aussi ? Un frère d'armes ? Bolan l'aurait parié.

Lui-même n'avait jamais oublié son propre insigne. C'était le genre

de souvenir qu'on portait à vie, dans le cœur sinon autour du cou.

CHAPITRE IV

À l'extrémité de l'allée de chênes qui s'écartait de Beardsley Drive vers la rive nord du lac, l'homme dont le cadavre gisait en travers du chemin avait eu la gorge tranchée et la poitrine transpercée par une balle. Cela faisait beaucoup de raisons de mourir et bien peu de probabilités qu'il ait eu le loisir de passer un coup de fil juste avant.

L'Exécuteur fit demi-tour, arrêta le X5 de façon à masquer le corps à un éventuel arrivant et se mit à la recherche de l'agonisant. Huit minutes s'étaient écoulées depuis la fin de l'appel. Il lui en fallut une de plus pour découvrir au fond d'un fossé, du côté du lac, un gros homme en costume clair au crâne dégarni. Une main étreignant son portable, l'autre son ventre, il respirait encore, mais faiblement.

Lorsque Bolan sauta dans le fossé et se pencha sur lui, il expulsa un souffle ténu qui fit trembler la mousse rougeâtre qui barbouillait sa bouche et son menton. Plus qu'il ne l'entendit, l'Exécuteur lut « Dan » sur ses lèvres. Et décela dans le regard vitreux une interrogation.

— Dan s'est fait descendre, lui aussi, articula-t-il face au visage livide.

Il allait ajouter quelque chose, une question à laquelle le gros type fournirait peut-être un début de réponse, mais il n'en eut pas le temps. Les traits se crispèrent, la bouche tordue mima une sorte de ricanement et un infime sursaut souleva le thorax puissant. Entre les pans de la veste et les lambeaux de la chemise blanche ensanglantée, le poing fermé sembla se visser à l'intérieur de la plaie, comme pour empêcher le reste de vie de s'échapper. Ce fut pathétiquement insuffisant pour grappiller ne serait-ce qu'une seconde supplémentaire.

L'homme mourut sans comprendre pourquoi un inconnu se trouvait là au lieu de son vieux pote Dan Morris. Un grand type penché sur lui, impuissant à lui prodiguer le moindre apaisement. Énigmatique, avec son regard gris à l'affût et son rictus contrarié. À peine bienveillant, et certainement pas compatissant...

Lorsque le corps retomba sans vie sur le côté, l'Exécuteur émit tout au plus un petit soupir fataliste. Puis il entreprit de le fouiller. En dessous de lui, deux couples de jeunes en pédalo traversaient le lac

vers le nord en s'encourageant avec des cris et des rires. Des voitures arrivaient sur le parking. S'attarder devenait risqué. Quand il eut récupéré le portable et le contenu des poches du mort, Bolan fouilla plus rapidement le second cadavre, puis le tira jusqu'au fossé et, d'une poussée, le fit rouler sur l'autre.

Deux corps culbutés, tête contre tête, et le même sang pour tout le monde, la même pose grotesque figée dans la mort...

Sur le lac, les pédalos qui faisaient la course passaient du soleil à l'ombre, laissant dans leur sillage des traces mouvantes enchevêtrées.

L'Exécuteur remonta dans le X5, démarra. Il s'éloigna sans un regard vers le fossé. La police et les journalistes auraient de quoi faire, quand les deux macchabées seraient découverts. Lui serait loin, sans doute. En attendant, il espérait bien ne pas repartir de Phoenix bredouille. Il y avait apparemment en ville des comptes à régler, des contentieux qui ne demandaient qu'à exploser. Il allait y mettre la main. De préférence celle qui tenait le détonateur...

Roulant à vitesse modérée sur la file de droite du freeway, il étala sur le siège passager différents papiers au nom de Mike Evans, une pochette renfermant un billet d'avion pour Vancouver, un passeport, des traveller's chèques, le tout au nom de Jerry Konitz, qui, sur la photo, montrait une étonnante ressemblance avec Dan Morris. Enfin, il fit tourner entre ses doigts une minicassette enregistrée dont le boîtier, outre quelques taches de sang, portait une étiquette mentionnant au feutre : LOR. EP. /KPHN...

Loretta Epstein assistait à la scène comme si elle regardait un vieux film noir et blanc à la bande-son crachotante et au défilement saccadé. Des silhouettes s'agitaient dans une grande pièce inondée de lumière mais glaciale, les phrases qu'on échangeait demeuraient incompréhensibles, et pas seulement parce qu'elles étaient prononcées en italien. Très loin devant elle, derrière un immense bureau, un petit homme âgé au visage ridé lui faisait signe... À elle, oui... lui faisait signe de s'approcher.

C'était comme la séquence d'un vieux film et elle jouait dedans ! Et même, à mesure qu'elle cessait de se regarder comme une spectatrice s'intéresse à un personnage quelque peu familier, elle se rendait compte qu'elle était le sujet principal de la scène. À partir de cet instant, les sensations lui revinrent, aiguës, douloureuses, la submergeant par vagues. Une vague après l'autre, elles déchirèrent les voiles qui l'anesthésiaient.

À partir de cet instant, elle eut mal, elle eut peur.

Et lorsqu'elle reconnut qui se trouvait en face d'elle, et entendit ce

qu'il voulait savoir, ce fut pire.

Sur North Central Avenue, au milieu des tours à l'enseigne d'une multitude de banques, le centre commercial où l'Exécuteur s'était rendu grouillait de monde au moment de la sortie des bureaux. D'ici une heure, le centre-ville de Phoenix serait déserté. En attendant, Bolan s'était installé dans la B.M.W., garée dans l'ombre de la Bank of America.

Sur le tableau de bord, le petit magnétophone qu'il venait d'acheter dévidait la minicassette enregistrée par Loretta Epstein et trouvée sur Mike Evans.

En préambule, la journaliste prévenait son rédacteur en chef de ne pas exploiter tel quel ce qui allait suivre, les informations qu'elle lui fournissait n'étant pas recoupées.

« Imagine les procès, si tu passes mes supputations à l'antenne ! s'amusait Loretta Epstein. Et on les perdra tous ! Mais s'il m'arrive quelque chose, voilà de quoi reprendre le fil de mon enquête sur le projet Sonora... »

« Quelque chose » lui était apparemment arrivé, Bolan n'en doutait guère, pour que lui-même se trouve en possession de cette cassette. Sur KPHN, un flash spécial à 16 h 30 avait confirmé la mort du narcotrafiquant Félix Valdes. L'assassin s'était enfui. Sur le terrain de golf d'où il avait tiré, les investigations se poursuivaient, d'après la déclaration de l'inspecteur Gray, porte-parole de la police, au micro de Peter Blunt, l'envoyé spécial de la station. Bolan n'attendit pas le flash de 17 heures pour vérifier l'absence de Loretta Epstein à l'antenne.

Lorsqu'il fut parvenu au terme de l'enregistrement, qui n'excédait pas six minutes, et comprenait un maximum de conditionnels, il sut que son intuition était bonne : Loretta Epstein était la personne la plus indiquée à contacter pour balancer dans la fourmilière criminelle de Phoenix un coup de pied dévastateur.

La journaliste avait fait du bon boulot, qui recoupait les informations ayant conduit Bolan dans la capitale de l'Arizona. Mais elle était tenue à la prudence, elle craignait les procès. L'Exécuteur, lui, n'était pas bridé par ce genre de frein. La guerre qu'il menait n'avait pas pour but de faire éclater la vérité, mais de rendre la justice. Sa justice...

La cassette de Loretta Epstein rejoignit l'insigne de l'U.S.M.C. de Dan Morris dans sa poche, et il mit le contact, examinant les environs avant de démarrer. Le X5 pouvait avoir été repéré, au Falcon Golf Course. Il était temps de s'en débarrasser d'une façon intelligente. L'œil aux aguets, il prit la direction du sud, contournant le centre-ville

par le Maricopa Freeway pour gagner, de l'autre côté de la Saït River, le San Francisco Canal.

Sur Broadway Road, il ne mit pas longtemps à repérer l'adresse qu'il cherchait : les lettres clignotantes de plusieurs mètres de haut, au sommet d'un building ultramoderne de verre et d'acier, rivalisaient avec les enseignes prestigieuses des grands hôtels érigés dans le périmètre de l'aéroport international, tout proche sur la rive nord.

Le Broadway Inn comprenait une galerie commerçante, des salles de jeu, des bars-restaurants et quelques centaines de chambres réservées à une clientèle fortunée, à en juger par les prix affichés.

Selon Loretta Epstein, qui en l'occurrence n'usait d'aucun conditionnel, le Broadway Inn était le quartier général du clan Amalfi. Elle disait sur la cassette : « Félix Valdes est arrivé à Phoenix mardi soir à l'invitation de Paolo Amalfi, peut-être dans l'avion privé de ce dernier. Il aurait été logé, sous le nom de Carlos Arcino, au Broadway Inn, qui est comme chacun sait le quartier général du clan Amalfi. »

De nouveau, elle flottait entre plusieurs épaisseurs de ouate, dans un état intermédiaire qui anesthésiait la conscience et engourdissait le corps. De nouveau, elle avait l'impression d'assister au supplice d'une autre.

« Supplice » semblait un bien grand mot. Il n'y avait pas de sang sur le tapis, à peine quelques vomissures en lisière, sur le marbre, là où elle était tombée, lorsque les jumeaux avaient commencé à la frapper, avant d'être congédiés. Pas de plaie apparente, pas de fracture. Pas de bruit d'os qui se brisent sous les chocs répétés, pas de hurlements et presque plus de cris, après les premiers emportements.

Supplice ou pas, elle était au bout de ce qu'elle pouvait endurer. À demi consciente, tournant de l'œil toutes les deux minutes. Ce qui lui restait de lucidité lui disait qu'elle allait mourir, que la prochaine éclipse serait la dernière, définitive. *Exit* Loretta Epstein... Punie pour avoir fouiné et s'être approchée trop près de la vérité...

La vérité semblait quasiment à portée de main, comme le vieux derrière son vaste bureau, mais c'était une illusion, sa silhouette chenue était en réalité à des années-lumière, de même que la ville derrière lui, que d'immenses baies vitrées offraient en un panorama à couper le souffle...

Le souffle coupé, cette fois, c'était le mot ! L'asphyxie de son cerveau, chaque fois que le type énorme à côté d'elle resserrait sur son cou le mince cordon du sac transparent, brouillait d'abord la vision. Les avions qui barraient le ciel en oblique avaient l'air de grosses mouches folles, à travers les baies. Puis les questions se

chevauchaient, la voix du type au cordon et celle de Salvatore Amalfi se mélangeaient, produisant une bouillie sonore où plus un mot ne surnageait, à la fin, même pas les noms de Valdes ou de Sonora Consortium.

L'air lui manquait et l'éclipse se reproduisait à intervalle de plus en plus rapproché, imparable. Un clignement d'yeux et elle plongeait dans un gouffre... *Good bye*, Loretta !

Elle glissa sur le côté, s'avachit au pied du fils Amalfi, qui risqua d'abîmer ses chaussures hors de prix en lui décochant un coup de pied dans l'estomac. Le flot de bile se déversa dans le sac en plastique, remonta dans les narines. Salvatore Amalfi jura à mi-voix et se détourna. Ce fut son père qui avertit, en tendant le cou par-dessus son bureau :

— Tu ne vois pas qu'elle s'étouffe, Bepe ! Retire-lui ça, elle va claquer !

Bepe desserra le cordon, ôta le sac, libérant le visage crayeux de la journaliste. De la bile s'écoula sur le marbre et tacha le bord du tapis.

— Qu'elle claque ! Rien à foutre ! s'emporta Salvatore.

— Pas ici, pas dans mon bureau ! répliqua son père sans élever la voix, mais d'un ton où couvait une colère.

Salvatore ravala sa fureur. Les joues livides de Loretta Epstein reprirent quelques couleurs sous l'effet de deux claques sonores assénées par les énormes battoirs de Bepe.

— C'était moins une qu'elle y passe..., diagnostiqua l'homme de main après avoir doublé le traitement.

— Elle ne sait rien de précis, de toute façon, affirma Paolo Amalfi.

— C'est encore trop ! s'écria Salvatore. Si cette putain de cassette...

— *Basta !* tonna la voix du vieil homme, avec une force telle que tout se figea dans la pièce.

Malgré sa prestance et sa carrure d'athlète adepte du fitness quotidien, Salvatore Amalfi eut l'air de rapetisser. Et Bepe, le colosse à l'âge indéfini mais à la poigne intacte, au service de la famille depuis les lustres, s'arrêta de respirer. Il avait vu des colères du vieux commencer ainsi et se terminer dans un bain de sang.

— Que les jumeaux s'en occupent à leur manière et que je n'entende plus parler ! trancha Paolo Amalfi. Plus jamais ! *Capisci* ?

Le geste de sa main droite tavelée aux doigts déformés par l'arthrose était définitif. Il le conclut d'une pichenette.

— Débarrasse-moi de ça, Bepe.

Il ajouta en fixant son fils, qui lui-même fixait le tapis :

— Et tâche de ne plus ramener ici ce genre de problème, fils... Les problèmes de merde se règlent dans les latrines ! Pas chez moi !

Le beau visage de couverture de magazine de Salvatore Amalfi était presque aussi pâle que celui de Loretta Epstein.

— Désolé, Padre, je suis désolé...

Il battit en retraite. Bepe avait déjà soulevé la journaliste à bras-le-corps. Elle dodelina de la tête et gémit sur son épaule, preuve qu'elle était encore un peu vivante.

Paolo Amalfi se détourna bien avant qu'ils n'atteignent la double porte capitonnée gardée à l'extérieur par ses porte-flingues personnels. Campé devant la baie, contemplant la ville étendue à ses pieds, le vieil homme scruta le ciel bleu. Ses épais sourcils se froncèrent à la vue du long-courrier qui s'envolait en face de lui et fendait l'azur d'un trait blanc.

— Déjà ? murmura-t-il en vérifiant l'heure à son poignet.

Il était 17 h 23, en effet, et l'Airbus aux couleurs italiennes qui assurait la liaison Phoenix-Rome était pile à l'heure. Cette ponctualité rassurante ramena un vague sourire sur les traits parcheminés de Paolo Amalfi.

Arrêté le long du trottoir sur Broadway Road, presque en face du Broadway Inn, Bolan observait depuis plusieurs minutes les allées et venues autour de l'établissement de la famille Amalfi. Un ballet de voitures de luxe convoyées par un voiturier, quand les clients n'avaient pas de chauffeur.

Un véhicule de patrouille passa pour la seconde fois à sa hauteur, à une allure qui permit aux policiers de détailler le 4x4 européen et son unique occupant. Quand il se fut éloigné, Bolan repartit, contournant Estaban Square qui bordait l'arrière de l'hôtel. Il longeait celui-ci quand il vit arriver en face de lui, au volant d'une Lexus, le voiturier en uniforme. Il lui laissa le passage en direction du garage en sous-sol du Broadway Inn. L'employé le remercia d'un signe de la main et s'engagea dans la rampe d'accès. Une autre grosse berline surgit à cet instant du sous-sol, occupant toute la largeur de la voie. Le voiturier stoppa et un coup d'avertisseur lui intima de céder le passage. Il s'exécuta si brusquement qu'il faillit emboutir la B.M.W. Pratiquement contre son pare-chocs, le chauffeur de la Lincoln faisait gronder le moteur. Il abaissa sa glace et sortit la tête au-dehors pour s'en prendre vertement au voiturier.

— Tu ne vois pas qu'on est pressé, connard ? *Va fan culo !*

— Tout de suite, monsieur Roberto, je ne vous avais pas

reconnu... Excusez-moi...

Ce qui valut à l'employé une bordée d'insultes supplémentaire, en italien.

L'Exécuteur avait déjà fait marche arrière, pour permettre à la Lexus de manœuvrer, mais il recula davantage pour pouvoir faire demi-tour dans le sillage de la Lincoln. À l'intérieur de la berline, le conducteur et son passager avaient exactement le même visage mince et brutal, sous des cheveux noirs plantés bas sur le front. Ils se ressemblaient comme des jumeaux. Des Italiens, manifestement, comme chez eux au Broadway Inn.

C'en était assez pour que Bolan prenne la Lincoln MKZ en filature.

Lorsqu'ils abordèrent, au sud-ouest de Phoenix, les pentes de South Mountain Park, Bolan se dit que les si pressés frangins n'étaient pas seulement sortis boire un verre en ville.

CHAPITRE V

La destination de la Lincoln n'était pas South Mountain Park, ni même la Sierra Estrella, qui constituait sur la rive sud de la Gila River un chaos de pitons rocheux et de canyons infranchissables, mais la zone militaire interdite qui s'étendait sur des dizaines de miles à l'ouest de Phoenix, et jusqu'à la frontière avec le Mexique. Au-delà des derniers ranchs et d'un énième terrain de golf, Estrella Road rejoignait l'I8, qui filait tout droit vers Yuma et San Diego. Avant cette jonction, la Lincoln, visible de très loin dans la lumière oblique, avait pris sur la gauche, en direction de collines, une route déserte, goudronnée de frais, qui semblait ne mener nulle part. Mais, bientôt, une succession de panneaux, ornés de pictogrammes dissuasifs, avertissaient le promeneur égaré qu'il pénétrait en territoire interdit, propriété de l'U.S. Air Force. San Miguel Ground, annonçaient-ils.

La Lincoln avait disparu derrière un ressaut de terrain, trois miles après l'embranchement d'Estrella Road. Bolan ralentit, conscient d'être beaucoup trop repérable. Une piste caillouteuse escaladait, parallèlement à la route, une petite crête pelée que couronnaient les ruines d'une habitation. Il l'emprunta et parvint, au sommet, dans la cour d'une ancienne ferme. Il sortit du 4x4 et se faufila à pied sur l'arrière des bâtiments. La plus grande partie avait brûlé, le reste s'était écroulé sur le versant opposé, en pente abrupte. En bas de l'éboulis, quelques arbres tentaient de repousser, parmi des troncs calcinés, de part et d'autre d'une clôture grillagée surmontée de barbelés qui courait sur des miles, ceinturant une vaste cuvette dont un unique poste de garde commandait l'accès, sur la route asphaltée.

La barrière était levée, aucun personnel n'était en vue, et la Lincoln, ayant franchi l'entrée, se dirigeait vers la partie de la cuvette, juste en face de l'Exécuteur, où s'étendait, à perte de vue, un énorme chantier de terrassement, de voirie et d'assainissement. À cette heure, l'activité y était suspendue, à peine apercevait-on au loin, au bout d'un tronçon de route en construction, des camions en train de manœuvrer autour d'un bulldozer. Ailleurs, les grues, pelleteuses et autres gros engins de travaux publics étaient à l'arrêt, au bord notamment d'une gigantesque excavation de plusieurs hectares.

En revanche, à l'extrémité opposée du panorama, le quadrilatère de bâtiments préfabriqués près duquel la Lincoln vint stopper était animé de multiples allées et venues. Bolan eut vite fait de repérer que ces mouvements d'hommes en tenue de chantier convergeaient vers une zone de parking où stationnaient des autocars kaki. Les ouvriers y montaient après s'être changés dans les baraquements. La plupart avaient le type mexicain. Un premier autocar démarra, trois autres suivirent.

Au milieu du désert, l'impression donnée par cette fourmilière dissimulée aux regards était étrange. Elle vira au malaise lorsque Bolan vit une jeep d'aspect militaire ouvrir la voie aux bus qui quittaient le site en file indienne. Les quatre hommes à bord, dont trois portaient, en plus d'une arme à la ceinture, des P.-M. en bandoulière, arboraient de beaux uniformes beiges, mais qui n'avaient rien à voir avec ceux de l'armée. Ces gardes n'étaient pas des soldats, mais des agents de sécurité privés.

Personne n'était sorti de la Lincoln. Il restait deux autocars sur le parking, qui se remplissaient au compte-gouttes. L'Exécuteur avait en quelques secondes évalué les options et pris sa décision. Le sac qui contenait son viatique de survie ajusté sur son dos, il dévala l'éboulis, jusqu'à l'endroit où un monceau de gravats, briques, poutres et ferraille mêlées, avait déformé et presque enfoncé le grillage. Le moignon noirci d'un tronc en émergeait, incliné contre la clôture, pesant sur son sommet. La voie était acrobatique, rugueuse et salissante, mais, en une poignée de secondes, le Guerrier bascula par-dessus les barbelés et s'agrippa au grillage du côté adverse.

Quand il se laissa choir sans dommage sur le sol, l'avant-dernier autocar se mettait en marche et rien ne bougeait du côté de la MKZ arrêtée face aux préfabriqués, moteur au ralenti et vitres teintées closes. Bolan avait une petite idée des raisons de l'attente des deux hommes. Il se mit à courir, courbé en avant, suivant d'abord la ligne du grillage, puis obliquant vers les bâtiments de chantier. Un mile à couvrir, le dernier tiers à découvert. À mi-chemin de l'objectif, il assura le Beretta dans sa main.

Quelques foulées plus loin, il faillit tomber dans une tranchée qu'il n'avait pas vue. L'orientation en était bonne, elle lui offrait un abri bienvenu. Il s'y laissa glisser et la suivit sur deux cents mètres environ. Quand elle devint plus profonde, il ne vit plus les baraquements, mais il s'en rapprochait. Il continua jusqu'à l'intersection avec une tranchée plus large, déjà garnie d'une buse de gros diamètre. À l'instant de se hisser dessus pour jeter un coup d'œil à l'extérieur du boyau, il entendit ronfler le moteur d'un car au démarrage. Le bruit décroût et lorsque le car fut suffisamment éloigné, celui d'une portière lui

parvint, en même temps qu'une voix, si nette qu'il sursauta, s'exclamait :

— Pas trop tôt qu'ils se barrent, tous ces pue-la-sueur ! Ils en ont mis, un temps...

Après un soupir, la même voix, plus proche encore, très dangereusement proche :

— C'est que ça pressait, à force !

Tassé contre la canalisation, Bolan vit d'abord l'ombre du type, démesurément allongée, couvrir la tranchée d'un bord à l'autre, s'immobiliser juste au-dessus de lui. Nouveau soupir, à la fois impatient et rassuré, et l'ombre d'un bras fut prolongée par celle d'un appendice pressé de prendre l'air, pour satisfaire un besoin urgent.

S'il baissait les yeux, pour cause de narcissique autosatisfaction ou plus prosaïquement par souci de ne pas éclabousser ses chaussures, il allait, immanquablement, découvrir Bolan, caché à ses pieds...

Mais le trop-plein de sa vessie dicta l'attitude du porte-flingue. Le flot crépita sur l'autre côté de la buse, sauta par-dessus la tranchée, battit peut-être des records, et le bonhomme en soupirant de soulagement leva tout naturellement les yeux au ciel, le regard épousant la courbe de son jet.

Instant d'extase brutalement court-circuité par la double sensation terrifiante d'être happé à la cheville par une poigne d'acier, puis de sentir ses appuis se dérober et de basculer dans le vide.

Le porte-flingue n'eut même pas le temps de pousser un vrai cri. À peine un couinement stupéfait, en sentant qu'il se pissait dessus. Il se serait sans doute assommé tout seul sur la buse, mais l'Exécuteur fit davantage confiance à son poing, et au Beretta qui le prolongeait. L'acier de la carcasse produisit un bruit mat, la grosse canalisation ne broncha pas sous le choc. Mais, entre les deux, le crâne du pourri éclata comme une coquille entre les mâchoires d'un casse-noix...

— Qu'est-ce que tu fiches, Luigi ? Tu t'amènes, oui ?

Ainsi, c'était Luigi qui glissait sur l'arrondi de la buse et se tassait au fond de la tranchée, balayant le ciel d'un ultime regard hébété. Mort et enterré d'un seul coup. Il suffirait d'une manœuvre de bull rebouchant la tranchée et l'affaire serait entendue...

Bolan ne répondit pas, ignorant le prénom du jumeau. Il perçut le mouvement d'ouverture de la portière, l'infime grincement des charnières. C'était le conducteur qui sortait de la Lincoln, il allait se retourner et la contourner. Sa voix impatiente enchaîna :

— Qu'on en finisse, j'ai envie de rentrer, moi ! Ben... où... ?

Où il posait les yeux, pas de Luigi. Où qu'il les tournât, pas de

frangin à la prostate fragile ! Dans tout le paysage, jusqu'aux collines qui délimitaient le chantier, pas l'ombre d'une présence !

— Où t'es passé ?

Le regard au ras du sol, Bolan lut l'incrédulité dans celui du porte-flingue. Accentuée par le contre-jour, l'impression d'avoir affaire à un autre Luigi était saisissante. Le même, ou un clone. Ou bien était-ce un zombie ? En se déplaçant légèrement au fond de la tranchée, pour échapper à l'éclat du soleil, Bolan buta contre le corps de Luigi.

L'autre jumeau eut un mouvement de recul. Ne comprenant pas où était passé son frangin, il flairait un danger. Le bras armé émergeant soudain de la tranchée, braquant sur lui le canon d'un automatique, capta son attention. Passé le premier instant de stupeur, il eut le réflexe de porter la main à sa ceinture.

— Bouge pas ! intima le Guerrier d'une voix basse, nette et tranchante, en s'extrayant à demi de sa cachette.

Le jumeau suspendit son geste, lèvres pincées, la main dans l'entrebâillement de son veston. Calculant ses chances.

— Écarte les bras !

Un ton plus bas encore, mais bien distincte, la voix était glaçante. Elle annonçait l'enfoncement de la détente. La trajectoire imparable. La balle mortelle.

Le porte-flingue eut vite évalué ses chances. Elles n'étaient pas nulles, mais minimes. Surtout à moins de dix mètres. Et il était juste devant le capot de la Lincoln, mal placé pour se jeter à l'abri de la carrosserie.

Une fraction de seconde encore, une infime hésitation. Luigi aurait dégainé, lui. Rapide comme l'éclair, quitte à rater la cible d'un bon mètre... Luigi s'était fait avoir, l'imbécile ! Le porte-flingue distingua alors le visage de l'homme qui le menaçait. Il se tenait dans son ombre à lui, exactement au milieu, pour éviter d'être ébloui, bien qu'il eût le soleil en face. Impavide. Les traits sculptés dans la caillasse même du sol. Terriblement assortis à la voix. La menace du flingue braqué en fut aussitôt considérablement renforcée.

« Aucune chance », conclut le porte-flingue et il écarta la main de sa ceinture. Puis il leva les bras dans un geste machinal qui partout dans le monde signifie qu'on se rend à la raison du plus fort.

— Comment tu t'appelles ? questionna brusquement l'Exécuteur.

L'autre, décontenancé, répondit :

— Roberto Caparelli...

Bolan profita de l'instant de distraction provoquée par sa question pour bondir hors de la tranchée. Trois enjambées de sprinter explosant

hors des starting-blocks et il frappa du gauche, à la mâchoire. Roberto Caparelli n'eut pas le temps de se protéger. Un poing dur comme une enclume fit craquer son maxillaire, lui secoua la tête jusqu'à l'arrière du crâne. Les traits chiffonnés, le regard chaviré, il tomba en arrière, perdit connaissance avant même de toucher le sol. Un K.O. sans bavure, comme il n'en avait pas encaissé depuis son arrivée à Tucson, à dix-huit ans, de la main d'un gardien de vache rouquin qui tuait les veaux d'un seul coup de poing...

Quand il rouvrit les yeux, il était allongé sur le dos à distance de la Lincoln, et la haute silhouette sombre le dominait de toute sa taille. Il battit des paupières et loucha sur le canon démesuré pointé entre ses sourcils. Un réducteur de son...

Pendant qu'il était dans les vapes, Bolan avait vissé un silencieux sur son automatique, puis tiré le corps hors de vue et délesté Roberto Caparelli d'un Ruger GP100 qui tirait du .357 Magnum.

Le regard du porte-flingue dérivait en direction du poste de garde. Celui-ci était invisible, masqué par l'angle d'un baraquement.

— T'as tout compris, Roberto, fit Bolan avec un léger hochement de tête. Tu ne dois compter que sur toi-même...

Il montra le revolver, en accentuant le contact de l'automatique.

— Belle arme, Roberto. Tu as buté Evans avec, hein ?

Les sourcils du porte-flingue se froncèrent, de part et d'autre de l'orifice du silencieux, au bout du Beretta 93-R. Une lueur passa dans son regard. Il articula, en tâchant d'être convaincant :

— Il comptait bien te buter, Morris... Le colonel et toute la clique de galonnés... Ils veulent ta peau, maintenant.

Ce fut au tour de l'Exécuteur de froncer le sourcil, mais sans hésiter, il répliqua :

— Parce que toi et ton frangin, vous n'aviez pas l'ordre de me descendre, après avoir liquidé Evans ?

— On t'aurait attendu, si on avait dû...

— C'est ça, mais je me suis méfié et Evans était là, alors...

Bolan perçut un doute dans le regard de Roberto Caparelli. Une réticence. Pour ne pas lui laisser le temps de réfléchir, il heurta son front avec le canon du Beretta et gronda :

— Je veux Amalfi ! Tu vas me dire comment arriver jusqu'à lui, Roberto.

Celui-ci déglutit, se raidit.

— Ce bon vieux Paolo, en tête à tête, tu vois ? insista Bolan.

Loretta Epstein parlait sur la cassette du vieux chef de clan, Paolo

Amalfi, qui ne se résolvait pas à passer la main, malgré les instances de son fils Salvatore...

Un nerf tressauta au coin de l'œil de Roberto.

— Histoire de lui parler de mon pote Mike... que tu as buté sur son ordre !

Le porte-flingue pâlit. Plus de doute dans ses yeux. Il prenait Bolan pour Dan Morris, prêt à se venger de ses commanditaires, et à venger du même coup son ami Mike. Dans l'esprit de Roberto, c'était la seule explication plausible de l'irruption sur le chantier de l'inconnu qui le tenait à sa merci : il s'agissait de Morris.

Tout en glissant le Ruger dans sa ceinture, l'Exécuteur entrevit comment exploiter cette méprise.

Faire croire que Dan Morris était bien vivant, résolu à régler des comptes...

— On se tire d'ici et tu viens avec moi, décida-t-il en faisant signe à Caparelli de se relever.

Il lui montra la Lincoln.

— Tu reprends le volant et on sort d'ici gentiment. Tu souris à tes potes en uniforme du poste de garde...

Trop content de gagner un sursis, au lieu de récolter séance tenante une balle entre les deux yeux, Roberto Caparelli hocha la tête avec empressement. Se servir de lui pour quitter le site était risqué, mais les autres solutions l'étaient aussi. Et l'Exécuteur voulait avoir le temps de lui faire dire le maximum de choses utiles sur le clan Amalfi et les « galonnés » auxquels semblaient liés Evans et sans doute Morris.

Deux anciens soldats... Evans avait-il recruté Morris pour descendre Félix Valdes, le clan Amalfi, partie prenante au contrat, ignorant à quoi ressemblait le bonhomme ? C'était possible. Si un ancien Marine se transformait en tueur à gages pour le compte de mafieux, tout était possible...

Veillant à rester à distance du porte-flingue, Bolan dut se faire violence pour ne pas l'abattre sur-le-champ.

Ils contournaient la Lincoln MKZ par l'arrière quand un bruit faible mais répété le fit sursauter. Cela venait du coffre de la berline... Quelqu'un tapait pour attirer l'attention, appeler au secours...

L'Exécuteur détourna le regard et Roberto Caparelli sauta sur l'occasion.

Sa volte-face bras tendu manqua d'un rien sa cible, le tranchant de la main frôlant le cou de Bolan. De surprise, ce dernier s'était rejeté vers l'arrière. Mais l'impact à l'épaule fit dévier le Beretta et le porte-

flingue plongeait tête en avant dans l'ouverture ainsi créée.

L'Exécuteur n'eut pas le temps d'esquiver, il reçut le choc en pleine poitrine. Roberto heureusement n'avait guère d'élan et ne pesait pas cent kilos, loin de là. Au lieu de culbuter cul par-dessus tête, l'Exécuteur recula sous la charge, fléchit et pivota sur les talons. Trop accaparé par le Ruger qu'il essayait d'arracher à la ceinture de son adversaire, Roberto Caparelli perdit le premier l'équilibre, dérapant de côté pour percuter la portière de la Lincoln. Mais il parvint à empoigner la crosse du revolver. En plus du bruit qui alerterait les gardes, les dégâts d'une balle de .357 Magnum tirée dans un corps à corps seraient irrémédiables...

Sans plus hésiter, Bolan allongea le bras et pressa la détente du Beretta. Le réducteur de son transforma la détonation en un plouf de ballon qui crève. À bout touchant, les effets d'une balle de 9 mm étaient eux aussi considérables, et aucun remède ne réparerait la tête de Roberto Caparelli... L'orifice d'entrée à la tempe gauche avait un aspect assez propre, mais, derrière, un désordre définitif régnait, qui faisait ressembler la boîte crânienne à un emballage saccagé par un sale gosse. Le paquet-cadeau éventré vomissait son contenu en vrac dans la poussière, grossier hachis de débris innommables.

Plus personne ne pourrait jurer que Roberto Caparelli ressemblait à son frère, constata l'Exécuteur en tirant le corps jusqu'à la tranchée, pour le faire basculer sur celui du jumeau.

Il pouvait évidemment faire une croix sur les confessions du porte-flingue. Mais, en ouvrant le coffre de la Lincoln, il eut la compensation de découvrir le visage de quelqu'un qui en savait un peu plus que le tout-venant sur le clan Amalfi.

Loretta Epstein était pâle, recroquevillée, et tout près de tourner de l'œil, mais reconnaissante. Il l'empoigna pour l'extraire du coffre, l'aida à se mettre debout. Accrochée à son cou et chancelante, elle inspira avidement l'air moite avant de pouvoir prononcer un mot.

— Merci, finit-elle par dire. J'ai vraiment cru y rester avant qu'ils me coulent dans le béton.

— C'était leur programme ?

Elle hocha affirmativement la tête, en s'appliquant à respirer profondément. Elle observait Bolan, intriguée.

— Ils attendaient que tous les ouvriers soient partis, ça m'a laissé le temps d'arriver, dit-il en s'écartant pour observer de loin le poste de garde.

Loretta Epstein ne posa pas de questions. Même pas sur le sort des deux frères qui l'avaient embarquée dans le parking souterrain du Broadway Inn, et jetée à demi assommée dans le coffre. Quand Bolan

revint à la Lincoln et ouvrit la portière, elle s'assit à l'avant, silencieuse. Encore sous le choc de son enlèvement, mais maîtresse d'elle-même. Elle avait du cran, comme sa voix à la radio le suggérait.

Il s'installa au volant, posa le Beretta contre sa cuisse, glissa le Ruger de Roberto Caparelli entre les deux sièges et démarra.

— En cas de problème, on fonce, dit-il en manœuvrant entre les baraquements.

Elle hocha bravement la tête et mit sa ceinture.

À un peu plus d'un mile, leur route en rejoignait une autre, plus large, qui traversait tout droit l'immense chantier. Juste près la jonction, la sortie était barrée, la jeep stationnait sur l'arrière du poste de garde.

— San Miguel Ground, murmura Loretta Epstein en regardant partout alentour. Un projet à vingt milliards de dollars ! J'aurais fini dans le pied d'une table de roulette !...

Bolan ralentit et, à trois cents mètres environ de la barrière, donna deux brefs coups de klaxon. Les hommes aux pistolets-mitrailleurs en uniforme beige étaient invisibles. Le poste, remarqua-t-il en approchant à allure réduite, était une construction en dur, en retrait de deux guérites. Assez grande pour contenir une petite troupe... Et la barrière une grille coulissante en acier d'un mètre de haut. De part et d'autre, sur une centaine de mètres, le grillage de l'enceinte était supporté par un muret de parpaings.

Comme aucun mouvement ne se produisait, il donna un autre coup d'avertisseur. Bref et impérieux. Il enregistra aussi le regard que lui adressait la journaliste. Puis son mouvement vers le Ruger.

— Je saurai m'en servir, souffla-t-elle.

Cinquante mètres les séparaient encore de la grille.

Loretta Epstein saisit fermement le revolver à canon long.

Dans le rétroviseur, Bolan aperçut le ruban désert de la route. Et, devant lui, tout à coup, la grille s'ébranla, coulissa, leur livrant enfin le passage...

Il ralentit encore, pour éviter de devoir s'arrêter juste devant, tout près du poste. Les glaces teintées de la MKZ étaient efficaces pour préserver les occupants des curiosités intempestives, mais jusqu'à un certain point seulement...

À une dizaine de mètres, il sollicita légèrement l'accélérateur. Les trois quarts de la chaussée étaient dégagés. Une silhouette apparut alors sur le perron du bâtiment des gardes. Un Blanc corpulent d'une cinquantaine d'années, en uniforme et casquette. M 16 en bandoulière, l'index sur la détente. Il avança le visage et cligna des

yeux face au soleil couchant... Mais il ne descendit pas les marches. Bolan leva la main et passa sans tourner la tête, accélérant progressivement.

Le seul geste du garde fut de porter sa main en visière à son front. Il hocha la tête en signe d'adieu. Sans se douter qu'il venait d'échapper à la mort.

CHAPITRE VI

Bepe conduisait la Bentley, roulant vers l'est à une allure modérée, sur le freeway qui remontait la Salt River. Un énorme SUV Chevrolet Suburban avec cinq hommes armés à bord suivait à quelques mètres, interdisant à tout véhicule de s'intercaler entre eux. Sur la banquette arrière de cuir crème de la luxueuse Continental, Paolo Amalfi, malgré la clim, était en proie à un accès de fièvre comme il n'en avait pas éprouvé depuis des lustres.

Vingt ans peut-être... Deux décennies de prospérité chèrement acquise et de tranquillité grassement monnayée ! Comme lui semblait lointaine cette période de guerre sans merci, à la fin des années 1980, où il avait remporté de haute lutte ce que les chroniqueurs de l'époque, à la page des faits divers, avaient appelé la « bataille de Sun City ».

Amadeo Cosanti avait eu la mauvaise idée de mourir bien avant l'heure, fin 1989, de la plus stupide des façons, dans un accident d'avion... Un véritable accident, où avaient péri, outre plusieurs dizaines de passagers, son fils Frank et son lieutenant, Joe La Rosa. Du jour au lendemain, à Phoenix et dans la moitié de l'État, le Crime Organisé, ses activités, ses profits, les équilibres et les accords en vigueur depuis deux générations – Amadeo ayant pris la suite de son oncle Gennaro –, tout avait été bouleversé. En quelques semaines, le clan des Italiens, Paolo Amalfi et Michele Nirto en tête, avait été la cible d'une attaque en règle, de la part des Latinos montés de Tucson et Nogales avec leurs armées de furieux de la gâchette mexicains, et l'argent de la contrebande de cigarettes et des bordels de la frontière. Sun City, ses clubs huppés, ses golfs éternellement verts, ses tables de jeu à cent mille dollars le droit d'entrée, était leur eldorado. Pour conquérir ces hauteurs, ils avaient semé la pagaille dans les bars le long de la Salt et de la Gila River, mitraillé à Scottsdale et Tempé, faisant fuir les golden boys des restaurants chic, les promoteurs immobiliers en quête de vallées indiennes à lotir, terrorisant les dealers et les malfrats de Downtown.

Seul contre toutes les bonnes âmes qui lui conseillaient, au fil de la sanglante offensive, de négocier avec les Latinos un partage du

gâteau inévitable, Paolo s'était lancé dans une opiniâtre résistance, y entraînant Nirto, plus souple et louvoyant, le contraignant au besoin à faire cause commune contre les envahisseurs métèques... Du côté de Las Vegas, les pontes comptaient les points, encourageant tantôt l'un tantôt l'autre camp, en fonction des intérêts du business. Ils avaient fini par siffler la fin du match, exigeant le retour au calme.

Un soir d'avril 1990, à la veille de Pâques, au Village Golf Course de Sun City, fief d'Amadeo Cosanti, s'était jouée, dans la salle de jeu « clandestine » attenante au restaurant, la partie décisive. Les Latinos s'étaient déplacés en nombre, derrière leur *jefe*, Pedro « El Coyote » Estevez. Ils venaient sceller une « paix pascalle » qui entérinait leur succès, en leur octroyant une part substantielle des profits criminels du Grand Phoenix. Ils avaient débarqué telle une armée victorieuse.

À la table de baccara, ils étaient quatre. Et six pistoleros dehors. Commencé avec ces derniers, à l'arme blanche, le massacre s'était poursuivi à la Kalachnikov, à l'intérieur. Paolo Amalfi avait lui-même achevé « El Coyote » d'une balle de .38 Spécial dans la nuque. Du côté des Italiens, on n'avait relevé que deux morts, dont hélas Michele Nirto, victime d'une balle perdue de .38 Spécial. Les corps à peine évacués, à destination de cuves d'acide, une nuée de peintres et de décorateurs avait entrepris de refaire à neuf le restaurant et ses annexes, dévastés par la fusillade et dégoulinants de sang frais.

Le règne de Paolo Amalfi avait débuté ce fameux samedi saint qui l'avait couronné roi de Sun City. Du côté de Las Vegas, les grands caïds avaient enregistré le score et l'issue de la bataille. Salué l'audace du vainqueur, parié sur des représailles qui ne s'étaient pas produites. Gardé, pour ceux qui avaient misé gros sur « El Coyote », une rancune tenace à la famille Amalfi.

Dix-huit ans après, presque jour pour jour, la fièvre que ressentait le *capo* septuagénaire s'expliquait autant par ces souvenirs que par la succession d'événements survenus depuis que Félix Valdes avait atterri à Phoenix trois jours plus tôt. Et pas seulement parce qu'on était dans la semaine précédant Pâques...

Bepe prit la sortie de Paradise Valley, vérifiant d'un coup d'œil la présence dans leur sillage de la Chevy de protection. Dix-huit ans plus tard, le colosse originaire de Trapani, en Sicile, vivait toujours la semaine sainte avec une inquiétude superstitieuse, que l'humeur de son patron n'atténuait pas.

Ils commençaient à escalader les collines de Scottsdale en direction de Shea Boulevard, le Beverley Hills de Phoenix, quand le téléphone de bord de la Bentley sonna. 18 heures précises, c'était l'horaire habituel. Bepe décrocha sans un mot, reconnut la voix et passa l'appareil à Paolo Amalfi.

— Les nouvelles sont bonnes, paraît-il, fit ce dernier, sans aucune salutation préliminaire.

— Si l'on veut, répondit son correspondant. Il en faudrait de bien meilleures pour que l'on puisse se réjouir.

Paolo Amalfi laissa échapper un ricanement.

— C'est exactement mon avis !

— Voyons-nous, c'est nécessaire, fit l'autre d'un ton plus sec. Notre vieil ami a besoin d'être rassuré.

Le *capo* grogna un vague assentiment.

— On est jeudi, n'est-ce pas ? reprit son interlocuteur.

— O.K., dans une demi-heure, approuva Paolo Amalfi.

Ils n'en dirent pas plus. C'était une prudence habituelle lors de leurs rares conversations téléphoniques, mais l'arrestation de Valdes par la D.E.A. rendait les précautions encore plus indispensables.

Au lieu de tourner dans Shea Boulevard en direction de la villa de Paolo Amalfi, noyée dans la verdure au sommet de la plus sélect des collines de Scottsdale, Bepe continua tout droit vers le nord, et prévint les hommes de la Chevy du changement de programme.

L'aqueduc Hayden-Rhodes qui était, du côté du Cimetière national de l'Arizona, le lieu de rendez-vous du jeudi entre les deux hommes, ne se trouvait qu'à une dizaine de minutes. Cela laissait le temps aux porte-flingues de sécuriser le périmètre. À la hauteur de l'aéroport municipal de Scottsdale, où stationnait en permanence le Falcon privé de Paolo Amalfi, d'où Félix Valdes avait débarqué le mardi précédent en provenance de Tijuana, le Suburban doubla la Bentley. À sa place, apparut une autre grosse Chevrolet, un SUV Tahoe comme en était équipée la police de Scottsdale.

À y regarder de près, le Tahoe présentait tous les attributs d'une voiture de police, et c'en était une, à coup sûr. Même si ses trois occupants, costumes sombres, Ray-Ban et armement à peine dissimulé, ne risquaient pas de passer pour des agents de patrouille, et ne se donnaient d'ailleurs aucun mal pour leur ressembler.

Quand la deuxième équipe de porte-flingues eut pris le relais, dans la voiture gracieusement mise à sa disposition par la police municipale, Paolo Amalfi se carra un peu plus profondément sur la banquette arrière de la Bentley. Les mécanismes de sa protection étaient parfaitement huilés, rassurants. Tout ce qui rassurait était bienvenu...

Mais, au moment de voir le colonel pour la seconde fois en trois jours, après le rendez-vous du mardi au Sun City Village Golf Course, une nouvelle bouffée fébrile l'envahit. Comme à la veille du massacre

du samedi saint, dix-huit ans plus tôt...

Il n'osa pas faire le geste, mais mentalement, il se signa.

— Qui êtes-vous ? questionna Loretta Epstein quand la serveuse eut déposé sur la table leurs consommations.

L'expression ironique de l'Exécuteur la fit rectifier :

— Vous pouvez ne pas répondre, ou me donner n'importe quel nom... En fait, peu importe qui vous êtes. C'est « qu'est-ce que vous cherchez ? », la bonne question.

— Concentrons-nous sur les bonnes questions, acquiesça-t-il en goûtant le café.

Ils s'étaient installés dans un box au fond d'un snack-bar à l'angle de Camelback Road et de Central Avenue. À 18 heures, le centre-ville s'était déjà vidé au profit des banlieues résidentielles. Ils ressemblaient, de loin, à un couple discutant de leurs journées respectives au bureau. La journaliste avait un peu meilleure mine.

— Si vous conduisiez une Camaro coupé en début d'après-midi, quand Félix Valdes a été emmené en catimini du siège de la police... ce n'est peut-être pas une bonne question..., reprit-elle après un silence, en le regardant avec intensité.

Il ne cilla pas. Elle baissa les yeux et grimaça un sourire d'excuse.

— Désolée, dit-elle, vous m'avez sauvé la vie et je fais la journaliste en quête de scoop...

— Quelle voiture je conduis, ce n'est pas un scoop, dit-il, et qui je suis non plus. Le Projet Sonora, les participants au rendez-vous de mardi dernier au Sun City Village Golf Course, ou bien les dix-sept milliards de San Miguel Ground, voilà qui est plus intéressant.

Loretta Epstein reposa brutalement son verre de Perrier. Malgré ses années d'expérience dans le journalisme d'investigation, elle ne put masquer sa stupéfaction. Depuis que cet homme l'avait extraite du coffre de la Lincoln, c'était la première phrase un peu longue qu'il prononçait.

— Agence fédérale ? F.B.I. ? murmura-t-elle sans y croire.

Puis elle le vit poser entre eux la minicassette portant l'étiquette à son nom et elle sursauta.

— Où avez-vous trouvé ça ?

Elle se mordit la lèvre, consciente que ce n'était pas une bonne question, mais Bolan consentit à répondre :

— Dans la poche d'un mort.

Il poussa l'enregistrement vers elle.

— Ils étaient quatre, devant l'entrée de la base de Luke, poursuivit-elle. Ils m'ont fait une piqûre...

— Ça n'a plus d'importance.

À sa façon de le dire, la journaliste traduisit spontanément par : « Ils ne sont plus là pour s'en vanter. » Ce que cela signifiait la fit frissonner. Elle empocha la cassette.

— Vous l'avez écoutée ?

— Bien sûr, répondit-il. Un peu superficiel, le résumé...

— Je m'en tiens aux faits avérés, répliqua-t-elle vivement.

— Mais vous avez votre petite idée sur ce qui n'est pas vérifié.

Elle ne le démentit pas, croisa son regard gris et, après un silence, dit d'une voix tendue :

— Amalfi aussi voulait connaître ma « petite idée ».

— Paolo ?

— Salvatore, surtout, répondit-elle à mi-voix en portant une main à sa gorge. Pour le vieux, je ne suis qu'une minuscule source d'emmerdements... Il suffit de passer le balai...

Bolan hocha la tête, attendit qu'elle ait bu une gorgée pour reprendre :

— Eux et Valdes associés dans une affaire juteuse, le Projet Sonora... Un mini-Las Vegas dans le désert...

— Pas vraiment mini, corrigea-t-elle. Mille hectares en chantier à San Miguel, mille autres prévus... C'est une vraie ville dédiée au jeu qu'ils vont construire. Casinos, parcs à thèmes, hôtels restaurants... Un investissement colossal.

Elle l'évaluait à dix-huit ou vingt milliards de dollars. Un Disneyland de la machine à sous : pas moins d'une trentaine de casinos, soixante hôtels et un champ de courses. Dans une ville où les terrains de golf pullulaient, on avait fait l'impasse sur un deux centième parcours. Un hippodrome serait bien plus rentable...

— Ils tablent sur plus de vingt millions de visiteurs par an, précisa Loretta Epstein.

Il haussa une épaule. Ce n'était pas cela qui l'intéressait.

— L'armée a vendu les terrains, reprit-il. Le colonel ?

Sur l'enregistrement, elle indiquait que le Sonora International Leisure Consortium, le groupement d'intérêts qui pilotait le projet, avait convaincu l'armée américaine de lui vendre une vingtaine de kilomètres carrés de désert à San Miguel. Un « colonel » avait servi d'intermédiaire.

— Un ancien colonel des Marines reconverti dans le commerce,

selon mes informations, confirma-t-elle.

— Harry Stokes...

Elle cilla, de nouveau prise de court.

— Je ne suis pas certaine de son identité.

— Moi si... Mais il ne s'agit que d'un courtier, qui propose à des hommes d'affaires des terrains dont l'armée préfère se débarrasser.

— Une commission décide de les mettre en vente, acquiesça Loretta Epstein. Sa composition est secrète et son fonctionnement opaque.

— Pas la moindre petite idée sur l'identité de ses membres ?

— Non, désolée... C'est un « confidentiel défense » impénétrable, du moins jusqu'à présent, et le colonel Stokes reste insaisissable.

Elle vida son verre, presque mal à l'aise qu'il n'insiste pas. Ou peut-être parce qu'elle sentait qu'il en savait plus qu'elle sur ce point. Pour reprendre l'avantage, elle enchaîna :

— Le colonel était présent, mardi soir, à la table des Amalfi, avec Valdes et deux autres hommes. Ils étaient six en tout.

Elle perçut son attention, esquissa un geste de coquetterie, mais il ne l'encouragea d'aucun sourire. La main qu'elle avait portée à ses cheveux glissa dans le vide.

— J'ai une petite idée de l'identité du cinquième, dit-elle. Chris Paxton. Ce n'est pas certifié, mais presque. Et ce serait explosif, si cela était prouvé.

— Pourquoi ?

— C'est le bras droit d'Howard Grant, voyons...

Il eut un haussement de sourcils et suivit son regard vers le carrefour de Camelback Road, à travers la vitre. Une grande affiche y montrait le portrait en pied d'un homme aux cheveux blancs mais au visage encore jeune. Bronzé, élégant, décontracté, tout sourires. « Howard Grant pour gouverneur ! » proclamait en lettres énormes le texte qui le couronnait, et la légende ajoutait : « *À grand fellow !* » Un type épatant. Content de lui, mister Grant !

Les élections auraient lieu huit semaines plus tard.

— Le futur gouverneur de l'Arizona, commenta Loretta Epstein.

Observant Bolan du coin d'œil, elle ajouta à voix basse :

— Sauf cataclysme majeur, bien entendu.

Il se tourna de nouveau vers elle. Elle eut en un éclair le pressentiment que le cataclysme majeur était là, assis en face d'elle.

— Et le sixième homme ? demanda-t-il.

— Mystère... je ne sais pas qui c'était, admit-elle. Il a rejoint les autres à la fin. Il est reparti presque aussitôt.

Elle s'attendait à d'autres questions, mais il se contenta de remarquer :

— Vos tuyaux sont plutôt maigres, finalement.

Elle se vexa, ses pommettes rosirent et dans ses yeux, des éclairs furibonds étincelèrent.

— Maigres mais quand même utiles, précisa-t-il, avec un mince sourire qui désarma sa repartie. Je vous dépose à votre bureau ?

Il se leva. Elle l'imita, machinalement.

— J'aurais besoin de détails, ajouta-t-il. Vous me les donnerez en chemin...

Elle le suivit jusqu'à la Lincoln, ne rompit le silence qu'une fois assise, avec une soudaine véhémence.

— Quels détails ? Et qu'est-ce que vous me donnez, vous, en échange ?

— À quoi ressemblent l'intérieur du Broadway Inn et le bureau de Paolo Amalfi, pour commencer...

Elle tressaillit. À l'évidence, il ne plaisantait pas.

— Des détails qui font gagner du temps, poursuivit-il. Je ne reste pas longtemps en ville... En échange, je pourrais vous dire qui était le sixième homme, par exemple.

Il démarra, en direction du centre-ville. KPHN avait ses bureaux dans la tour de la chaîne Sun City News, sur Van Buren est.

— Le sixième homme... ?

— Hussein Al-Masri. Un Arabe de Dubaï, répondit Bolan. Architecte... et milliardaire. Il a conçu une station de ski artificielle dans les Émirats. Des casinos et des parcs tropicaux dans le désert de Sonora, ça lui paraît sans doute facile...

— Bon sang, comment... ?

Elle s'interrompt, consciente que la question était inutile, et idiote.

— Allez-y, demandez-moi des détails, rectifia-t-elle en soupirant.

Lorsqu'elle descendit de la Lincoln, ils avaient eu le temps de faire le tour du stade municipal et du jardin botanique. Elle tendit à Bolan une carte toute froissée, mentionnant plusieurs numéros.

— Je vous appellerai, promit-il en l'empochant.

— Qui m'appellera ?

— Dan Morris, répondit-il, et il démarra.

CHAPITRE VII

Sur Bell Road, l'hôtel de police de Sun City occupait l'aile ouest d'une tour ultramoderne regroupant les services administratifs de la ville. Le sergent Debbie Marsh quitta le bâtiment à 18 h 15. Elle portait un tailleur beige élégant dont la coupe mettait en valeur sa silhouette élancée, un corsage mauve assorti à la couleur de son rouge à lèvres, des chaussures et un sac achetés dans la boutique Louis-Vuitton du Surprise Town Center tout proche.

En la croisant sur l'esplanade, l'inspecteur Wallberg se fit la réflexion que le sergent Marsh avait le physique d'une actrice de série télé égarée dans la police, qu'elle arborait une tenue et des accessoires d'un luxe hors de portée d'un salaire de sergent en début de carrière. Et, enfin, qu'il aurait donné cher pour se taper cette blonde dont les longues jambes et la bouche rouge étaient capables de ranimer des libidos plus blasées que la sienne.

Si riche et pertinente fût-elle, la réflexion de l'inspecteur se heurta à un constat implacable : en traversant l'esplanade d'un pas pressé, le sergent Marsh ne se donna même pas la peine de paraître le reconnaître.

L'inspecteur Wallberg mesurait pourtant près de deux mètres, dépassait les cent vingt kilos et dirigeait la brigade criminelle du comté. Il venait de passer tout l'après-midi, avec plusieurs de ses enquêteurs, sur la base militaire de Luke, au Falcon Golf Course et dans les locaux de la police de Sun City, où il avait croisé à deux reprises le sergent Marsh, et pu apprécier sa silhouette. Malgré toutes ces bonnes raisons, le regard clair de la blonde glissa sur lui sans s'arrêter. À croire qu'elle ne l'avait même pas vu !

Du seuil de la tour, l'inspecteur Wallberg se retourna et l'aperçut qui s'engouffrait dans un taxi. Elle se déplaçait en taxi, en plus ! Les premiers mots de l'inspecteur à Corswell, le chef du Sun City Police Department, quand il entra dans son bureau au huitième étage, furent dictés par l'impression qu'elle lui avait faite :

- Cette blonde que vous avez piquée à Hollywood, le sergent...
- Debbie Marsh ? Sacrées guibolles !

— Qu'est-ce qu'elle fiche ?

— Relations publiques, répondit Corswell en levant les yeux vers le plafond.

— Dans la police, je veux dire...

— Laissez tomber, Wal, elle est protégée.

Wallberg grogna et regarda à son tour le plafond.

Qu'y avait-il là-haut ? Au-dessus de Corswell ? Il eut une mimique d'incompréhension, puis devina et fit claquer sa langue.

— La mairie ?

— Dans le mille ! Vous n'avez aucune chance !

Wallberg bomba le torse et écarquilla les yeux.

C'était un métis à la peau plutôt claire, mais quand il était de bonne humeur, il se faisait facilement passer pour un vrai Black façon Watts. Avec grimaces et roulement d'yeux, et l'accent des faubourgs de L.A.

— Exactement ce que m'a dit mon premier entraîneur au basket ! Et aussi l'examineur, quand j'ai voulu entrer dans la police... Aucune chance, Wal. Essaie Président !

Corswell se dérida quelques secondes, puis montra son bureau encombré de paperasses :

— On fait le point ?

— Y a du nouveau ?

Wallberg revenait du Falcon Golf Course, après un crochet au Moon Valley Resort, dans Paradise Lane. Le résultat de l'enquête là-bas, au sujet de la fusillade de l'après-midi dans le parking, était maigre. Et à propos de la Camaro aperçue près de la base de Luke, puis retrouvée près du Moon Valley Resort, on n'était guère plus avancé. On n'avait toujours pas trouvé trace de la B.M.W. X5 du tueur. Ni du tueur lui-même, évidemment. Bouclé en deux minutes, le bilan de plus de trois heures de recherches tous azimuts avoisinait le zéro.

— On peut toujours échafauder des scénarios, mais on patauge, résuma Corswell, redevenu maussade. Je ne sais pas ce qu'on va raconter aux gars de la D.E.A.

— Que ce qui est arrivé est entièrement leur faute ! s'écria Wallberg. Ils ont failli à leur mission... Pas foutus de protéger un narco ! C'était bien la peine de concocter toute cette diversion pour enfumer les journalistes...

Le téléphone sonna. Le chef du SCPD répondit puis annonça :

— Ils sont arrivés. Pas à prendre avec des pincettes ! On va dans la salle de conférences.

— Le sergent Marsh aurait pu les amadouer.

— Je compte sur elle...

— Vous risquez d'être déçu. Je l'ai croisée en arrivant qui filait d'ici, et en taxi ! ricana Wallberg en quittant le bureau.

Corswell jura entre ses dents. Furieux, mais plus encore fataliste.

— Elle exagère, quand même ! grommela-t-il.

— C'est Kamsky qui l'a collée dans vos pattes ?

— C'est sa nièce, paraît-il.

— Il en a de la chance, not' maire ! fit l'ancien basketteur en roulant comiquement des yeux.

Les responsables de la D.E.A. qui les attendaient devant les ascenseurs arboraient des mines de croque-morts un jour de grève des fossoyeurs. Les deux inspecteurs échangèrent un regard entendu : Debbie Marsh aurait été bien utile quand même ! La lâcheuse !

La cabine de l'ascenseur direct s'arrêta au dernier étage du bâtiment qui abritait, au-dessus de six niveaux de parkings, le Maryvale Fitness Club. La porte coulisssa et le sergent Debbie Marsh, après une courte hésitation, pénétra dans l'antichambre. Encore un peu essoufflée parce qu'elle s'était fait déposer devant le Maryvale Stadium, et qu'en plus de la marche au soleil le long du Grand Canal, elle s'était égarée au niveau 0 du parc de stationnement.

Elle connaissait le penthouse, mais pas l'homme au physique de poids mouche en faction dans l'antichambre. D'emblée, elle n'aima ni son sourire, ni sa voix.

— Salut, Debbie, lança-t-il en l'examinant des pieds à la tête d'un œil sans expression. Le patron t'attend.

Il insinuait un reproche, d'une voix tramante qui grasseyait. Et il inclinait légèrement la tête de côté, les lèvres humides retroussées sur des dents couronnées d'or dans une proportion telle que rire jaune était certainement sa spécialité. Le Heckler & Koch .22 LR, visible à sa ceinture, dans un étui, suggérait qu'il devait en avoir d'autres, Debbie Marsh fit mine de l'ignorer pour se diriger vers la double porte, mais il ne s'écarta pas, au contraire. Il lui barra le chemin en écartant les bras. Des bras courts, comme ses jambes, comme son nez, bizarrement dévié, et comme le canon de son automatique. Le sergent Marsh dominait d'une demi-tête le gringalet, mais, quand il la dévisagea, elle s'empourpra, battit en retraite. La sueur collait sur sa nuque et elle avait la gorge sèche. D'un clappement de langue accompagné d'un battement des bras, le poids plume lui signifia ce qu'il voulait, et elle obéit en se mordant la lèvre, écartant les bras à l'horizontale.

— Tu connais la chanson, il paraît..., plaisanta le porte-flingue avec un sourire huileux. Je fais mon boulot...

Puis il se pencha, et ses deux mains synchrones, aux doigts courts et puissants, glissèrent le long du corps de la blonde, remontèrent en palpant. En quête de quoi au juste ? se demanda le sergent Marsh en frissonnant.

Elle croisa le regard du poids coq : indifférent, professionnel. Pourtant, ses paumes passaient des aisselles aux clavicules, s'attardaient, redescendaient le long de son dos, sur ses reins. Le corps courtaud la frôlait. Elle rougit violemment, laissa échapper un soupir, les seins gonflés, moites et frémissants dans l'échancrure du corsage mauve. Elle eut un haut-le-corps en devinant son sourire, tandis qu'il la délestait de son sac à main et s'écartait pour en vérifier le contenu. Ce fut vite vu : le sergent Marsh avait laissé tous ses papiers, en plus de son arme de service, dans un tiroir fermé à double tour de son bureau.

Elle récupéra son sac Vuitton et essaya machinalement la lanrière.

— C'est bon, tu peux entrer..., conclut le cerbère.

Il appuya sur une sonnette et leva le visage vers l'angle du plafond. Debbie Marsh était trop perturbée pour prêter attention au déclic d'ouverture de la porte, ou pour remarquer l'objectif de la caméra de surveillance, au moment de franchir le seuil. Elle entendit à peine la voix grasseyante qui concluait :

— Content de te connaître, Debbie. T'es une fille clean...

C'est elle qui riait jaune, en passant devant lui.

Tout un côté de l'espace étroit et incurvé où elle s'avança était vitré, et dominait d'un demi-étage la vaste salle de sport du club. Comme lors de sa première visite, Debbie Marsh se demanda si les gens qui pédalaient, soulevaient de la fonte ou assiégeaient le distributeur de boissons énergétiques pouvaient la voir, et, de nouveau, elle eut l'intuition que non. La baie vitrée à travers laquelle elle les regardait était sans tain. Comme au sixième étage de l'hôtel de police, dans la salle de reconnaissance...

Elle n'en était pas certaine, néanmoins, et l'idée qu'on pût la voir, de la salle, et, qui sait, la reconnaître était déplaisante. Une menace. La respiration oppressée, elle se hâta vers l'autre extrémité de la coursive, rasant le mur opposé à la baie.

Au moment précis où elle arrivait au bout de la coursive et pénétrait dans la salle d'entraînement personnelle de Salvatore Amalfi, celui-ci surgit devant elle si brusquement qu'elle faillit se cogner à lui et poussa un petit cri de surprise.

— On est en retard, sergent Marsh ?

Il agrippa son poignet et l'empêcha de reculer.

— Pressée de venir au rapport...

Elle bredouilla, esquissa un geste pour se dégager mais renonça dès qu'il l'attira contre lui.

Salvatore Amalfi sourit largement. Il venait de terminer sa séance d'abdominaux quotidienne, avait les cheveux mouillés par la douche, le visage luisant d'une crème régénératrice. Son peignoir blanc bâillait sur ses pectoraux bombés. Son sourire aurait suffi, mais son odeur, sa poigne et son regard brûlant plongé dans le sien firent fondre le sergent Marsh en un clin d'œil. Elle l'enlaça, ses lèvres effleurant la peau mate.

Il la laissa faire, deux secondes seulement, avant de s'écarter, moqueur.

— C'est Shorty qui t'a mise dans cet état ?

Comme elle ne comprenait pas, il mima, des deux poings, un boxeur à l'entraînement. Expliqua :

— Le nouveau, dans l'entrée... Shorty. Ancien champion du Nevada des poids mi-mouche. Un vrai dur. Je parie qu'il adore les grandes blondes ! Et qu'il sait comment les traiter, ajouta-t-il avec un clin d'œil.

En riant, il détendit son bras, crocha le revers de la veste de tailleur et ramena Debbie Marsh vers lui.

— Souviens-toi d'être gentille avec lui, sergent ! murmura-t-il d'un ton menaçant.

La blonde hocha la tête. Son regard se voila lorsqu'il lui saisit les seins à travers la soie mauve. La respiration saccadée, elle vacilla. De l'autre côté de la vitre, en contrebas, des silhouettes s'agitaient, se croisaient, des musculatures s'exhibaient, des peaux transpiraient. Et des visages se tournaient dans leur direction, des regards glissaient vers elle, la fixaient. La voyaient-ils ?

Les mains de Salvatore Amalfi s'emparaient de son corps. Comme chaque fois, elles l'affolaient. Haletante, elle se débarrassa de sa veste d'un mouvement d'épaules, puis obéit à sa demande chuchotée, et entreprit de déboutonner son chemisier. Entre deux machines d'entraînement, il la poussait surnoisement vers la baie. Tous ces gens en dessous, s'ils la voyaient ?... Le froid du verre contre sa peau nue la fit sursauter. Collé à ses reins, il la plaqua contre la vitre et demanda du même ton rauque, en troussant lentement sa jupe :

— Donne-moi d'abord les dernières infos, sergent Marsh. Où est passé cet enfoiré de Dan Morris ?

— Dan Morris, c'était votre solution, colonel ! Et le voilà dans la nature...

La voix de Paolo Amalfi vibrait de tension. Les poutrelles métalliques au-dessus d'eux grinçaient, dans la cuvette surchauffée de l'aqueduc Hayden-Rhodes. Dans l'ombre où ils se trouvaient, en contrebas du grand cimetière d'État, les deux hommes respiraient un air poussiéreux, dans un bourdonnement de circulation. Le colonel Harry Stokes, bien qu'il fût de quinze ans plus jeune que le mafioso, et dans une forme physique entretenue avec soin, en paraissait le plus incommodé. Son front dégarni luisait de sueur. La saillie des mâchoires faisait ressembler son visage carré à une caricature de militaire en rogne. Même le bleu de ses yeux était brouillé.

Il serra lentement les poings, les rouvrit en prenant une profonde inspiration. Il se moquait que ses efforts pour rester maître de lui soient si visibles. Il brûlait d'envie de coller deux balles de son .38 Colt Commander dans la tête d'Amalfi...

Il en mourait d'envie mais n'en ferait rien. Aussi se contenta-t-il de répondre d'une voix sèche :

— Morris a fait le job... et il s'en est tiré.

Masqué par des lunettes noires, le regard d'Amalfi dériva jusqu'à la Lexus du colonel. Il en était sorti à 18 h 30 précises, au pas de charge. Le chauffeur, un ancien Marine lui aussi, était resté au volant. Pas d'autre escorte. Un peu maigre pour tenter quelque chose. Amalfi sentait Stokes enragé, hors de lui. Qu'est-ce qui lui prenait, bon sang ?

— Ramon Valdes arrivera ce soir, répliqua-t-il. Il voudra qu'on lui apporte la tête de Morris. Il ne peut pas laisser filer l'assassin de son frère.

Stokes marmonna une insulte adressée à tout le clan Valdes. Les sentiments fraternels de Ramon étaient le cadet de ses soucis.

— Qu'il fasse d'abord gaffe à la D.E.A. !

À dix mètres sur sa droite, Bepe le colosse, le chien fidèle de la famille Amalfi, était adossé à la portière de la Bentley Continental. Adossé mais pas du tout avachi... Un peu plus loin, le mufler noir et brillant du Suburban s'avancait en surplomb de la cuvette. Les porte-flingues couvraient tout le périmètre, empêchant la circulation dans Rose Garden Lane, la rue qui longeait l'aqueduc, et contrôlant sur l'autre versant le mur d'enceinte du cimetière. Le gros 4x4 Tahoe de la police de Scottsdale, en périphérie du dispositif, était là pour décourager les curieux et rassurer les riverains... C'étaient avec des précautions de ce genre qu'un caïd comme Paolo Amalfi était encore en vie, à soixante-dix ans... Et il mourrait dans son lit, fulmina intérieurement le colonel Stokes, en songeant aux deux cadavres sur la

rive nord du lac Beardsley.

— Ramon Valdes n'est pas sur les listes fédérales, remarqua Amalfi. Il se tiendra tranquille, pourvu que le prix du sang...

L'ancien colonel des Marines ne put se contenir davantage. Il se pencha vers son interlocuteur, qu'il dominait de vingt bons centimètres. Sa voix couvrit le bruit de fond du freeway, à un demi-mile, et les craquements d'acier des structures de l'aqueduc.

— Il y a deux cadavres au bord du lac Beardsley, gronda-t-il. Morris aurait pu être l'un d'eux, vous n'avez qu'à prétendre qu'il s'agit de lui ! Et que votre Mexicain aille se faire foutre, avec le prix du sang !

Stokes vit du coin de l'œil que Bepe n'était plus adossé à la portière. À coup sûr, une demi-douzaine de flingues le cribleraient de balles au moindre geste qu'il esquiverait. Il fixa les traits figés du vieux *capo*. L'entendit demander d'une voix calme et basse :

— Les cadavres de qui ?

— Mike Evans, le pote de Morris, un ami à moi aussi, répondit Stokes en gardant les bras écartés du corps, bien en vue. Du .357 Magnum dans le ventre... Et Joe Scaletti, la gorge tranchée...

Pas un nerf ne tressaillit sur la figure de Paolo Amalfi. Ses rides semblaient gravées dans le marbre.

— Morris ? demanda-t-il, sans que ses lèvres aient paru bouger.

— C'était le lieu du rendez-vous mais il n'est pas venu, fit Stokes. Il a flairé le danger...

— Qui alors ?

— Vos jumeaux ! Les Caparelli...

Cette fois, une crispation des lèvres réduisit à un trait la bouche du vieil homme. Stokes perçut le bouillonnement de colère que déclenchait son accusation. D'instinct, il recula d'un pas. Entre les deux hommes se propageait un courant de haute tension qui rendrait la moindre étincelle explosive.

La voix d'Amalfi fut plus basse encore, à peine audible, quand il affirma :

— Je ne leur ai pas donné cet ordre...

Le silence entre eux se prolongea, dans la lumière oblique qui se fracassait contre l'énorme canalisation de l'aqueduc et rejetait dans l'ombre leurs silhouettes. Le vieil homme mince et noueux, tendu comme un ressort, dans son strict costume noir, la peau sèche malgré la chaleur. L'ancien soldat à l'immobilité contrainte, un buffle prêt à charger, peinant à admettre que son vis-à-vis pût être sincère.

Amalfi rompit le silence.

— Vous le saviez quand vous m’avez appelé ?

— Non. J’ai fait le détour par le lac, je les ai trouvés il y a dix minutes.

Amalfi ne répéta pas qu’il n’y était pour rien, ne posa pas d’autres questions. Il dit seulement :

— Une seconde, je reviens.

Il gravit la courte pente pavée jusqu’à la Bentley. Stokes le vit parler à Bepe. Quelques mots ponctués d’un hochement de tête. Bepe referma ostensiblement son veston, masquant l’automatique dans son étui de ceinture. Il sortit son portable. Signal d’armistice. Paolo Amalfi revint et demanda :

— Vous vouliez me voir pour quoi ?

— L’amiral. Il s’inquiète...

— Il a touché sa commission, qu’est-ce qu’il craint ? La D.E.A. ? L’U.S. Navy ? La Maison Blanche ?... Ou sa mauvaise conscience ?

Stokes ignore l’ironie méprisante.

— Vos amis de Vegas, répondit-il.

— Dites-lui de dormir tranquille. Mes amis, je m’en charge.

— Valdes a été balancé, insista Stokes. Cela ne peut venir que...

— Je saurai d’où ça vient d’ici deux jours, assura Amalfi. Et je réglerai le problème, s’il y en a un. J’en doute, d’ailleurs, il y a un accord qui nous laisse le champ libre... Pas question de déclarer la guerre à Las Vegas.

Stokes hocha la tête. C’était exactement ce que l’autre avait expliqué mardi dernier, lors du rendez-vous à Sun City, à tous les participants engagés dans l’affaire... Et Félix Valdes avait été arrêté deux heures après...

— L’amiral a reçu un message ce matin, reprit-il. Quelqu’un de bien informé...

— Chantage ?

— Menace anonyme. Un avertissement...

Le colonel hésita puis :

— Le style de vos « amis ».

À nouveau, Amalfi pinça les lèvres, son corps se raidit.

— Qu’est-ce qu’il en sait ?

En surveillant Bepe du coin de l’œil, l’ex-colonel des Marines sortit de la poche intérieure de son blouson de toile une feuille de papier pliée en quatre. Paolo Amalfi la prit du bout des doigts, la déplia et lut les quelques lignes écrites au feutre.

— Déposée chez lui, précisa Stokes.

Le vieux parrain eut l'air désarçonné durant un instant, puis il ferma le poing, froissant la lettre, la réduisant en menus morceaux. Des confettis s'éparpillèrent à leurs pieds.

— Dites-lui que je m'en occupe, que tout roule comme prévu. Un Valdes remplace l'autre, c'est tout !

— Ce n'est pas la question, s'entêta Stokes. Vous le savez bien.

— Je croyais que, dans l'armée, on les avait bien accrochées, colonel ! C'est le moment de le prouver !

Paolo Amalfi fit volte-face, plantant là l'ancien soldat. La portière de la Continental claqua, la grosse berline fit demi-tour et la calandre de la Chevy Suburban disparut à son tour, de l'autre côté de la cuvette.

Harry Stokes était encore dans l'ombre de l'aqueduc Hayden-Rhodes, à contempler le mur du cimetière en s'épongeant le front, quand son portable sonna. Il plissa les yeux en fixant le numéro qui s'affichait, cessa un quart de seconde de respirer, puis répondit.

— Dan Morris, colonel..., dit une voix grave, une voix d'outre-tombe.

CHAPITRE VIII

De la petite plate-forme où il était assis sur un banc, au sommet du sentier sinueux qui démarrait du parking pour atteindre le point culminant d'Encanto Park, Bolan avait une vue magnifique non seulement sur la colline, ses bouquets d'arbres, ses prairies de fleurs sauvages et son lac, mais également sur le centre-ville de Phoenix, le quadrillage dense d'une urbanisation qui semblait sans limite, et juxtaposait tous les styles, mais que partout égayait un parc, un parcours de golf, un îlot de verdure. Il y avait deux golfs sur les flancs d'Encanto Park, et cependant Patriots Square n'était qu'à un mile et demi de distance.

À 19 h 30, il repéra une Lexus grise roulant à faible allure sur Encanto Boulevard, puis virant en direction du parking, où une douzaine de véhicules seulement étaient garés. Anonyme parmi eux, un Nissan Pathfinder que l'Exécuteur avait loué une heure plus tôt à Sky Harbor International Airport, après avoir abandonné la Lincoln MKZ dans un parking longue durée. Les papiers au nom de Jerry Konitz avaient passé le test sans difficulté...

La Lexus s'arrêta et un homme en descendit par la portière arrière. Trapu et le cheveu ras, en blouson de toile, il avait le physique de ce qu'il avait été : un colonel des Marines. Il examina les lieux et se mit en marche sur le sentier en fixant le sommet, où Bolan l'attendait, hors de vue encore. Invisible mais bien placé pour déjouer toute tentative de Stokes de le piéger.

En une petite demi-heure, depuis le coup de fil de Bolan sur le portable de Mike Evans, il était peu probable que le colonel ait pu organiser un traquenard sophistiqué. L'Exécuteur n'en surveilla pas moins attentivement les environs, tandis que Stokes montait. Le chauffeur de la Lexus était resté au volant, aucune autre voiture ne se présentait dans le parking et les abords du lac étaient déserts.

Harry Stokes émergea sur la plate-forme, à peine essoufflé, l'œil vif, aux aguets, la main droite tenant légèrement écarté le pan de son veston. L'homme scrutait les environs immédiats. Bolan, sur sa gauche, se décolla du socle en pierre de la table d'orientation contre laquelle il s'était accroupi et lança :

— Bonsoir, colonel Stokes...

L'ancien soldat sursauta à peine, distingua d'un coup d'œil l'arme dans la main de Bolan, et ne fit pas mine de saisir la sienne.

— Morris... ?

L'Exécuteur devina au premier regard que Stokes le prenait pour Morris, ce qui signifiait qu'il n'avait jamais vu ce dernier. Après l'arrestation du narco-trafiquant, ses complices avaient décidé de l'éliminer pour l'empêcher de parler à la D.E.A. Ils avaient dû en quarante-huit heures trouver un tueur. Evans avait recruté Morris à la demande de Stokes. Les commanditaires et le tireur d'élite ne s'étaient pas rencontrés. Il suffisait à Bolan d'endosser le rôle de Morris...

— Là, sur le banc, Stokes, on doit parler, tous les deux...

— Pas la peine de me menacer, Morris, pourquoi est-ce que vous... ?

Bolan braqua le Beretta 93-R sur le colonel et lui intima d'un geste de reculer jusqu'au banc.

— Asseyez-vous ! cria-t-il. Ils ont eu Mike et Joe... Vous comptiez quoi, qu'ils me descendraient aussi ?

D'un geste rapide, il délesta Stokes de son Colt Commander.

— Assis, bon sang !

Il était Dan Morris, qui avait éliminé Félix Valdes, et découvrait que ses commanditaires voulaient le supprimer. Il avait des raisons d'être énervé. De bousculer Stokes pour qu'il s'asseye et de se planter derrière lui, le canon du Beretta visant sa nuque.

— Les Ritals ! Les jumeaux... Vous étiez au courant, colonel !

— Calmez-vous, Morris. Vous faites erreur. C'est Amalfi qui...

— Quoi, Paolo Amalfi ?

— Pas le père, enfin... je ne crois pas. Salvatore, plutôt. Les jumeaux Caparelli ont dû recevoir des ordres du fils Amalfi.

— L'ordre de me tuer et vous ne le saviez pas ?

— Tout peut s'arranger, Morris... Je peux vous aider et Ramon...

— Ramon ?

Stokes s'éclaircit la gorge, expliqua d'une voix plus assurée :

— Ramon Valdes, le frère de Félix. Il est ici, Amalfi lui a promis...

— ... ma tête, c'est ça ? compléta Bolan. Qu'est-ce que vous fichez avec ces malfrats, Stokes ? Un ancien du Marine Corps, acoquiné avec ces pourris... Ça me dépasse...

— Mike ne vous a rien expliqué ?

L'intonation trahissait le vœu du colonel que Mike Evans n'ait rien

raconté à son pote Dan Morris. La réponse de Bolan le fit se crisper.

— Pas grand-chose, mais tout de même... des millions de dollars en vue, dans ce truc à San Miguel... Ou même des milliards. Un sacré fromage, colonel, mais pour manger la même pâtée qu'Amalfi, Valdes et compagnie, faut pas être dégoûté !

L'Exécuteur se tut, scruta les parages, revint aux épaules de Stokes. Plus droites, tendues. Un changement d'attitude imperceptible... Quelque chose l'avait alerté.

— Je veux voir votre ami l'amiral, colonel, fit Bolan d'une voix posée, différente. L'amiral du désert... Votre associé qui permet aux mafieux d'acheter des terrains militaires... Deux mille hectares à San Miguel Ground...

Cette fois, Stokes tressaillit. Bolan, méfiant, s'était écarté de deux pas sur sa droite. Il le vit jeter un coup d'œil de l'autre côté, à l'opposé du débouché du sentier. Où il n'y avait personne. Pour le moment...

Car, à l'instant où l'Exécuteur devinait la menace, le silence explosa en cris, en courses, en détonations...

Dans les lueurs mauves du soleil couchant, les trois silhouettes qui surgirent ensemble sur la plate-forme évoquaient trois molosses à l'approche silencieuse, qu'un ordre muet, un signal imperceptible, avait tout à coup lâchés sur leur proie. Pas pour mordre. Pour tuer...

Le Beretta tressauta dans la main de l'Exécuteur, il y eut deux détonations qui se confondirent, deux balles pour stopper la meute. Le plus proche des assaillants poussa un cri aigu et s'affaissa sur le flanc, en se tenant l'épaule. Le second projectile rata son voisin, mais l'obligea à plonger à l'abri d'un bosquet. Stokes avait roulé sous le banc. Bolan le perdit de vue au moment de la charge du troisième homme. Celui-là préférait le couteau, et il était rapide.

Le Guerrier avait bondi vers la table d'orientation, où une balle de gros calibre arracha un éclat de pierre d'une demi-livre. Revolver, .357 Magnum... Il répliqua au jugé et para d'une manchette de la main gauche l'attaque à l'arme blanche. La lame rata son cou de quelques centimètres, et le coup de pied en faucheur... faucha ! Cela produisit un bruit net et sinistre d'os brisé, comme une branche qui casse. Mais, bien que déséquilibré, l'agresseur tenta malgré tout de porter un autre coup. Un jeune type mince et souple, un chien fou aux yeux luisants. Il avait peut-être la rotule démise, ou un tibia fracturé, mais il projeta la lame vers le ventre de sa cible, tout en hurlant, de rage et de douleur.

L'Exécuteur esquiva d'un saut de côté et tira deux fois encore, sans tergiverser. Le cri qui s'échappait de la bouche grande ouverte du jeune tueur s'étrangla. Sa poitrine le ravala en même temps que la

balle qui lui faisait exploser la mâchoire et lui transperçait la gorge. Le type tomba en avant, sur l'angle de la table d'orientation, où une flèche de sang indiqua le plus court chemin pour mourir...

Une autre plainte, un peu plus loin, renseigna Bolan : sa deuxième balle avait fait mouche, le blessé était retombé, en arrière cette fois, et il lui manquait une main valide pour tenir son autre épaule !

Le .357 Magnum tonna de nouveau, mais Bolan avait roulé hors de la trajectoire, sur la pente où sinuait le sentier. Il reprit pied et aperçut en contrebas la Lexus qui quittait le parking. Remontant vers la plate-forme, il entendit Stokes :

— Couvre-moi, je te dis !

À quoi une autre voix, plutôt inquiète, rétorqua :

— Où il est, bon Dieu ?

Sur fond de plaintes sourdes de l'homme qui ne pourrait hausser les épaules avant longtemps...

Il n'était pas 20 heures et une fusillade dans Encanto Park, le lieu de balade le plus romantique du centre-ville de Phoenix, ne passerait pas longtemps inaperçue. Il devait bien rester du côté d'Enchanted Island quelques couples qui finiraient par s'alarmer.

Le Guerrier gravit au pas de course les derniers mètres, se jeta au sol et rampa jusqu'à avoir vue sur la plate-forme. Du côté de la table d'orientation, une silhouette courbée s'avavançait à découvert avec circonspection. À l'autre extrémité, le blessé râlait, recroquevillé sur lui-même.

— Me laissez pas là, colonel..., implora-t-il distinctement, avant de se remettre à gémir.

Mais Stokes était déjà passé au large et filait en direction du golf sans répondre, ni même ralentir ! C'était par là que les trois sbires avaient tenté de prendre Bolan, ou plutôt Dan Morris, par surprise...

L'homme au .357 Magnum contournait la table d'orientation ensanglantée. Il se pencha, fouillant des yeux la pente où la cible avait disparu. Croyait-il l'avoir touchée ? Bon tireur, prudent, un peu enveloppé, mais, à son âge, il avait des excuses. Ancien policier reconverti dans la sécurité privée, à coup sûr. En pantalon et chemise beige, sous son veston marron, il portait l'uniforme des gardes de San Miguel Ground. Il appartenait à la McDowell Security Consulting dont Loretta Epstein avait parlé à Bolan. Une société fondée par l'ex-colonel des Marines Harry Stokes.

« McDowell comme les monts McDowell..., avait précisé la journaliste. Stokes habite par là-bas, ainsi que d'autres anciens hauts gradés de l'armée. Ils sont toute une colonie à posséder des ranchs à

Fountain Hills. »

Un rôle plus fort, dans son dos, fit sursauter le garde. Il tourna la tête vers son compagnon blessé, enregistra alors la présence de Bolan et poursuivit son mouvement, effectuant un demi-tour en se redressant, braquant son revolver. Contre toute logique, il espérait tirer avant l'adversaire, viser juste alors qu'il n'obéissait qu'à un réflexe trop tardif.

Le tireur prudent qui s'aventure hors de ses routines s'expose à de sérieuses déconvenues. L'employé de la McDowell Security Consulting avait sans doute affiché cette maxime au-dessus de son bureau, jadis. Et ce soir, il l'avait oubliée, il négligeait la leçon. La balle de 9 mm en plein front tirée par le Beretta la lui enfonça dans le crâne avec une force insoupçonnée. Il eut juste le temps, avant de mourir, d'admettre qu'elle restait pertinente.

Bolan se lança à la poursuite de Stokes, dévalant le raidillon planté d'arbustes qui débouchait sur le parcours de golf d'Encanto Park.

C'était un 18 trous qui longeait le lac et se resserrait en son milieu, étranglé entre deux quartiers d'habitations. Les balles de golf devaient de temps en temps rebondir sur les carrosseries et briser des fenêtres...

Stokes avait mis le cap droit sur une rue résidentielle. Il avait de l'avance. Avec le L 96 A1 de Dan Morris, ç'aurait été un jeu d'enfant pour l'Exécuteur de le stopper. Avec un automatique, il ne fallait pas y compter, à cette distance. Et puis il voulait Stokes vivant. Il se mit à courir, et l'écart se réduisit rapidement.

Pour un golf de centre-ville, le parcours d'Encanto Park était plutôt accidenté, en tout cas dans la portion qu'ils traversaient. Mais son concepteur y avait ajouté un ou deux pièges assez diaboliques, au moins pour des pratiquants néophytes. Ou pour des coureurs à pied...

Harry Stokes n'était pas Tiger Woods et n'avait pas le temps d'ausculter le terrain. Bolan le vit tout à coup disparaître, après avoir franchi en deux bonds une petite butte herbue. Lui-même faillit choir, emporté par son élan, en suivant la même trajectoire : de l'autre côté de la bosse, le green du trou n° 13 était parfaitement tondu, le trou lui-même curieusement rebiqué, dans une ondulation de terrain qui devait mettre à rude épreuve les nerfs des joueurs. Mais l'espace qui le précédait ressemblait à un très grand bac à sable pour enfants hyperactifs, une ornière traîtresse en forme d'entonnoir, remplie de sable fin, faite pour engloutir toutes leurs réserves d'énergie. Stokes était tombé au fond et luttait farouchement pour en sortir, quand Bolan, du bord opposé, le coucha en joue.

L'ex-colonel parvint à s'extraire du bunker et se remit debout, haletant et pestant, secouant ses vêtements. Il fit d'abord semblant de ne pas voir son poursuivant.

— Stop ! cria Bolan derrière lui.

L'autre se retourna. À quinze mètres, le canon du Beretta visant sa tête avait un pouvoir de persuasion indéniable.

— Vous voulez me tuer, Morris ? Et après ? Qu'est-ce que vous imaginez ? Vous ne vous en tirerez jamais !

Bolan resta silencieux. Hiératique au bord du fossé. Stokes frotta ses paumes sur ses cuisses, essuya son visage transpirant. Il était hors d'haleine. Sa voix dérapa, crissa comme le sable sous ses semelles.

— Ils sont trop forts pour nous, Morris, vous ne comprenez pas ? Ils nous tiennent par les couilles ! Amalfi, les caïds de Vegas... Ils ne nous laissent pas le choix. Le projet Sonora, c'est eux ; et nous, des marionnettes !

Les ombres des arbres s'allongeaient dans le soleil déclinant, l'herbe rase du green était d'un vert bronze chatoyant, et le trou n° 13, derrière Stokes, semblait se refermer peu à peu.

Le trou du Beretta, celui de l'orifice du canon, ne portait pas de numéro, mais ne risquait pas de porter chance non plus. Il n'avait pas dévié d'un centimètre. Le visage assombri, derrière l'automatique, était coulé dans le même acier. Stokes le fixait. Il était sur le point d'ajouter quelque chose, mais se ravisa. Ses épaules s'affaissèrent.

La voix impérieuse franchit le bunker et la lumière diminua brusquement d'intensité, comme si la nuit se hâtait.

— Revenez, colonel. Faites demi-tour et venez avec moi...

En bordure d'Encanto Park, la tour derrière laquelle le soleil s'était dissimulé s'irisa de lueurs pourpres. Au bord du green, dans la pénombre, l'ex-colonel des Marines chancela. Puis il fit un pas en avant et glissa dans le sable. Il s'y enfonça, s'enlisa, dut redoubler d'efforts pendant de longues minutes pour s'en extraire. Aucune main secourable ne se tendit pour lui faciliter la tâche.

Enfin, il émergea au sommet de la butte, face à l'Exécuteur. Le Beretta braqué sur lui, le doigt sur la queue de détente, n'avait cessé de lui promettre une récompense mortelle, s'il se dérobait. Lorsqu'il eut repris pied et recouvré son souffle, Harry Stokes tourna vers l'Exécuteur un visage blême aux traits creusés. Il frissonna, renifla et dit d'une voix sans timbre :

— Vous n'êtes pas Dan Morris... Et vous l'avez tué, n'est-ce pas ?

Le Nissan Pathfinder quitta le parking d'Encanto Park et prit Thomas Road vers l'est. Stokes conduisait, les mains bien en évidence sur le volant. Assis à sa droite et à demi tourné vers lui, Bolan tenait le Beretta 93-R braqué sur son flanc. La Lexus n'était pas reparue.

En rebroussant chemin sur le terrain de golf, l'Exécuteur n'avait pas répondu à l'ex-colonel. Mais il lui avait montré l'insigne de l'USMC que Dan Morris portait autour du cou, se contentant de dire :

— Où est-ce que vous avez enterré le vôtre, colonel ?

Stokes avait haussé les épaules et marché en silence, puis obéi sans discuter quand Bolan lui avait ordonné de prendre le volant du 4x4.

— L'amiral habite Fountain Hills, comme vous ?

Stokes avait acquiescé.

— On va lui rendre visite... Démarrez. Et pas d'imprudences !

À présent, le Nissan roulait vers les McDowell Mountains, et Stokes fixait la route d'un air absent. La circulation heureusement était fluide en début de soirée.

— D'où savez-vous que l'amiral... ? commença tout à coup Stokes.

Il s'interrompit, la respiration oppressée.

— À San Diego, l'année dernière, l'armée a vendu des terrains militaires sur Coronado Island, dit Bolan. À des promoteurs véreux contrôlés par la mafia. Vous étiez l'intermédiaire. Pour le compte de l'amiral.

Les mains de Stokes étreignirent le volant.

— Un coup d'essai, poursuivit Bolan. Et déjà un projet de casinos. San Miguel Ground, c'est à une autre échelle. Un jackpot colossal, non ?

L'ex-colonel ne répondit pas, mais, tournant la tête et dévisageant l'Exécuteur :

— C'était vous, à San Diego, pendant la Fête des bateaux ? s'écria-t-il.

— Faites gaffe aux feux, bon sang !

Stokes freina brutalement. Son portable tomba de la planche du tableau de bord aux pieds de Bolan. Quand il repartit, ses tempes brillaient de sueur, malgré la clim. Il jeta à la dérobée un coup d'œil au Beretta.

— En plus d'Amalfi père et fils et de Valdes, reprit Bolan, qui investit dans le Sonora International Leisure Consortium ?

Stokes se mordit la lèvre. Le canon de l'automatique eut un léger sursaut.

— Grant, souffla Stokes.

— Howard Grant ?

— Oui... et Stuart Morton, son pote, le banquier...

— Ils étaient là mardi soir, au golf de Sun City ?

Nouveau raidissement, accompagné d'une grimace, comme si un fer rouge le taraudait.

Le Pathfinder vira sur Shea Boulevard, toujours vers l'est. Dans la direction opposée, au sommet de la colline, Paolo Amalfi avait son domicile. Une villa hollywoodienne, avait dit Loretta Epstein.

— Vous connaissez la villa du vieux Paolo ? demanda Bolan.

— Non... non.

— Alors, revenons à mardi soir, qui d'autre était là ? Grant, Morton, ils se sont déplacés ?

— Non, ni l'un ni l'autre. Quelqu'un les représentait.

— Chris Paxton ?

Regard en coin de Stokes. Soupir résigné. La journaliste ne s'était pas trompée...

L'Exécuteur continua :

— En plus de vouloir la tête de Dan Morris, Ramon Valdes va prendre le relais de son frère, c'est cela ? Le cartel de Tijuana a des millions de dollars à blanchir... Mais pourquoi des terrains militaires ? Le désert de Sonora est vaste...

Devant eux, les monts McDowell, qui culminaient à 1200 mètres, en ancien pays apache, s'embrasaient d'orange et de mauve dans le flamboyant crépuscule.

— L'armée aura un pourcentage sur les bénéfices, répondit Stokes.

Cette fois, ce fut Bolan qui tressaillit, stupéfait. Et amer. Les pires soupçons d'Hal Brognola se vérifiaient... Une collusion d'affaires mafieuses à l'initiative des militaires eux-mêmes...

— Vous voulez dire que c'est elle qui a proposé aux truands de leur fournir des milliers d'hectares ?

— J'interviens à titre officiel, se défendit Stokes, mandaté par la commission des réserves foncières...

— Cela ne paraît pas suffire à étouffer votre mauvaise conscience, répliqua Bolan d'une voix sifflante. Et je parie que vous n'avez pas dit un mot de tout ça à Evans, que Morris s'est imaginé... Qui a décidé de l'éliminer ? Amalfi ? Et vous étiez d'accord, hein ?

Il était si près de presser la détente, sous le coup d'une colère froide, que Stokes prit peur et fit une embardée.

— Pas de blague ! gronda le Guerrier, et il appuya le canon du Beretta sous l'oreille du colonel.

Ils arrivaient à Fountain Hills, dans un décor sauvage de western, où des propriétés de dizaines d'hectares se nichaient sur les pentes escarpées qui offraient sur le désert des panoramas à couper le souffle.

— Où habite l'amiral ? demanda Bolan.

— Au bout de Palomino Boulevard.

— Vous allez le prévenir de votre arrivée. Arrêtez-vous là.

Stokes obéit. Lui-même possédait, sur Sierra Madré Drive, un ranch de cinquante hectares. Sans quitter le colonel des yeux, Bolan ramassa le portable.

— Comment s'appelle l'amiral ?

— Douglas Richwood, répondit Stokes dans un souffle.

Bolan fronça les sourcils.

— Le Richwood de la Cinquième Flotte et du Pentagone ?

Stokes acquiesça d'un signe de tête. La Cinquième Flotte était affectée au golfe Persique, son Q.G. se trouvait à Bahreïn. Le vice-amiral Richwood la dirigeait lors de la première guerre du Golfe, en 1990. Sous l'Administration Clinton, il avait rejoint ensuite le Pentagone. Il avait pris sa retraite au printemps 2001, après avoir été écarté par Donald Rumsfeld, nouveau secrétaire à la Défense.

— J'ai servi sur le *USS J-F-Kennedy*, glissa Stokes. Evans aussi. Sous mes ordres.

— McDowell Security Consulting ne vous suffit pas ? Qu'est-ce qui vous pousse, Richwood et vous, dans les bras d'Amalfi et Valdes ? Seulement l'argent ?

L'ex-colonel détourna le regard. Bolan lui tendit le portable. L'avertit d'une voix coupante :

— Quand ils se seront servis de vous, ils vous jetteront, Stokes. De la même manière que vous avez condamné Morris, ils vous condamneront. Et ils vous liquideront !

Stokes saisit l'appareil et appela un numéro à la mémoire. Bolan entendit s'égrener les sonneries, puis on répondit. Sortant du combiné, un souffle bruyant suivi d'un râle emplit la voiture. Stokes s'écria :

— Doug ?

Dans l'appareil, le bruit des détonations parut assourdissant.

CHAPITRE IX

Lorsque les trois hommes firent irruption dans la salle d'entraînement privée du penthouse, le sergent Debbie Marsh essaya de se souvenir qu'elle était membre de la police de Sun City. Que même sans arme ni insigne, elle était capable de faire preuve d'autorité. Son exclamation outragée aurait, peut-être refroidi des gamins. Elle lui valut, de la part de l'homme surgi à la tête du trio, un revers de main en travers de la bouche qui lui fendit la lèvre et l'envoya dinguer contre l'appareil de musculation où, dix minutes auparavant, elle ululait de bonheur sous les assauts de Salvatore Amalfi...

Dans son autre main, le jeune homme tenait, braqué sur le fils Amalfi, un énorme automatique nickelé.

— Garde à l'œil cette pétasse ! lança-t-il à son complice le plus proche, un Black mince et bien vêtu à la denture éblouissante.

Debbie Marsh avait encore les seins à l'air, son corsage mauve flottait sur sa taille. En tombant, elle découvrit très haut ses longues jambes. Sa jupe se retroussa jusqu'à l'aine, et le porte-flingue en se penchant vit qu'elle avait le ventre nu, le sexe à l'air. Il siffla.

— Et comment ! s'écria-t-il. C'est qu'elle me botte, en plus !

Comme Debbie allait se relever pour prononcer, peut-être, le mot « police ! », il la frappa au visage. Elle retomba en arrière en criant. En plus de la lèvre fendue, elle avait la pommette en sang. La chevalière du Black était faite pour ça.

Salvatore Amalfi avait crié plus fort encore, en encaissant dans le foie le poing du troisième homme. Un poing énorme renforcé d'acier au relief en pointe. La douleur fulgurante le plia en deux. Le type hocha la tête avec satisfaction, attendit patiemment qu'il ait repris son souffle, le releva de la main gauche et frappa au même endroit, aussi fort. Salvatore Amalfi eut l'impression que des organes dont il n'avait, de sa vie, jamais eu vraiment conscience éclataient à l'intérieur de son corps. Il vomit de la bile et s'affaissa en tas au pied du mastodonte. Lequel aurait pu être un frère cadet de Bepe, songea-t-il. Un Rital comme eux ?...

Le chef du trio, un jeune brun frisé au nez busqué, le seul à brandir un flingue, fit signe au balèze et ordonna :

— Va chercher le poids plume...

L'autre opina et sortit de la pièce, non sans décocher un coup de pied à la forme tassée par terre. À l'instant de tourner de l'œil, Salvatore Amalfi fut ranimé par la douleur.

Le malabar revint avec deux autres hommes. Celui qui fermait la marche était le seul à porter une cravate – une horreur, tire-bouchonnée, en cuir noir –, et aussi un pistolet-mitrailleur Skorpio à crosse rétractable, qu'il tenait d'une main avec un brin de désinvolture.

Celui qui ouvrait la marche était Shorty, l'ex-champion de boxe du Nevada. Il ouvrait également la bouche, d'où coulait du sang, mêlé à des débris aurifères, mais n'émettait aucun son. Il se tenait le coude, déboîté ou fracturé par un coup de crosse. Son étui de ceinture était vide, le H&K .22 LR confisqué par le mastard, dont le poing américain lui avait fracassé la mâchoire et sévèrement bousculé les chocottes, à l'ouverture de la porte et des hostilités.

À un contre quatre, et l'effet de surprise pour ses adversaires, Shorty n'avait pas pu faire grand-chose, sinon subir une dérouillée magistrale. En plus des dégâts visibles, son amour-propre était en berne.

Cependant, il était toujours debout, il avait toujours su encaisser. Cela convenait au quatuor, qui n'en voulait à la vie de personne.

Ils étaient venus au Maryvale Fitness Club, fief personnel de Salvatore Amalfi, pour délivrer un message. Tout vacillant, tuméfié et secoué qu'il fût, Shorty saurait le transmettre...

— Regarde bien, gringalet, lui lança le brun frisé. Tu raconteras exactement ce que tu as vu...

Shorty avait l'œil gauche à moitié. fermé par un œuf de pigeon violacé, mais cela ne l'empêcha pas d'enregistrer toute la scène, dont chaque détail se grava sur sa rétine et dans son cerveau ; d'en capter la froide violence, la brutalité calculée...

L'adepte du poing américain empoigna d'abord Salvatore Amalfi à bras-le-corps, le souleva et le jeta sur un siège bas surmonté d'une poulie. Il eut vite fait de lui bloquer les mains dans les poignées et de régler les barres de fonte, de l'autre côté, pour lui maintenir les bras levés, en extension. Il lui saisit alors les cheveux et, posément, lui fractura le nez d'un seul coup de poing, lui arrachant des hurlements. Il ordonna ensuite :

— Regarde ta gonze prendre son pied, connard !

Voyant le mastodonte abattre ses phalanges d'acier sur le visage de son amant, Debbie Marsh tenta quelque chose, en profitant de la distraction des autres : elle avait un peu pratiqué les arts martiaux, et la porte au fond de la salle n'était pas inaccessible, si elle détalait assez vite. Malgré la trouille qui commençait à lui paralyser le cerveau, elle détendit sa jambe avec force, visant l'entrejambe du Black. En entendant craquer sinistrement l'os du nez d'Amalfi, celui-ci eut un mouvement de recul instinctif, en plus d'une grimace dégoûtée. Le pied de la blonde, au lieu d'atteindre le centre de la cible, ripa sur sa cuisse. Il bondit en arrière en criant à son tour. Le sergent Marsh enjamba le rameur et fonça vers l'autre bout de la pièce. Le canon du Skorpion la rattrapa, le tireur l'ajusta. Mais le chef du quatuor cria à l'homme cravaté de ne pas tirer. Il allait s'élancer aux basques de la fuyarde, quand le colosse réagit avec une promptitude stupéfiante, et eut le dernier mot.

Il avait à la main une balle de cuir remplie de sable et s'apprêtait à en bâillonner Amalfi. Quand la blonde lui fila sous le nez, il s'écarta vivement de l'appareil où il avait installé sa victime et, d'un geste de joueur de base-ball confirmé, il lança la balle. Debbie était encore à trois enjambées de la porte, quand elle reçut la balle sur le côté du crâne. Elle perdit l'équilibre, battit des bras et percuta le mur, le long duquel elle s'affaissa, groggy.

— Waouh ! exulta le lanceur, extatique.

— Vive les 51s ! applaudit l'homme au P.-M.

Seul le Black ne riait pas. Il ne laissa à personne le soin d'aller chercher la blonde. Il l'empoigna par les cheveux et la traîna à travers la pièce, jusqu'à un banc de massage. Elle était déjà à moitié nue quand il la jeta en travers. Plus qu'à moitié K.O. aussi, mais elle hurla comme une sirène quand il lui arracha son corsage, puis sa jupe, la giflant à la volée pour calmer ses velléités de résistance.

Shorty ne pouvait écarquiller qu'un œil, mais il n'en perdait pas une miette. Le Black déchira le corsage mauve, roula une bande de soie et l'enfonça dans la bouche de la jeune femme. Puis il dégrafa son pantalon. Sur sa silhouette mince et musclée, la bosse sous la ceinture valait le renflement, sous l'aisselle, du holster qui contenait un Colt Diamond back .38 Spécial.

— C'est un flic ! Elle... elle est flic ! hoqueta alors Salvatore Amalfi, en ravalant le sang qui pissait de son nez.

Le Black retournait la blonde sur le ventre et ne parut pas entendre. Mais Shorty, sortant de son hébétude, renchérit. Il glapit :

— Une fliquesse, on vous dit !

Le sergent Marsh se débattait encore, mais avec de moins en

moins d'énergie. Le chef s'approcha d'elle, lui prit les cheveux, les tordit.

— Sans blague ? T'es un flic ?

Elle battit follement des cils, se tortillant en pure perte pour échapper au genou qui la clouait sur le banc rembourré.

— Le fils Amalfi baise un flic ! s'écria le frisé. On aura tout vu ! Ces types de Phoenix frayent avec les flics... Qui baise qui, hein ?

Il prenait les autres à témoin. Le lanceur à la face de lune ne souriait plus. Il secoua Amalfi, répéta :

— T'entends ? Qui baise l'autre, hein ?

— Et les flics n'ignorent rien des petites affaires de ces messieurs de Phoenix, enchaîna le brun, en s'emparant du sac Vuitton abandonné sur un tapis.

Le Black, sans cesser d'immobiliser la jeune femme, paraissait incertain de la suite. Mais l'autre revint près de lui, enserra la nuque de la blonde, lui écrasant le visage sur le cuir, et lança avec une grimace mauvaise :

— Un flic roulé comme ça, c'est pas tous les jours ! Vas-y, défonce-la ! Fais-la gueuler. Que Shorty puisse raconter comment le flic qui baise avec cette fiotte d'Amalfi a dégusté ta grosse pine de Black !

Les autres se mirent à rire. Entre « hommes d'honneur », ce genre d'humiliation publique était bien pire qu'une balle dans la tête...

Lorsque le sergent Debbie Marsh, malgré le bâillon et le sang qui lui emplissaient la bouche, fit entendre des cris et des plaintes, les rires redoublèrent.

*

* *

Le Nissan avalait à toute allure les virages de Palomino Boulevard. Le colonel Stokes connaissait les lieux. Il ralentit à peine pour s'engager dans une allée signalée par de vénérables saguaros. D'autres cactus, un peu plus loin, encadraient un portail ouvert. Ils le franchirent et gravirent la pente vers le sommet de Fountain Hills. Personne en vue, et le portable était muet.

Stokes jeta un coup d'œil de biais à Bolan. Le Beretta demeurait braqué sur lui.

— S'il lui est arrivé quelque chose...

— Il vit seul ? demanda Bolan.

— Avec un couple d'employés de maison, c'est tout.

Blême à l'idée de ce qui avait pu arriver, Stokes paraissait sous le choc, défait.

— J'ai l'impression que vous n'avez pas que des amis, dans cette histoire, colonel..., dit l'Exécuteur. Et qu'ils ne veulent pas se contenter de balancer Valdes à la D.E.A.

— Doug a reçu des menaces, aujourd'hui même... Il a de quoi se défendre, mais à son âge...

— Qui veut faire capoter votre mirifique projet ? insista Bolan.

Mâchoires serrées, Stokes négocia un dernier lacet, débouchant sur une vaste plate-forme baignée du jaillissement de couleurs de centaines de cactus en fleur dans les lueurs du crépuscule. À l'extrémité de cette étendue rose et pourpre, une grande maison en adobe et de bois, ceinte d'une galerie et nantie d'un perron à colonnade, ressemblait à un rêve de cow-boy, avec, du rocking-chair, une vue imprenable sur les monts McDowell. Le vice-amiral Richwood aimait les grands espaces...

— Il ne manque pas de candidats, répondit le colonel. Pour le torpiller ou pour le mener à bien, mais à condition de prendre notre place.

— Je vois... Vingt milliards d'investissements, c'est énorme...

Stokes ricana, en accélérant.

— Le retour sur investissement sera énorme aussi ! Beaucoup se contenteraient de passer à la caisse après !

Derrière les bras tordus des saguaros de près de deux mètres de haut, apparut, sur le flanc de la maison, une aire de stationnement. Deux Land Rover noirs étaient garés au milieu, l'avant tourné vers l'allée. Une silhouette jaillit de l'un d'eux et courut vers le perron, tandis que Stokes stoppait à bonne distance, à l'abri des énormes cactus.

— En attendant de toucher gros, ils sont chez votre ami aujourd'hui, et demain, chez vous ! jeta Bolan en ouvrant la portière.

— Vous imaginez qu'ils vont décamper simplement en me voyant débarquer ?

Son sac entrouvert en bandoulière, qui contenait, outre quelques échantillons des talents d'artificier du génial Herman « Gadget » Schwarz, le Ruger GP 100 de Roberto Caparelli, l'Exécuteur descendit du Pathfinder et se mit à courir vers la maison.

De dépit, Harry Stokes frappa le volant avec ses paumes. Puis il vit, incrédule, son Colt Commander .38 abandonné sur le siège à côté de lui. Il s'en saisit, constata qu'une balle était montée dans le canon, et que la sûreté automatique de poignée était enclenchée, débrayant la

détente. Il ôta la sûreté en assurant l'automatique dans sa main, chercha son passager des yeux et ne l'aperçut nulle part. En revanche, à peine s'était-il glissé hors du Pathfinder qu'il repéra, sur la galerie ceinturant la maison du vice-amiral Richwood, plusieurs silhouettes en train de se déployer.

Restant à couvert, Stokes contourna l'aire de stationnement, tâchant d'évaluer le nombre des adversaires. Deux Land Rover, cela signifiait six à huit hommes, peut-être dix... Il en compta quatre sur la galerie et ne vit pas trace de Joachim ni de Maria, le couple d'indiens au service de Richwood. Leur petite Toyota était pourtant garée sous la remise, à l'arrière de la maison, à côté de la Cadillac STS flambant neuve que venait de s'offrir l'ancien « trois étoiles » de l'U.S. Navy... avec une partie de certaine commission toute fraîche sur la vente de terrains militaires.

Mille hectares de plus, à San Miguel, attenants au deux mille déjà cédés au Sonora Consortium. Félix Valdes avait ajouté au tour de table une rallonge de cinq cents millions, dont la moitié de cash... Mais il voulait une douzaine de casinos et trente hôtels supplémentaires, en échange. Et un pourcentage très réévalué sur les bénéfices de cette extension, pour laquelle l'architecte Hussein Al-Masri avait concocté un projet « spécial Tijuana » grandiose.

Un tour de passe-passe administratif et comptable avait transformé les deux mille hectares de la vente initiale en trois mille... Doug Richwood était pour cela l'homme qu'il fallait à la bonne place. La réussite de sa petite manipulation, minime à l'échelle des cessions foncières réalisées couramment par l'U.S. Army, comme étaient minuscules mille hectares de plus ou de moins dans l'immense désert de Sonora, valait bien le déplacement de Valdes à Phoenix, et la célébration d'un nouvel accord entre les principaux membres du consortium.

Le colonel Stokes lui-même, au cours du dîner au champagne au Sun City Village Golf Course, ce mardi soir, avait senti fondre un peu de ses préventions à l'égard de ses associés. Avec Paxton à ses côtés, face à Valdes et Amalfi père et fils, il était pourtant minoritaire, et quelques plaisanteries le lui avaient fait généreusement sentir. Il représentait cependant Richwood, et, à travers lui, pour ainsi dire, l'armée U.S. Paxton représentait Grant, probable futur gouverneur, et ses associés : le banquier Morton, le promoteur Trent...

Que pesaient les caïds de Tijuana et de Phoenix, en réalité, face aux élus, aux notables, aux financiers, aux entrepreneurs ? Pas grand-chose, bien qu'ils paraissent l'ignorer... Ils ne pesaient, voulait se convaincre Stokes, que le poids de leur fatuité.

Cette soudaine certitude avait transformé sa soirée, avec il est vrai

l'aide du champagne français et de l'épaisse enveloppe que le Mexicain avait placée très ostensiblement dans son assiette au début du dîner. Toutes choses qui avaient heureusement contribué à lui faire surmonter son aversion, et endurer leur mépris.

Le réveil était survenu ce matin, avec sa visite ici, quand Doug, lui montrant la lettre anonyme, avait lancé :

— Les rats s'entre-dévorent et s'imaginent nous bouffer tout crus pour l'occasion ! Ce n'est pas le moment de baisser la garde, Harry !

Richwood avait les traits creusés, le teint gris et les épaules voûtées, mais toujours sa voix de stentor. De plus en plus de difficultés à s'extraire de son fauteuil, mais l'œil encore vif, pour affronter l'adversité. Ses forces déclinaient, mais son courage était intact.

— J'ai tout envisagé, avait-il expliqué. Il faut être vigilant, s'assurer qu'on ne sera pas pris entre deux feux, obtenir des assurances ici, et à Vegas. Et s'il faut sacrifier Morris... On ne le connaît même pas, après tout !

— Evans, lui, le connaît bien, ils sont amis, je lui ai promis que Morris...

— Vous avez bien fait, les promesses, on le sait, n'engagent que ceux qui veulent bien les croire. Morris est un bon petit soldat, quand il aura servi, on s'en débarrassera.

Stokes n'avait marqué sa désapprobation que pour la forme. Il avait sous les yeux la lettre « d'avertissement », et se rendait compte tout à coup que Richwood était un vieil homme sans défense. Assez cupide et dénué de scrupules pour s'associer avec des criminels, mais bien trop vulnérable pour leur tenir tête, si le vent venait à tourner...

Il y avait songé tout le temps de sa visite. Et il se voyait à la place de Richwood. En l'entraînant dehors pour lui faire admirer sa nouvelle acquisition, cette luxueuse Caddie que Joachim la plupart du temps conduirait à sa place, l'amiral avait conclu :

— Vous voyez, colonel, on n'a rien à leur envier.

À ce souvenir, un sourire amer flotta sur les lèvres de Stokes. La maison devant lui était silencieuse, les porte-flingues qui l'avaient investie surveillaient ses abords. Richwood avait croyait-il tout envisagé, et il avait eu tort sur toute la ligne... Au moment de se porter à son secours, Stokes hésitait. Y avait-il des Land Rover garées devant sa propre villa, à moins de cinq miles de là ? Des types vêtus de sombre, rapides et silencieux, P-M. à la hanche, en train de l'attendre ?

Le type qu'il avait pris pour Morris avait raison, on ne pouvait pas se fier à ces pourris. Ils les avaient condamnés, Doug et lui, leur avaient envoyé des tueurs. Parce que c'était dans leur nature, tout

simplement, de corrompre, de mentir, de trahir...

Tout en essayant de garder son sang-froid, Stokes était parvenu tout près de la maison, en empruntant l'étroite sente qui menait à la piscine, située en contrebas au bout de la prairie. Entre les arbres et les massifs, le passage se repérait à peine.

La végétation très dense de ce côté-là constituait le meilleur des abris. Stokes se demanda si l'inconnu y avait trouvé refuge. Et ce qu'il mijotait, et où il avait bien pu passer. Et qui il était au juste, quoiqu'il en eût à présent une petite idée. À mesure que s'accumulaient ces questions sans réponse, une rage l'envahissait, par bouffées. Il se rapprocha encore de la maison.

Le tronçon de galerie qu'il observait était désert, mais des éclats de voix s'entendaient à proximité.

Puis une silhouette se matérialisa, un type qui s'éloignait de la maison et venait dans sa direction. Le Skorpion braqué sur les buissons, l'œil aux aguets. Reconnaissance...

Stokes se décala légèrement du tronc qui le dissimulait, braqua le Colt et visa le porte-flingue. À l'instant où il appuyait sur la détente, une explosion, de l'autre côté de la maison, fit trembler les murs et pulvérisa les vitres.

CHAPITRE X

La fausse pièce d'un dollar, à laquelle ne manquait même pas l'effigie de George Washington pour passer pour une vraie produite par l'U.S. Mint, contenait un mélange détonant spécialement concocté par Herman « Gadget » Schwarz pour l'Exécuteur. Une micro bombe dont il suffisait de tordre l'enveloppe de métal pour précipiter l'explosion. Schwarz le sorcier avait raffiné pour son ami une invention conçue pour les agences fédérales, C.I.A. en tête. Variant mélanges et dosages, il était parvenu à différencier les effets de ses joujoux, pour les adapter aux usages les plus courants.

Mais lorsque la pièce extraite de son sac et tordue entre ses dents explosa contre la porte-fenêtre de la cuisine, à l'arrière de la maison de Richwood, Bolan se dit qu'en l'occurrence, l'ami Herman avait dû forcer la dose... La déflagration fut celle d'une bombe puissante, le cadre d'aluminium de la porte-fenêtre se tordit comme du carton, une brèche s'ouvrit dans le pan de mur, en même temps que les vitres dégringolaient de partout, et les premières flammes jaillirent dans la pièce au bout d'une minute. Arrachée par le souffle, la galerie de bois projeta dans les airs des débris qui manquèrent de décapiter Bolan. Et une partie de la toiture s'envola.

Encore un peu sonné par le souffle, l'Exécuteur vit converger plusieurs silhouettes vers la cuisine. De toute évidence, les visiteurs étaient maîtres des lieux, et se préparaient à partir quand l'arrivée du Nissan les avait surpris. L'opération de diversion ayant réussi au-delà de ses espérances, Bolan les entendit crier, perçut leur affolement. Et en profita sur-le-champ.

Lorsque la première silhouette s'encadra dans ce qui restait de la porte-fenêtre, le Beretta tonna. Cela fit moins de bruit, produisit moins de fumée et de flammes, mais le porte-flingue n'eut pas le temps de répertorier tout ce qui différencie l'explosion d'une bombe d'une balle de 9 mm reçue dans la région du cœur. L'impact le renvoya en arrière, contre un mur au bas duquel il s'effondra. L'homme qui déboulait dans son sillage battit vivement en retraite, échappant de quelques centimètres au mortel cadeau qu'un deuxième tir lui adressait.

Adaptant sa tactique aux effets imprévus de la micro-bombe,

l'Exécuteur sprinta jusqu'à la brèche dans le mur. À l'intérieur, des exclamations se croisaient. Les adversaires refluaient, se demandaient à combien d'hommes ils avaient affaire. Les flammes se propageaient, une épaisse fumée envahissant les lieux.

Bolan se faufila jusque dans une vaste pièce de séjour. Un corps gisait au pied d'une lourde table de bois massif. Une femme âgée. Elle avait reçu deux balles, dans la poitrine et le cou. Son sang faisait une flaque sombre sur le parquet brillant. Bolan entendit des détonations, de l'autre côté du bâtiment, et avisa une porte ouverte par où s'apercevaient des rayonnages de bibliothèque.

Le bureau de Douglas Richwood, par sa taille, son aménagement et la vue qu'il offrait sur les montagnes d'un côté, le désert de l'autre, était probablement la pièce préférée de l'amiral, et c'est là qu'il se trouvait, derrière son bureau, renversé dans un large fauteuil de cuir clouté. Ses cheveux blancs étaient collés au mur par du sang, et d'innombrables débris sanglants constellaient la vitrine proche, les cadres décorant le mur, l'automatique et le portable tombés à terre.

Le vice-amiral trois étoiles était encore vaguement reconnaissable, quoique la moitié supérieure de son crâne eût été pratiquement scalpée par les balles, mais aussi tout à fait mort, impitoyablement rafalé. Il avait la poitrine et l'abdomen criblés de plusieurs impacts.

Par une porte-fenêtre, la pièce donnait sur une étendue en pente douce couverte d'arbustes. Bolan ressortit sur l'autre côté de la maison, face au crépuscule dont les derniers feux étaient désormais surpassés par celui qu'un seul faux dollar trafiqué avait allumé. À présent qu'il ne pouvait plus rien pour Richwood, il allait s'occuper de ceux qui l'avaient tué...

À une quinzaine de mètres, au débouché d'un sentier, un corps gisait, qui n'était pas celui du colonel Stokes. Courant en rasant la façade, Bolan aperçut les Land Rover à l'instant où rugissait le moteur de l'une d'elles. Du côté de l'entrée, une voix retentit, qui réclamait qu'on l'attende. Un retardataire que ses complices, dans leur précipitation à fuir, se moquaient d'oublier derrière eux. Blessé et chancelant, il ne risquait pas de les rattraper. Tout au plus de distraire Bolan au moment où il pressait la détente. Le Beretta tressauta dans sa main, trois coups enchaînés comme au stand, pour un exercice longue distance, sur une cible qui s'éloignait à toute allure...

Si l'arrière du Land Rover était large, il n'y avait que deux roues. Pourtant, elles s'affaissèrent sur leurs pneus crevés, et le 4x4 en surrégime partit en zigzag, frôlant un premier cactus avant de s'encastrent dans le suivant. Un solide saguaro quasi centenaire qui encaissa le choc sans broncher, tandis que la tôle se froissait dans l'étreinte comme un vulgaire chiffon...

Bolan prit le temps de respirer et visa la silhouette claudicante. Le porte-flingue que ses complices n'avaient pas voulu attendre se tenait la cuisse et ne portait plus d'arme... En voyant le Land Rover percuter le grand cactus, il tourna dans la direction de Bolan un visage décomposé, puis s'affaissa. Le canon du Beretta dévia vers la droite, se releva légèrement, et lorsque le doigt se lova contre la détente, c'est une autre silhouette qui était dans la ligne de mire. Celle d'un type qui bondissait de l'arrière du Land Rover pour détalé.

Celui-là ne boitait pas. Il avait une arme, un pistolet-mitrailleur en bandoulière, mais, pour l'heure il songeait à courir, pas à riposter. Il se serait même aventuré loin dans le désert, ou sur les pentes arides des monts McDowell, pour échapper au cauchemar qui s'était tout d'un coup emparé de la maison de Palomino Boulevard. Il fuyait à toutes jambes. La balle de 9 mm le toucha dans le dos, entre les omoplates, car il est rare que la mort rattrape les fuyards en les frappant de face... Elle le cueillit au milieu d'une foulée qu'il croyait ample et rapide, et qui l'était, mais pas suffisamment. Il aurait juré qu'à cette distance, un automatique n'avait aucune chance de l'atteindre, sauf par miracle. Mais le projectile le chopa au vol et le projeta à terre avec la force terrible d'un poing d'acier le clouant au sol. À quatre cents mètres seconde, il était trop rapide. Et dans la main d'un tireur comme l'Exécuteur, le Beretta, même à plus de soixante mètres, était redoutable de précision.

Bolan contourna prudemment l'aire de stationnement. Le second Land Rover était vide. Au volant du premier, un jeune type avait la bouche grande ouverte et les yeux révoltés. Sous la violence du choc, la colonne de direction lui avait enfoncé le thorax, et comme il n'avait pas pris le temps de mettre sa ceinture, sa nuque n'avait pas résisté. Il était seul à bord.

Le sprinteur était bien seul, lui aussi, à quelques enjambées de là, râlant face contre terre au milieu des fleurs rouges des cactus, que la bave rosâtre qui moussait à ses lèvres faisait paraître plus sombres, et quelque peu morbides. Seul à l'instant de faire le dernier saut.

Bolan se pencha et vit qu'il était inutile de lui poser la moindre question. Il lui empoigna l'épaule et le retourna à demi. Il croisa un regard vitreux, devina un dernier souffle. Il lâcha l'épaule et le corps retomba, inerte. Un cadavre dans un parterre rouge sang, un linceul de choix pour un tueur.

Bolan le délesta de son Heckler & Koch MP5. Une arme de choix également. Puis il revint vers la maison.

Du côté opposé, le feu semblait s'étouffer, mais la fumée était épaisse et l'odeur de plastique brûlé prenait à la gorge. Rien ne bougeait. À mi-chemin, le porte-flingue désarmé était à terre,

impuissant à contenir l'hémorragie de sa cuisse transpercée. La proximité de Bolan se penchant sur lui aurait suffi à le faire tourner de l'œil, mais le contact du canon brûlant du Beretta contre sa jugulaire lui fit rouvrir les yeux en grand. Il battit des paupières et murmura une supplique. Il eut droit à des questions :

— Vous étiez combien ?

— Dix...

— Las Vegas ?

Grimace et mouvement de tête. Le Beretta descendit, le canon heurta le haut de la cuisse. La toile du jean était imbibée de sang. Le porte-flingue sursauta de douleur. L'artère fémorale touchée, il se vidait, inexorablement.

— Qui, à Vegas ?

— Bugsy, répondit l'autre dans un souffle.

— Il y en a d'autres en ville ? Un rendez-vous prévu ?

Le regard se voila, la main trempée de sang qui comprimait en pure perte la plaie se relâcha. Les derniers battements de cils signifiaient peut-être une réponse affirmative, mais l'homme n'en dirait pas plus.

Bolan se redressa et reprit sa course vers le perron. Il atteignait la galerie de bois quand il enregistra un mouvement à l'angle de la maison, une silhouette qui s'avavançait dans l'obscurité, tenant une arme à la hanche... Il plongeait, effectua un roulé-boulé et heurta un des piliers de la galerie, mais parvint à se glisser sous les planches. Le choc fut rude, mais la rafale qui balaya l'espace devant le perron lui en aurait causé de bien plus rudes encore.

Il rampa vivement pour s'éloigner du tireur. Devina que celui-ci ne l'avait pas vu. Une voix s'éleva alors. Celle d'un homme hors de lui. Stokes.

— Tu es là, salopard ? Sors de ton trou, montre ta gueule !

Une autre rafale lâchée à l'aveuglette creusa dans le sol des petits cratères, fit voler des éclats de bois et les dernières balles ricochèrent sur la carrosserie du second Land Rover. Bolan avait atteint l'angle de la maison. Provisoirement hors d'atteinte.

— Je sais qui tu es ! hurla le colonel en s'avavançant. Les cannibales t'appellent la Grande Pute, le Grand Fumier ! Un ancien soldat, hein ? Morris était un Marine, et Evans, et toi aussi... Montre-toi, enfoiré !

Stokes poussait des grognements de rage. Il était ivre de fureur. Un bruit le fit se retourner vers la maison. Le ronflement du feu, le crépitement sinistre du bois qui s'embrase. L'Uzi arrosa la façade sans que le colonel interrompe son monologue délirant sur la trahison des

anciens soldats.

— Qu'est-ce que tu imagines, grand salopard ? Que tu vas me faire longtemps des leçons de morale ? Y a pas de morale, y a pas de règle, c'est chacun pour soi et on est tous comme eux, qu'est-ce que tu crois ? Que je vais me laisser trouer la peau comme Doug ? Ils l'ont buté comme un trouduc, bon sang ! Un amiral... trois étoiles... Pentagone, Cinquième Flotte ! Rafalé comme un vulgaire voyou dans une ruelle !

De nouveau, Stokes enfonça la détente et les balles arrosèrent tous azimuts. Bolan vit la silhouette trapue se tasser, et des hoquets nerveux secouer son dos. Il aperçut aussi, sous le bras gauche de Stokes, une chemise cartonnée plutôt épaisse. Le sort de Doug Richwood avait fait disjoncter l'ex-colonel, et plus encore la façon dont ses « associés » les traitaient, mais il n'avait pas complètement perdu la tête.

Il crevait de trouille, il enrageait. La colère l'aveuglait et sa mauvaise conscience le rongait... Il était pitoyable et dangereux.

— Morris, Evans, Richwood... des soldats d'élite, hein ? ricana-t-il en mettant soudain le cap vers le Land Rover. Des trouduc ! Il suffit d'un Amalfi, d'un Valdes, et contre un paquet de fric... prêts à tout pour des beaux billets verts craquants... Même baiser la bouche du vieux Paolo... Cette ordure... Un accord qui nous laisse le champ libre, pas de guerre avec Vegas... Tu parles !

— Tu parles mais ça ne change rien à la réalité, colonel, fit une voix calme et basse derrière lui. C'est ta bouche que Paolo Amalfi a baisée !

Stokes se retourna d'un bloc et le canon du Beretta heurta son front. Il écarquilla les yeux et vacilla sur ses jambes. Il avait un œil violet et à moitié fermé, une joue lacérée, le cou marbré et du sang sur le col de sa chemise déchirée. La sueur au front, il se redressa, la bouche tordue par un rictus. Son doigt se crispa sur la détente, l'enfonça sans même qu'il tente de relever le canon de la mini-Uzi. Un dé clic, un claquement dérisoire. Chargeur vide.

— Tu le savais, fortiche ?

— Je sais que tu es cuit, colonel. Tu as choisi ton camp et tu n'es pas de taille, c'est tout. Même un vice-amiral, un héros, n'est pas forcément de taille.

Le bras droit de Stokes se relâcha. L'Uzi tomba à terre. Bolan s'assura d'une rapide palpation qu'il ne portait pas d'autre arme.

— J'ai dû lui vider le .38 dans le bide pour qu'il me lâche, murmura Stokes en passant une main sur son cou tuméfié.

— Combien de cadavres dans la baraque ?

— Deux, en plus de Doug et de Joachim et Maria.

Cela faisait six porte-flingues venus dans les deux 4x4. Il y en avait donc quatre en ville. Bolan tendit le bras.

— Donne-moi ce dossier.

L'ex-colonel recula. Il mima une sorte de garde-à-vous, la chemise serrée sous l'aisselle, la poitrine gonflée, le menton en avant.

— Finissons-en d'abord, dit-il entre ses dents.

Leurs regards se croisèrent.

— C'est bien toi ? murmura Stokes.

Il n'obtint pas de réponse, continua en fixant Bolan avec un mauvais sourire :

— J'aurais aimé te trouer la peau, putain, j'aurais été fier de leur dire... Rien à leur envier, hein ? Cannibale parmi les cannibales... plus fort qu'eux...

Il loucha sur le canon et sa voix s'éteignit. L'Exécuteur s'était placé à côté de lui. Le Beretta était pointé sur l'arrière de son crâne.

Stokes se raidit, ferma les yeux. Se força à les rouvrir et lança :

— Qu'est-ce que tu attends, merde ?

Bolan lui prit le dossier, sans qu'il tente de l'en empêcher. Puis il recula et lança quelque chose aux pieds du colonel.

L'incendie un moment contenu redoublait. Les flammes avaient gagné la charpente de la maison. Un nuage de fumée âcre les enveloppa. Les yeux larmoyants, Stokes se mit à tousser. Puis une explosion retentit, la grande maison de Douglas Richwood fut soulevée de terre et éparpillée dans les airs. Stokes pensa aux bonbonnes de gaz et fut projeté à terre par le souffle. Les bras sur la tête, le visage râpant le sol, la peau se déchirant à ses aspérités, il eut en un flash la vision d'une explosion similaire, dans un autre désert, presque vingt ans auparavant...

La gorge nouée, il resta longtemps immobile, les yeux clos. Puis la chaleur s'accrut, il perçut le bruit de l'incendie et il dut se rendre à l'évidence : il était vivant.

Il ne resterait bientôt plus rien du ranch. En se relevant, Stokes porta la main à sa figure et en décolla un objet métallique pointu qui s'était fiché dans sa joue. À la lueur du brasier, il reconnut un insigne de l'U.S. Marine Corps, l'aigle américain surmontant une tête de mort. L'insigne des tireurs d'élite...

Il scruta alors les alentours, constata qu'il était seul, et que le Nissan Pathfinder avait disparu. La boule qui lui obstruait la gorge se dénoua dans un sanglot. Il hurla vers le ciel :

— Salaud !

CHAPITRE XI

Bolan s'était garé sur une aire de stationnement au flanc de Fountain Hills, à bonne distance de Palomino Boulevard où convergeaient des voitures de pompiers, des ambulances, des véhicules de police. L'incendie de la propriété de Douglas Richwood illuminait encore le ciel, mais ses lueurs étaient moins vives, et une légère brise venue du désert avec la nuit dispersait la fumée. Bientôt le paysage grandiose aurait recouvert toute sa majesté tranquille. Quelques cadavres disséminés parmi les fleurs de cactus, les restes noircis d'une maison dévastée, c'était peu de choses dans l'immensité du désert, un tintamarre infime dans le silence.

La chemise cartonnée emportée par Stokes renfermait une épaisse liasse de documents, sous un intitulé tracé à la main et à l'encre violette d'une main appliquée : « Sonora Project ». L'Exécuteur jeta un coup d'œil rapide aux papiers conservés par le vice-amiral et songea à ce qu'il en ferait bientôt. La perspective aurait pu le réjouir. Elle ne lui arracha qu'une grimace. Richwood s'était associé en parfaite connaissance de cause avec le clan Amalfi et les narcos mexicains, au sein du consortium Sonora International Leisure. Il n'était même pas accro au jeu... Il n'avait aucune excuse.

La chemise contenait aussi quelques papiers en vrac, glissés là en attendant sans doute d'être classés. Outre le Projet Sonora, ils concernaient la McDowell Security Consulting, où Richwood avait investi pour soutenir son ami Stokes. Bolan lut une lettre au maire, Kamsky, et resta songeur. Il rangea ensuite le tout, à l'exception d'un tract sur lequel était agrafé un carton d'invitation, et sortit de la voiture. Avec la nuit, une fraîcheur subite était tombée. Il la trouva délicieuse et respira à pleins poumons.

Les ambulances redescendaient du sommet de Palomino Boulevard, sans hurlements de sirène intempestifs. Il n'y avait d'urgence pour personne, elles ne transportaient que des cadavres. Les dernières flammes du brasier s'effilochaient dans le ciel clair. En arrière-plan, les reliefs des McDowell Mountains se découpaient dans la pénombre avec une précision de scalpel.

Plusieurs minutes s'écoulèrent. Mack Bolan contemplait le

paysage, s'y immergeait sans retenue. C'était comme un saut dans le vide, ou un plongeon dans une eau pure. Une mise hors tension, le temps de recharger les accus. Le sergent Miséricorde d'une autre vie et l'Exécuteur du temps présent étaient bien la même personne. La guerre avait changé de visage mais c'était toujours la guerre. Il n'y avait ni oubli ni pardon, ni paix ni réconciliation. Mais une lutte sans pitié, toujours recommencée, et pas d'autre choix...

Quant au colonel Harry Stokes, il n'avait aucune raison de se réjouir d'être encore en vie après avoir croisé le chemin de Mack Bolan.

Celui-ci regagna le Pathfinder et sortit son portable.

Le BlackBerry avait enregistré un appel, une heure et demie plus tôt, émanant d'un portable dont le numéro était en service quelque part en Europe. Un abonné virtuel, un leurre pour échapper aux écoutes, même les plus sophistiquées. Bolan appuya sur la touche de rappel.

À Washington D.C., il était presque minuit, mais Hal Brognola répondit à la deuxième sonnerie. Était-il d'ailleurs dans la capitale fédérale ? Impossible de l'affirmer.

— Content de t'entendre, Striker ! fit-il aussitôt d'une voix tendue.

— Vraiment ?

Le numéro un du *Justice Department* laissa fuser un soupir.

— Soulagé serait plus juste... Bon Dieu, je me rongerais les sangs, et dans les circonstances où je me trouvais, pas question de le laisser paraître !

Il se mit à rire, mais n'en dit pas plus sur ces circonstances, et Bolan ne posa pas de question. C'était la vie officielle, professionnelle ou privée, de son ami, et il n'empiétait jamais dessus. Au poste qu'occupait Hal, tout près du sommet du pouvoir fédéral, le moindre faux pas, la moindre imprudence pouvaient lui être fatals. Et dès lors qu'il s'agissait de l'Exécuteur, la plus grande vigilance était de rigueur.

L'ancien limier du F.B.I. devenu le bras armé incorruptible de la justice durait, indéboulonnable malgré les manœuvres de tous ceux qui, au plus haut niveau de l'Administration, rêvaient d'avoir les coudées franches vis-à-vis de la loi. L'Exécuteur était pour sa part le cauchemar incarné du Crime Organisé, l'épée de Damoclès – une épée au tranchant intact – suspendue au-dessus des activités criminelles multiformes de la Pieuvre.

Tous les mafieux du continent et leurs nombreux soutiens à l'intérieur même des cercles du pouvoir et des agences fédérales auraient donné cher pour étayer le moindre soupçon de collusion entre les deux hommes. Briser enfin la carrière du premier, avoir la

peau du second, ils étaient prêts à tout pour y parvenir. Comme ils ne manquaient pas de moyens en tous genres, la menace était permanente et Harold Brognola, exposé comme il l'était, était enclin à des accès paranoïaques compréhensibles. L'entendre rire était plutôt rare. L'imagination de Bolan se mit à vagabonder, passant rapidement en revue les circonstances plausibles qui auraient interdit à son ami de manifester son inquiétude...

— Tu t'inquiétais pourquoi ?

— Tu en as de bonnes ! répliqua vivement Hal. Un narco mexicain abattu sur notre sol au nez et à la barbe des agents de la D.E.A... Rien que ça ! Tu n'es pas sur place depuis plus de quatre heures que CNN passe en boucle les images de cette base militaire et du golf voisin... Tes improvisations n'en finissent pas de m'émerveiller, tu sais bien... Mais n'empêche, je m'angoissais aussi ! On n'est pas de bois !

Le malentendu était total. Bolan le dissipa :

— Je suis sensible à ces marques d'amitié, Hal, très sensible. Mais je ne suis pour rien dans ce qui s'est passé cet après-midi.

Il y eut un silence, puis le fédéral s'exclama :

— Moi qui avais cru reconnaître ta patte !

— Merci, Hal, mais je t'assure...

— Ça veut dire que ce sont ses amis, alors...

Il s'interrompit. Il avait brusquement baissé la voix.

— Exactement, confirma Bolan. Pour que Valdes ne risque pas de balancer, ils ont pris les devants. Un tireur d'élite. Ancien Marine.

Nouveau silence. Bolan perçut en fond sonore des bribes de musique classique. Un bruit de voix.

— Un instant, Striker, excuse-moi...

Quelques secondes plus tard, Hal reprit :

— Voilà, c'est mieux... Tu n'y es pour rien, d'accord, mais tu n'étais pas loin, je parie !

Aucun bruit de fond n'était plus perceptible.

— En effet. Et maintenant, je suis en plein dedans, répondit Bolan. Tu avais de bons tuyaux, Hal, l'armée est mouillée jusqu'au cou dans cette histoire de casinos dans le désert. Jusqu'à participer aux bénéfices... un genre de rente, en échange des terrains.

— Saloperie !

Ils s'étaient parlé la veille. Bolan était en transit à Los Angeles. Brognola lui avait raconté avoir découvert qu'un vaste projet de Disneyland du jeu, à Phoenix, impliquait d'anciens officiers supérieurs de l'U.S. Army, grâce auxquels les promoteurs avaient acquis des

terrains militaires.

— Il y a un vice-amiral, à la retraite depuis peu, mais qui continue à siéger dans une commission foncière...

Le blitz à San Diego, quelques mois seulement auparavant, avait fait entrer dans la liste des cibles prioritaires de l'Exécuteur un mystérieux « amiral dans le désert ».

— Ce n'est pas tout, avait ajouté Hal. La D.E.A. a arrêté un narco, hier soir, à Sun City... Le cadet du clan Valdes, Félix.

— Du cartel de Tijuana ?

— Exactement. Il avait passé la soirée avec les parrains locaux et des civils. Je n'ai pas beaucoup de précisions pour le moment, la D.E.A. est jalouse de ses succès, comme d'habitude, mais un certain Hussein Al-Masri, un architecte de Dubaï, aurait été présent. Un ami de nos amis du Golfe... Tu sais comme nous sommes attentifs à leurs investissements...

Bolan savait. Et il voyait se former un tour de table, dans la capitale de l'Arizona, qui réunissait narcotrafiquants, pétrodollars, hommes d'affaires et militaires.

— Il ne manque que des élus...

— Rassure-toi, il doit s'en trouver quelques-uns, avait soupiré Hal.

Des milliards à blanchir, des milliards à gagner. La drogue, le jeu, la corruption au cœur de la cité. C'était le cocktail habituel. De bonnes raisons de faire le déplacement, pour le Guerrier.

— Le chantier est avancé et le pactole énorme, avait conclu *Justice One*.

— Les pontes de Las Vegas ferment les yeux ? À moins qu'ils aient des tickets d'entrée.

— C'est une bonne question. Comme la D.E.A. est jalouse également de l'origine de ses excellents tuyaux, je n'ai pas la réponse...

C'était la veille, à une heure de la nuit un peu plus avancée. La voix de Brognola était basse, fatiguée. Pas de rire à l'horizon. Sur la promesse de se tenir au courant, ils s'étaient souhaité le bonsoir.

Au lieu d'étrenner le long de la côte le coupé Camaro dernier modèle loué un peu plus tôt, l'Exécuteur avait pris la route de Phoenix.

Vingt-quatre heures après, il avait laissé la Camaro dans la nature, mais les choses s'étaient décantées.

— Le vice-amiral a avalé ses trois étoiles, annonça-t-il.

Brognola émit un petit sifflement. Les méthodes expéditives de

l'Exécuteur ne pouvaient recueillir son approbation, mais, pour tout dire, il se réjouissait de leurs résultats. Le haut fonctionnaire enviait la liberté d'action de l'outsider.

Cependant, Bolan le détrompa :

— Ce n'est pas moi, Hal.

— Décidément ! Qu'est-ce que tu fiches, au juste ? Tu comptes les points ?

— Une équipe de *soldati* est venue faire la leçon au vieux loup de mer...

— Pourtant... Il a agi au mieux de leurs intérêts. Je t'appelais justement pour t'avertir que l'opération sur les terrains militaires avait eu une suite. Deux mille hectares d'abord, et encore mille de plus, récemment. Mais l'amiral a franchi la ligne jaune, pour celle-là, ce qui permet de le coincer, tout en annulant la transaction. Il a carrément commis un faux, dans la procédure...

— Permettait de le coincer, rectifia Bolan. À présent, la messe est dite.

— Ne me dis pas que tu t'en contentes.

— Non, je ne compte pas m'attarder ici, mais il reste deux ou trois choses intéressantes à faire...

— Genre ménage en grand ?

— Nettoyage à fond, c'est cela, acquiesça Bolan. Dès que les pourris s'étripent entre eux, c'est un plaisir de les y aider, et d'en rajouter une couche !

De nouveau, Brognola se mit à rire.

— Il y en a que ça n'amuse pas, dit-il. J'ai eu des échos de l'ambiance à la tête de la D.E.A., cet après-midi... Mortelle... Des têtes vont tomber, et pas seulement à Phoenix. Surtout si on ne met pas la main sur le tireur d'élite...

— Personne ne lui mettra la main dessus, Hal, je peux te l'assurer.

— Hum... je m'en doutais un peu.

— Tu sous-entendais que le tuyau sur Félix Valdes venait de Vegas, reprit Bolan après un silence. Un infiltré de la D.E.A. ?

— Pas forcément, mais je l'ignore, c'est juste une intuition. Il est peut-être à Phoenix, s'il y en a un... La question...

Brognola s'interrompit. Des sirènes de police retentissaient sur les hauteurs de Fountain Hills, dont l'écho lui parvenait.

— Tu as peut-être mieux à faire que de m'écouter, Striker, plus urgent...

L'Exécuteur contempla le panorama des McDowell Mountains,

devant lui. Sur Palomino, on ne distinguait plus de lueurs d'incendie. Des véhicules de pompiers étaient redescendus. En revanche, des voitures de police continuaient d'arriver, en nombre, et sans souci de discrétion.

— Pas d'urgence absolue, déclara-t-il tranquillement. Je t'écoute avec attention.

— Ils sont quelques-uns, à Vegas, à ne pas aimer du tout que des dizaines de casinos s'implantent à trois cents miles de leur fief, expliqua Hal. Surtout si c'est Amalfi qui touche le jackpot.

— Il a de fidèles ennemis.

— Oui, et, globalement, les Latinos voudraient prendre le pas sur les Ritals. Une vieille histoire. Vu leur nombre, ils gagnent du terrain.

— Pauvres Ritals !

— *Porca miseria !* rigola Hal.

L'Exécuteur imagina un instant combien serait agréable de donner rendez-vous à Hal dans un bar, de s'asseoir face à face, de boire un verre ou deux en bavardant entre amis. Toutes choses qui s'avéraient de plus en plus rares.

— Les cartels mexicains tiennent le haut du pavé, reprit le fédéral, ils ont des montagnes de fric de la drogue à investir. Phoenix, c'est à leur porte...

— Amalfi et Valdes marchent ensemble dans le projet Sonora, objecta Bolan.

— C'est vrai, pour l'instant...

— Ramon Valdes doit prendre le relais de son frère. J'ai appris qu'il débarquait ici dès ce soir.

Brogno la enregistra l'information et remarqua :

— Il n'est pas interdit de séjour chez nous, lui.

Il ajouta d'un ton amusé :

— S'il apprenait que Félix a été balancé par les Ritals, qu'ils soient de Phoenix ou de Vegas, j'imagine que ses cousins de Tijuana, et aussi les amis de Ciudad Juarez, en feraient tout un fromage.

— Sûr... Personne ne peut se fier à personne, dans ce monde-là. Surtout quand il y a des milliards de dollars à l'horizon.

— Je bavarde, Striker, mais il doit te rester deux ou trois recoins à récupérer...

— On reparle bientôt du résultat, Hal. Ça va être nickel. Bonne fin de concert...

— De concert ?... Ah oui ! Musique de chambre...

Le rire presque désinvolte du fédéral laissa Bolan interloqué,

quand il eut coupé la communication. Il n'arrivait pas souvent que son ami laisse prise à tant de conjectures sur ses dispositions personnelles.

Bolan y songea quelques instants, le temps de démarrer. Puis il se concentra sur la suite, et l'esquisse de sourire disparut de son visage.

Il reprit le chemin du centre-ville de Phoenix.

CHAPITRE XII

Au huitième étage de l'immeuble abritant les services de police de Sun City, sur Bell Road, l'inspecteur Wallberg avait pris possession du bureau de Corswell, le chef du Sun City Police Department, qui l'avait laissé choir après la rencontre avec les gars de la D.E.A.

Rencontre plutôt houleuse. Corswell avait cherché en vain à arrondir les angles. Les fédéraux n'avaient pas du tout apprécié que Wallberg leur balance au visage leur fiasco, sur la base de Luke. Avec tout le mal qu'ils s'étaient donné pour exfiltrer Valdes dans la plus grande discrétion, comment le tueur avait-il pu connaître le lieu et l'heure de son embarquement ? À mesure que le ton montait, leurs sous-entendus étaient de moins en moins déguisés : la fuite venait de la police locale... Corswell avait fini par se fâcher tout rouge, et Wallberg, qui appartenait à la police du comté, tenue en l'occurrence hors du coup, avait dû à son tour jouer les modérateurs. Avec un succès mitigé. Les agents de la D.E.A. étaient enragés. Entre accusations d'incompétence et soupçons de trahison, tout le monde s'était finalement séparé en faisant la gueule, malgré les bonnes nouvelles survenues durant leur réunion.

— L'enquête avance, la preuve, avait commenté Corswell en lisant les derniers rapports. On a même l'identité probable du tireur : Dan Morris, chambre 845 du Moon Valley Resort. Un ancien Marine. Première guerre du Golfe, Liban... Il a quitté l'armée l'an passé. Sans emploi depuis. Domicilié à Los Angeles...

— Certes, mais ça ne veut pas dire qu'on y voie plus clair, avait répliqué son collègue après avoir lu lui aussi.

Les fédéraux avaient déjà claqué la porte. Corswell avait besoin de prendre l'air, il frisait l'apoplexie. Resté seul, Wallberg avait squatté le bureau du chef, son grand fauteuil, son minibar et son téléphone. Il avait passé des coups de fil, songé à Dan Morris, qui avait loué le SUV allemand et la chambre de Paradise Lane sous son vrai nom. Il avait réfléchi.

Le calme était revenu à l'étage, la nuit était tombée. L'inspecteur expliquait à présent le topo à Jason Jansen, le shérif du comté, d'un

ton fataliste.

— Donc, ce Morris serait le tueur. Il a le profil, sûr. On a retrouvé la voiture tout à l'heure. Une B.M.W. X5. Avec un fusil à lunette. Une arme militaire, un truc de sniper. Ça colle... Rien d'autre a priori, mais en passant la bagnole au peigne fin... qui sait ?

Wallberg écoutait en fronçant les sourcils.

— Attendez, chef, je ne conclus absolument rien... Vous savez où elle était, la caisse ? Du côté d'Estrella Mountains, en bordure du chantier de San Miguel Ground... Dans la cour d'une ferme qui a opportunément cramé l'année dernière, vous vous rappelez ? Et ce ne sont pas les types de McDowell Security Consulting qui l'ont repérée, non, bien qu'ils soient tout près... Ils ont même envoyé sur les roses la patrouille de flics d'ici qui voulaient les interroger... Un comble, non ? C'est vrai qu'ils se prennent pour des militaires. Beaucoup sont des anciens de l'armée, d'ailleurs, et M. Harry Stokes continue de se faire appeler colonel... Bref, tout ça est étrange et je sens le coup fourré bien glauque...

Le shérif Jansen avait réfléchi de son côté aux éléments collectés à Sun City sur les lieux de l'assassinat du narco. Tout en l'écoutant, l'inspecteur avait les yeux posés sur une feuille de papier qu'il avait couverte de gribouillis, durant la passe d'armes verbale avec les fédéraux. Des gribouillis pas si innocents, car à y regarder de près, il y découvrirait une connotation sexuelle indéniable. Sous le coup de la surprise, il interrompit abruptement le shérif.

— Vous oubliez le deuxième homme, chef, parce qu'il y a eu une fusillade, dans le parking du Moon Valley Resort. On a trouvé des douilles de 9 mm, de deux automatiques différents. Et la Camaro garée à trente mètres, aperçue avant à la base de Luke par des agents d'ici... Louée à Los Angeles hier après-midi, au nom de Jim Hunt... Ça sent le pseudo à plein nez. Un grand type baraqué aux yeux gris et vêtu de noir, entre deux âges, c'est tout ce qu'on a comme signalement et ça ressemble à quoi ? Un frère de Morris... Un militaire ? Ils étaient deux et il y a eu un clash entre eux, après le coup... C'est mon idée. Je vais aller faire un tour à San Miguel Ground.

Jason Jansen aurait préféré qu'il rentre au bureau, parce que lui-même avait affaire ailleurs, ce soir-là.

— Une réunion importante, à Phoenix. J'ai promis d'y assister.

Meeting électoral, traduisit Wallberg en marmonnant, avant d'accepter. Il raccrocha, froissa la feuille qui trahissait certaines obsessions masculines, en fit une boule qu'il envoya dans une corbeille à papier, près de la porte.

— Trois points !

Puis il entendit un claquement de talons dans le couloir, aperçut par l'entrebâillement la silhouette blonde et pressée du sergent Debbie Marsh. Et il devina que quelque chose n'allait pas.

À travers la porte fermée du salon où le toubib opérait, les cris de douleur de Salvatore Amalfi s'entendaient dans tout le rez-de-chaussée de la villa de Shea Boulevard. Et particulièrement dans le bureau voisin, où se tenaient Paolo Amalfi, Bepe et Shorty. Le vieux caïd était debout devant la baie vitrée donnant sur la terrasse et la piscine en contrebas. Impassible, comme sourd. C'était lui qui avait fait appeler Maurizio Miniti, vieil ami de la famille, et lui avait demandé d'intervenir sur-le-champ. Fracture du nez, plaies et contusions diverses, sans compter le foie en marmelade, le beau Salvatore était bien amoché, à son arrivée en provenance du Maryvale Fitness Club.

— Il faut l'emmener à l'hôpital, avait déclaré Miniti, après un rapide examen.

— Pour que toute la ville soit au courant ? Occupez-vous-en ici, tout de suite ! avait exigé Paolo Amalfi. Et sans prendre de gants ! Qu'il gueule tout son soûl, ça me soulagera de l'entendre...

Salvatore n'en croyait pas ses oreilles. En guise de protestation, il n'avait pu émettre que quelques borborygmes glaireux. Bepe avait débarrassé une table basse du salon, approché un siège. Shorty avait blêmi et caché sa bouche tuméfiée, de peur que le vieux ne demande au toubib de jouer au dentiste.

Réduction de fracture, points de suture, nettoyage des plaies... Le petit homme à la grosse mallette s'y connaissait en soins d'urgence, prodigués sans anesthésie sur un coin de table. Il s'appliquait. Il aurait extrait une balle ou amputé un membre, s'il eût fallu. Il avait maintes fois fait pire. Quand il eut besoin que le jeune homme se tienne tranquille, il appela Bepe à la rescousse. Les hurlements redoublèrent.

Shorty avait reculé dans l'angle le plus sombre de la pièce, un poids mi-mouche collé à une tenture dans les plis de laquelle il tâchait de disparaître. Néanmoins, Paolo Amalfi en se retournant le débusqua au premier regard.

— Approche ! Viens ici. Viens me raconter ça en détail...

Dans la pièce voisine, Bepe avait lié les bras et les chevilles de Salvatore aux accoudoirs et aux pieds du siège, pour permettre au toubib de recoudre sans risquer une fausse manœuvre. Bepe aussi avait vu et fait bien pire, dans le genre chirurgie de campagne et charcutage à vif.

— Pas un nom, vraiment ? insista Paolo Amalfi. Ils n'ont pas cité un nom ?

— Non, mais je les reconnaîtrais, chuinta Shorty. Des gars de Vegas, monsieur...

— Ah oui ? Pourquoi ?

— Les *51s*, monsieur. Y en a un qui a crié : « Vive les *51s* ! »

Les *51s*, c'était le nom de l'équipe de base-ball de Las Vegas. Amalfi connaissait. Il fit répéter trois fois à Shorty la scène du lanceur et du sergent Marsh stoppée en pleine course, à moitié assommée. Pour être sûr que le mi-coq n'oubliait rien. Et aussi pour être sûr de tout comprendre, parce que l'autre avait un mal de chien à articuler, entre ses lèvres enflées et ses dents comme des dominos après un coup de vent.

La tâche n'était pas facile, mais Shorty s'en acquitta avec conscience, ne négligeant aucun détail de l'expédition punitive des quatre malfrats au club. Le supporteur des *51s* et son Skorpio, le colosse – d'un format très proche de celui de Bepe – et son poing américain, le brun frisé qui menait la danse... et le Black bien sapé.

— C'est lui qui a baisé la fille, c'est ça ? Lui seulement ? Un vrai nègre ?

Chaque question provoquait un hochement de tête affirmatif. Shorty gardait les yeux baissés. Après une accalmie, les geignements reprirent, à côté.

— Baisé comment ?

— Par derrière, monsieur. Sur un banc.

— Par derrière ? Tu veux dire... ?

— Les deux façons, chuinta Shorty, en essuyant précipitamment un filet de bave ensanglantée au coin de sa bouche.

Paolo Amalfi eut un léger haut-le-corps.

— Le sergent Marsh, n'est-ce pas ? Du Sun City Police Department ? La protégée du maire et la maîtresse de mon fils ?

Hochement de tête consterné.

— Violée devant tout le monde par une ordure de nègre !

— Une sacrée belle fille, bredouilla Shorty.

— Ces salopards ne respectent rien !

Amalfi congédia le poids plume d'un signe de tête.

— Va attendre dehors.

Puis il lança à Bepe qui revenait, imperturbable :

— Rameute du monde, on va fouiller toute la ville s'il le faut, mais ces fils de pute vont payer !

Après quoi, il apostropha Miniti, qui en avait terminé.

— C'est fait ? Il a dégusté, hein ?

— Je l'ai mis sous calmants, tout de même...

Quand le toubib eut quitté la pièce, Paolo Amalfi passa dans le salon. Son fils était allongé sur un canapé, le visage couvert de pansements. Visiblement dans les vapes. Le vieux vint près de lui, l'observa en plissant les yeux. Avec une telle intensité que Salvatore se redressa à demi.

— Tu seras vengé, fils. Je te le promets...

De retour dans son bureau, Amalfi vit débouler Bepe, son portable à la main, avec la mine chiffonnée de qui vient annoncer de mauvaises nouvelles.

— Quoi encore ?

— Les emmerdes continuent, patron. On a retrouvé les jumeaux.

— Pas trop tôt ! Qu'est-ce qu'ils fichaient ?

— On les a butés, sur le chantier, à San Miguel... Butés tous les deux et balancés dans un fossé ! Pas trace de leur bagnole, mais celle de Dan Morris a été retrouvée pas loin, il paraît. Par les flics.

Paolo Amalfi parut un instant décontenancé. Puis il éructa :

— Dan Morris ! Encore lui ! Si Stokes n'avait pas...

Il s'interrompit en voyant les traits de Bepe se froisser un peu plus, signe que ce n'était pas fini.

— L'amiral aussi s'est fait buter, annonça le mastodonte. Chez lui. Un vrai carnage et la baraque a brûlé...

Paolo Amalfi jura en italien, se signa, et, cette fois, il fit le geste. Bepe l'imita et conclut :

— C'est la guerre, patron.

L'inspecteur Wallberg glissa silencieusement ses deux mètres et cent vingt kilos par l'entrebâillement de la porte. Jeta un regard intrigué. Dans la grande salle où elle était seule, le sergent Debbie Marsh était penchée sur les tiroirs ouverts d'un des bureaux. Il l'apercevait de profil, ses cheveux blonds tombant en désordre, sans parvenir à masquer les traces rouge violacé de son cou et de sa pommette. Sa veste était sale et froissée, son corsage mauve déchiré.

Wallberg écarquilla les yeux et avala sa salive quand elle retira l'une, puis l'autre. La courbe douce des seins nus, dans la pénombre, le clouait sur place. D'un sac Wal-Mart, la jeune femme sortit un T-shirt noir qu'elle enfila d'un mouvement gracieux, mais contrarié par une douleur à la tête, du moins l'inspecteur le déduisit-il d'une plainte qu'elle émit en se massant l'arrière du crâne. Elle remit ensuite sa

veste avec précaution.

Wallberg s'approcha sans qu'elle y prenne garde. Il avait la gorge sèche, l'esprit sens dessus dessous. Il ne voulait pas lui faire peur, mais elle ne réagit pas. Était-il devenu transparent au regard des blondes ? Un avatar de l'Homme invisible ? Il aurait mieux fait d'allumer la lumière, mais l'interrupteur était derrière lui, maintenant. Il s'avança encore.

Le sergent Marsh fourrait dans son sac Vuitton quelques papiers récupérés dans un tiroir. Puis un revolver, un Smith & Wesson calibre .38 Spécial à canon de 4 pouces, qu'elle enveloppa préalablement dans le sac plastique Wal-Mart. Le tout sans hésiter, mais avec des gestes d'automate.

— J'ai l'impression que vous avez besoin d'aide, sergent..., finit par dire Wallberg d'une voix timide, en toussotant. Est-ce que je pourrais vous rendre service ?

Elle consentit enfin à s'apercevoir de sa présence, tourna vers lui un visage méconnaissable, affreux. Les traits creusés et les yeux enfoncés, cernés de bistre, le teint crayeux, la bouche aux lèvres boursouflées, avec des croûtes de sang séché.

— Qu'est-ce qui vous est arrivé, nom de Dieu ? s'exclama Wallberg, stupéfait.

Lui qui louchait sur les seins se rendait compte avec retard que le beau visage avait morflé. C'était peut-être encore Hollywood, mais version gore...

— Il faut nettoyer ça. On vous a agressée ?

Le regard vide posé sur lui le fit frissonner d'une drôle d'appréhension. Il ne put s'empêcher de lorgner les canines du sergent, au cas où...

Mais, déjà, Debbie Marsh s'écartait et, ignorant sa main tendue, marchait mécaniquement vers la porte. Il mit deux secondes à réagir. Quand il parvint dans le couloir, un néon s'alluma brusquement au-dessus de lui, et il cligna des paupières, puis ouvrit de grands yeux remplis d'incrédulité stupéfaite, en découvrant le S&W braqué sur lui.

— Bon Dieu, qu'est-ce qui vous prend ? Vous êtes dingue, ma parole !...

Il avait instinctivement porté la main à sa ceinture, mais il suspendit son geste. Son arme de service était dans le vide-poches de sa voiture. Et le chien du .38 se relevait.

Il chercha à croiser le regard de la blonde, gonfla les joues comme Miles Davis et expulsa tout l'air de ses poumons en essayant d'entrevoir une parade. Aucun souffle n'était hélas assez puissant pour

dissiper tels des mirages le .38 et la main qui le braquait, et le corps qui allait avec. Les gribouillis jetés au panier à trois points se superposèrent à l'image du barillet forcément plein, du doigt charmant, recourbé. Viens par ici, mimait-il... Wallberg sourit de toutes ses dents, murmura silencieusement une prière.

Le néon grésilla, clignota, s'éteignit. Main tendue, Wallberg toucha la main de Debbie Marsh. Sa peau glacée. Puis le coup partit.

Brûlure, et le noir. *Bye Bye Blackbird.*

*
* *

— Crois-moi, Paolo, je fais mon possible, mais c'est trop tôt, fit au bout du fil la voix sirupeuse de Don Alfredo. Donne-moi encore un jour ou deux.

Paolo Amalfi étreignit le combiné et donna un coup de pied dans la paroi de la cabine. Il y avait quelque chose de grotesque à voir le vieil homme se comporter comme un adolescent contrarié, et d'incongru aussi dans le surcroît de prudence qui le faisait sortir de chez lui pour appeler Don Alfredo d'une cabine... Fallait-il que le vieux *capo* soit sur les dents !

Dans son bureau d'un grand hôtel de Las Vegas, sur le Strip, Don Alfredo leva les yeux au ciel et se fit rassurant.

— Sois sûr que personne ici ne cherche à te mettre des bâtons dans les roues, dit-il. Tu as eu notre aval, non ? Et qui oserait aller baver à la D.E.A. ? À part une taupe, évidemment...

Ils en avaient déjà discuté aussitôt après l'arrestation de Félix Valdes, et le discours de Don Alfredo n'avait pas varié. Mais les choses avaient changé avec les événements de la fin de journée, et Amalfi se retint d'exploser.

— Écoute-moi, s'il te plaît, dit-il d'une voix vibrante de fureur contenue, écoute ce qui vient de se passer ici, et dis-moi si je dois attendre deux jours, ou je ne sais combien de temps, avant de réagir...

Il relata d'une traite les événements survenus au club de sport de Salvatore. Y ajouta la mort de l'amiral, l'incendie de sa maison.

— Des *soldati* de « Sin City », affirma-t-il. Une grosse équipe !

Don Alfredo resta silencieux quelques secondes, son profil d'oiseau de proie incliné dans la lumière d'une lampe de bureau.

— C'est grave, finit-il par admettre, mais je ne vois pas...

— Ouvre les yeux, bon sang ! s'emporta Paolo Amalfi. On m'a déclaré la guerre ! Quelqu'un du Strip, forcément !

— Je te rappelle ! promit Don Alfredo après un autre silence.

Amalfi perçut dans la voix de son vieux complice une tension qu'il essaya de désamorcer en ajoutant :

— J'ai besoin de ton aide.

Mais Don Alfredo raccrocha sans un mot. Vexé. On ne lui parlait pas sur ce ton.

Il se servit un cognac français, marcha dans la pièce de long en large, puis reprit le téléphone et composa un numéro de portable.

— Giuseppe ? dit-il d'une voix enjouée. C'est moi. Il serait bon qu'on se voie, je crois. J'ai eu des nouvelles de notre ami Paolo.

— De bonnes nouvelles, j'espère ?

— Excellentes...

— Quand veux-tu ? Ce soir ? demanda Giuseppe.

— Pourquoi pas ? Henrik doit s'absenter ce week-end...

— Moi aussi... Disons, après minuit, je me serai acquitté d'une promesse à laquelle je ne peux pas couper...

Ils rirent. Giuseppe avait toujours sur le feu une « promesse » à honorer, blonde ou brune, mais très jeune de préférence. À son âge, sa vitalité forçait l'admiration.

— Une heure ici ? proposa Don Alfredo. Je préviens Henrik. Tu appelles Marcus ?

— Pas la peine ! rigola Giuseppe, il est avec moi !

— Je vois... À tout à l'heure.

Avant de raccrocher, Giuseppe ajouta d'une voix redevenue sérieuse :

— Demain, c'est vendredi, non ? Vendredi saint...

— Si, Giuseppe. Un anniversaire.

— Une date mortelle...

Semaine sainte. Dix-huit ans après...

Le rythme cardiaque de Paolo Amalfi s'accéléra tandis qu'il montait dans la Bentley Continental. Bepe repartit. Derrière eux, le Tahoe « mis à disposition » par la police de Scottsdale assurait la protection. Dans le Suburban Chevrolet et un Grand Cherokee, une petite armée d'hommes de main rameutés par le colosse de Trapani étaient passés une demi-heure plus tôt prendre les ordres. Et surtout les signalements des quatre intrus du Maryvale Fitness Club. Ils étaient descendus d'une Buick et d'un 4x4 Ford, d'après des témoins. Où qu'ils soient, il fallait les retrouver, et les abattre...

— Dis-leur de nous ouvrir la voie, s'impacienta Paolo Amalfi. On est en retard et je n'aime pas ça !

Bepe appela l'autre voiture et aussitôt le Tahoe mit sa sirène et passa devant la Bentley. Les deux voitures foncèrent vers le sud, brûlant les feux.

La réunion débutait à 10 heures et, en tant qu'hôte, Paolo Amalfi se devait d'accueillir ses invités.

Ils avaient dépassé l'aéroport et approchaient du Broadway Inn, quand le téléphone de bord sonna. Le cœur du *capo* bondit dans sa poitrine. Déjà des résultats ? Si vite ? Bepe répondit. Tendit l'appareil. La mine une fois de plus chiffonnée.

La voix saccadée du colonel Harry Stokes éclata à l'oreille du vieux caïd.

— J'ai croisé Dan Morris et je suis encore vivant ! cria Stokes. Vous entendez, Amalfi ? Doug est mort ! Des amis à vous, je vous l'avais dit ! Dan Morris en a liquidé plusieurs. Vous savez qui est Dan Morris ?

Paolo Amalfi n'eut pas le temps de dire à Stokes de se calmer. Le colonel éclata de rire. Un ricanement de dément.

— Celui que vous appelez la Grande Pute ! hurla-t-il. Vous pouvez serrer les fesses, Amalfi ! L'Exécuteur est en ville !...

CHAPITRE XIII

Mack Bolan entra dans la tour de la chaîne Sun City News, qui abritait également la station de radio KPHN, peu avant 22 heures, et en ressortit trois minutes après, délesté de la grosse enveloppe qu'il portait sous le bras. Il l'avait laissée à l'accueil à l'attention de Loretta Epstein. Elle contenait la liasse de documents subtilisés au colonel Stokes.

Il remonta dans le Pathfinder et suivit Van Buren Street en direction de l'aéroport, puis bifurqua vers le sud.

Dans le sac de toile à ses pieds se trouvaient, outre le Beretta 93-R, le Ruger GP 100 chambré en .357 Magnum et le Heckler & Koch MP5 à chargeur de trente cartouches récupérés sur l'ennemi. Bolan avait le pressentiment que ce ne serait pas de trop. Que même son poignard commando, dans l'étui fixé à sa cheville, serait bienvenu dans l'affrontement qui s'annonçait.

Parce qu'il était certain, après ce qui s'était produit chez Richwood, que l'affrontement allait dégénérer, et il comptait bien y contribuer.

À San Diego déjà, sur fond de trafic de drogue, un projet de casinos avait servi de déclencheur à une redistribution des cartes dans le monde du Crime Organisé. De nouvelles équipes de Latinos adossées aux narcos mexicains avaient tenté de supplanter les caïds installés, au risque de rompre les équilibres négociés à Las Vegas, pour tout le sud-ouest des États-Unis. Par son ampleur, le projet Sonora annonçait d'autres bouleversements. Le cartel de Tijuana, en s'alliant avec Paolo Amalfi, avait sans doute habilement manœuvré, évitant de heurter de front les familles « historiques » de Vegas, ces Ritals vieillissants menacés de disparition, faute de progéniture à la hauteur.

Amalfi était un de ces vieux crocodiles condamnés à terme. Son fils unique jouait les play-boys, passait son temps à parfaire sa musculature et à collectionner les aventures féminines. Le clan Valdes, une fois le projet Sonora sur les rails avec l'assentiment des pontes du Nevada, aurait sous peu les mains libres en Arizona. Et un horizon dégagé pour d'autres ambitions. C'était pour contrer cette mainmise

rampante qu'on avait balancé Félix Valdes à la D.E.A., et ainsi forcé ses associés à l'éliminer, pour qu'il ne parle pas. Richwood et Stokes avaient particulièrement intérêt à réduire le narco au silence. Moyennant quoi, ils avaient mis en branle un engrenage qui leur explosait à la figure. Si les tueurs venus de Vegas les avaient punis, ils devaient aussi avoir pour objectif de faire peur à Amalfi. Et, par ricochet, d'avertir tous les alliés potentiels du vieux mafieux qu'ils risquaient gros dans cette association.

Pour toutes ces raisons, l'Exécuteur avait l'intuition non seulement qu'une grosse bagarre avait débuté ce jour-là à Phoenix, dix-huit ans après la « bataille de Sun City » dont lui avait parlé Loretta Epstein, mais aussi qu'elle allait se focaliser sur un enjeu : la probable élection au poste de gouverneur de l'État d'Howard Grant, partie prenante, et non des moindres, au projet Sonora...

C'est pourquoi il ne voulait pas manquer la réunion électorale annoncée par le tract trouvé parmi les papiers de l'amiral Richwood. Et comptait bien se servir du carton d'invitation agrafé avec pour y participer.

Elle se tenait dans les salons du Broadway Inn, propriété et Q.G. du clan Amalfi...

Lorsqu'il eut rejoint Broadway Road et vit qu'aux abords de l'hôtel, la circulation était déviée, Bolan comprit qu'il n'était pas le seul à avoir cette intention. En l'occurrence, cette affluence était peut-être une bonne chose, parce qu'il avait un autre pressentiment : celui de se jeter dans la gueule du loup.

Face à l'entrée principale du Broadway Inn, une troupe de supporters brandissaient des pancartes et les agitaient plus vivement chaque fois qu'une voiture franchissait le barrage des policiers municipaux et déposait ses passagers au bas des marches. Rompus aux usages des campagnes électorales, les invités ne manquaient pas, avant d'entrer dans le bâtiment, de se retourner pour les saluer.

Howard Grant for Governor ! proclamaient les pancartes et criaient les militants. Entre deux arrivées, les photographes et cameramen agglutinés sur le perron se retournaient vers eux et les mitraillaient. La Lincoln Towncar blanche qui stoppa à 22 h 20 suscita des cris et des mouvements de foule plus enthousiastes. L'homme qui en sortit ressemblait, en plus fatigué, au portrait qui s'affichait en ville depuis des jours.

Fatigué mais professionnel, Howard Grant prit le temps de longuement saluer ses supporters, de leur lancer quelques mots auxquels ils répondirent par des vivats. Puis il parut s'étonner du

nombre des reporters qui l'assiégeaient, prit la pose avec complaisance, fit discrètement signe à ses gardes du corps de lui ménager un passage, et s'engouffra dans l'hôtel.

Au milieu du hall de marbre aux dimensions d'un terrain de foot, Paolo Amalfi l'attendait, tout sourires. À travers les baies, les flashes crépitaient, les caméras tournaient. Tous les objectifs purent saisir, à distance mais avec netteté, l'accolade des deux hommes : le candidat archi-favori du prochain scrutin et le *capo* local, l'homme qui, depuis un fameux carnage perpétré dix-huit ans plus tôt au Sun City Village Golf Course, régnait sur le Crime Organisé à Phoenix... Deux hommes d'affaires ayant réussi, et faisant cause commune pour le bien de la cité !

C'est à peine si Amalfi prit garde aux traits tirés de Grant, si ce dernier s'aperçut de la nervosité de son hôte, lorsqu'ils firent leur entrée dans le grand salon de l'entresol. Entre le service de sécurité de l'hôtel et les gardes du corps du candidat, le cordon de spécialistes attachés à leurs pas était quasiment aussi pléthorique que pour le président des États-Unis en personne.

Trois à quatre cents personnes se levèrent et applaudirent l'apparition des deux hommes. Tout ce que la capitale de l'Arizona comptait de personnalités en vue, de leaders d'opinions, de généreux contributeurs. Répartis par tables de huit, avec au premier rang les associés au sein du consortium de Sonora, l'assistance pesait quelques milliards de dollars, et des dizaines de milliers de voix...

En pilotant Howard Grant vers la scène, Paolo Amalfi lui tenait le bras, et bombait le torse. Il en oubliait ses inquiétudes, la menace que faisait planer sur eux la présence supposée en ville du Grand Fumier. Stokes et ses délires ne pouvaient gâcher son plaisir. Pas complètement. Aussi, Amalfi savourait-il son triomphe. Grant allait être élu, cet homme qui lui mangeait dans la main serait bientôt gouverneur...

Il serrait si fort le coude du candidat qu'au moment de monter sur scène, Grant fit une grimace et dut se dégager d'un geste brusque. Il sauta sur l'estrade avec une vitalité toute neuve, ouvrit grand les bras et fit éclater, d'un mouvement de tête et d'un large sourire, un tonnerre d'applaudissements.

Demeuré au bas de la scène, Paolo Amalfi applaudissait lui aussi. Du bout des doigts, mais l'air aux anges. Des bras et de la tête, Grant fit déferler une vague encore plus forte d'applaudissements, de cris d'encouragement. Tels de vulgaires supporters munis de pancartes, les sommités de la ville faisaient trembler les murs...

Paolo Amalfi devait reconnaître que, dans son rôle, Howard Grant n'avait pas son pareil. Une bête de scène. Une star.

« Ma créature... », disait le regard sombre du vieux mafieux fixé sur le candidat.

La salle où était aménagé le Q.G. de la sécurité du Broadway Inn se trouvait à l'entresol comme le grand salon, mais du côté opposé. Deux de ses murs étaient tapissés d'écrans de contrôle. Le responsable s'appelait Dick, il avait fait une grande partie de sa carrière à Las Vegas, dans les plus grands casinos-hôtels. Responsable de la sécurité du Bellagio, en dernier lieu.

Il surveillait les écrans sans avoir l'air particulièrement concentré, mais rien ne lui échappait, et sa dextérité à manier la console pleine de boutons qui commandait les circuits vidéo ne manquait pas d'impressionner Bepe. Cependant, la présence derrière lui du colosse rendait nerveux le mec de Vegas.

Bepe avait déboulé dans la pièce à 22 heures et averti tout le monde : il était question d'ouvrir l'œil. Pour les porte-flingues réunis là, une demi-douzaine d'hommes de confiance, la soirée sortait à peine de la routine, ils avaient assuré l'ordre dans bien d'autres réunions électorales. La mise en garde un brin solennelle de Bepe en avait fait sourire plus d'un.

— Il se pourrait que la Grande Salope soit en ville ! avait conclu le Sicilien, et les sourires avaient instantanément disparu.

Dick s'était mis à scruter les écrans d'un œil aigu. Les autres s'étaient dispersés dans l'établissement, passant le mot aux différents responsables. Le restaurant et le grill, deux bars, la galerie commerçante du deuxième étage, les salles de jeu du rez-de-chaussée et du premier... Le Broadway Inn, en plus de ses six cents chambres, était un paquebot vertical, une fourmilière grouillant pratiquement vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

La soirée organisée par Grant n'empêchait pas que les machines à sous et les tables de roulette fonctionnent comme à l'accoutumée. Dans chaque secteur, des employés étaient chargés de la surveillance, en plus du service de sécurité proprement dit.

À 22 h 30, alors que le candidat montait sur scène sous les ovations, la consigne avait été répercutée dans tout le Broadway Inn : prière d'être aux aguets, prêt à tout. En plus de l'équipe qui avait maltraité Monsieur Salvatore dans son club de Maryvale, un ennemi rôdait. Anonyme, mais assurément dangereux. La consigne ne mentionnait aucun nom, ne contenait aucune précision sur l'ennemi en question, mais les hommes n'en étaient que davantage impressionnés. Les plus chevronnés échangeaient des regards entendus. Les nouveaux voulaient comprendre :

— C'est quoi cette histoire ? Un type seul ? Un tueur ?

— Une légende...

— Comme dans les contes pour gamins ? Et on devrait trembler de trouille ?

— Contentée-toi d'ouvrir l'œil.

Confiant dans la qualité et la vigilance du dispositif, Bepe s'apprêtait à quitter le Q.G. pour rejoindre le grand salon quand son portable sonna. C'était Kurt, qui supervisait le hall d'entrée.

— La fouineuse de KPHN est là et prétend rentrer, dit-il.

La face ronde de Bepe se froissa.

— Montre l'entrée ! lança-t-il à Dick en fonçant vers les écrans.

Au bout de l'esplanade, les porteurs de pancartes étaient moins nombreux, mais, au premier plan, le groupe des journalistes qui faisaient le pied de grue s'était au contraire renforcé. Se détachant d'eux, Loretta Epstein parlait avec les vigiles.

— Qu'est-ce qu'elle veut ? demanda Bepe. Changer des jetons ?

— Assister à la réunion.

— Elle ne fait pas partie des journalistes invités !

— Sûr, elle le sait, mais elle insiste. Elle dit avoir des questions à poser à Grant. Sur ses relations...

— Putain, elle manque pas d'air ! J'ai bien envie... Attends ! Je te rappelle.

Lorsqu'il rappela Kurt, Bepe avait averti Paolo Amalfi, et la réponse de celui-ci avait de quoi surprendre. Bepe la transmettait sans commentaire.

— C'est bon, Kurt. Epstein peut rentrer et accéder à la réunion, si elle veut.

— C'est les ordres, t'es sûr ?

— Tu me prends pour une bille ? C'est les ordres, bordel !

Ils ne voyaient pas où le boss voulait en venir, mais les vigiles de l'entrée firent signe à Loretta Epstein qu'elle pouvait passer. Les caméras du grand hall enregistrèrent l'expression inquiète de la journaliste...

*

* *

Le shérif du comté, Jason Jansen, était assis à une bonne table, pas loin des meilleures. Une rangée seulement derrière celle où Kamsky, le maire, côtoyait l'avocat Chris Paxton, dont le cabinet

comptait dans sa clientèle environ un quart de l'assistance, et un grand Arabe très élégant dont le regard noir et brillant captait facilement celui des femmes. Hussein Al-Masri, l'architecte saoudien qui allait faire d'un coin du désert de Sonora une des destinations les plus prisées du continent.

Al-Masri n'avait pas l'air de s'ennuyer, semblait attentif au discours de Grant, mais n'arrêtait pas de jeter des coups d'œil furtifs à son portable, comme s'il attendait un appel qui n'arrivait pas. Le shérif Jansen avait remarqué la chose instinctivement. Par réflexe professionnel, mais aussi citoyen : depuis le 11 septembre et l'écroulement des Twin Towers tout ce qui était arabe suscitait sa méfiance.

C'est son propre portable, cependant, qui vibra dans sa poche, alors que Grant, sur scène, exposait ses grands projets pour l'Arizona. Jansen reconnut le numéro qui s'affichait, répondit à voix basse, une main devant sa bouche par souci de discrétion.

— Wall ? C'est vous ?

Un souffle, presque un halètement, puis la voix de l'inspecteur Wallberg, comme désaccordée :

— C'est moi, chef, j'ai prévenu une ambulance, j'attends... Ça va aller...

— Qu'est-ce qui vous arrive, bon Dieu ?

Ses voisins se retournèrent. Jansen s'excusa d'un haussement d'épaule et quitta la table. Avec ses bottes ferrées, son Stetson et son épaisse moustache blanche, il ne passait pas inaperçu.

— Il m'arrive une balle de .38 Spécial, chef.

— Où ça ?

— Ici, devant le bureau de Corswell...

— Je voulais dire... Quoi ? au siège de la police de Sun City ? Mais qui... ?

Jason Jansen s'était éloigné jusqu'à l'extrémité de la salle. Il tâchait de ne pas crier, mais un grand nombre de regards s'étaient tournés vers lui. Il fit face au mur.

— Le sergent Debbie Marsh m'a tiré dessus, expliqua Wallberg. La protégée du maire... Elle baise avec le fils Amalfi et s'habille chez Vuitton... Elle en croque ! Elle a dégusté, aujourd'hui... je sais pas le détail, mais elle a pété les plombs ! J'ai eu de la chance, à un poil près, elle m'explosait la tête...

Wallberg reprit sa respiration et enchaîna :

— Y a de la vengeance dans l'air, chef.

— Amalfi ?

— À vous de voir. Les chiens sont lâchés...

CHAPITRE XIV

Bolan avait vite renoncé à entrer dans le Broadway Inn par l'esplanade de Broadway Road. Trop de monde, et surtout trop de vigiles, de part et d'autre des portes. Au moment de rebrousser chemin, il repéra une silhouette brune et menue, en grande conversation justement avec les gardes qui filtraient les visiteurs. Loretta Epstein était là, courageuse et obstinée, à peine remise de ses mésaventures de l'après-midi, mais déjà prête à repartir au front. Vu ses gesticulations, on n'était guère disposé à l'accueillir...

L'Exécuteur demanda à un cameraman qui s'éloignait :

— Les journalistes sont indésirables ?

— Une poignée d'accrédités assiste à la réunion, les autres peuvent poireauter dehors... ou aller se faire plumer à la roulette !

D'un air entendu, le reporter ajouta :

— On est nombreux sur la liste noire du gouverneur !

— Il n'est pas encore élu.

— Vous êtes naïf, ou pas du coin...

Le jeune homme s'éloigna en marmonnant. Du coin de l'œil, Bolan aperçut Loretta Epstein qui franchissait la porte et pénétrait dans le hall. Elle semblait avoir du mal à y croire elle-même.

Bolan avait garé le Nissan en bordure d'Esteban Square. Il prit sous le siège avant le sac de voyage contenant son viatique et marcha jusqu'à l'entrée du parking souterrain. Le type dans sa guérite avait les yeux baissés. Pas sur un écran de contrôle, mais sur une bande dessinée, devina Bolan après quelques secondes d'observation. Il allait en profiter quand une grosse Cadillac STS se présenta devant la barrière, un voiturier de l'hôtel au volant.

— Y a plus de place, fit l'employé.

— Va le dire toi-même au client ! rétorqua le chauffeur. Commode comme il est, et enfouraillé, par-dessus le marché, ce sera ta fête !

L'autre soupira.

— Qu'est-ce qu'ils ont tous, ce soir ? Ça sent bizarre, non ?

— Je la gare où, à la fin ? s'énerva le voiturier.

— J'ai ouvert le carré magique !

Ils rigolèrent.

— Paraît que Monsieur Salvatore ne réclamera pas sa place, ce soir. Une Cad toute neuve, hein ? Elle déparera pas...

Quand la STS pénétra dans le parking, Bolan s'était déjà glissé à l'intérieur. Il suivit de loin la Cadillac, qui manœuvra pour se glisser, dans un angle du parking, entre une Corvette et un SUV Trailblazer. Les plots qui délimitaient une douzaine de places étaient baissés, effectivement. Et les ascenseurs se trouvaient juste en face. Deux ascenseurs, vers lesquels se dirigea le voiturier après être sorti de la Cadillac.

Bolan le vit qui fixait un point, au-dessus des portes des cabines, et mimait un garde-à-vous. La porte de droite coulissa, le type entra dans la cabine et appuya sur un bouton, avant de disparaître. Ascenseur normal, conclut l'Exécuteur en ajustant le réducteur de son sur le Beretta 93-R. C'était donc l'autre, celui de gauche, qu'il fallait prendre pour accéder directement au saint des saints du Broadway Inn... si Loretta Epstein était fiable en la matière.

Dissimulé par les voitures, il s'avança, découvrit dans l'angle du plafond la caméra qui couvrait le périmètre du « carré magique » et des ascenseurs. Visa soigneusement... Et perçut distinctement au loin un bruit d'hélicoptère.

Loretta Epstein s'en était assurée d'un coup d'œil derrière elle en empruntant le couloir qui menait à la salle de réunion : personne n'était accroché à ses basques. Comme elle doutait que ses arguments aient suffi à convaincre les vigiles de la laisser rentrer dans l'hôtel, elle devinait qu'il y avait une raison cachée à cette soudaine bienveillance. Quant à supputer laquelle, c'était une autre histoire...

Deux malabars en costume XXXL encadraient la porte. Ils la dévisagèrent d'un œil froid. Un troisième s'approcha, avec un sourire de reptile. Elle connaissait Kurt Langhorn de vue, et de réputation. Un blond gonflé aux stéroïdes. Elle devança sa demande, tendit son sac à main. Il en examina le contenu, le lui rendit.

Lui fit signe d'écarter les bras. S'assura d'une palpation rapide qu'elle ne transportait rien de dangereux.

— Un journaliste sans magnétophone, qui le croira ? glissa-t-il en s'écartant.

— Ne le répétez pas, mais je suis une fan ! répliqua-t-elle vivement.

La porte s'ouvrit sur la haute silhouette d'un Arabe en costume Armani occupé à pianoter sur les touches d'un portable. Il heurta la journaliste, faillit lâcher l'appareil et s'excusa machinalement. Leurs regards se croisèrent. L'homme la fixait avec une insistance étrange. Comme s'il la connaissait. Loretta Epstein tressaillit. Sur l'écran éclairé du portable, elle avait lu au vol, en gros caractères : *RAMON AQUÍ*.

— Je suis désolé, madame, dit-il avec un sourire, ajoutant en baissant la voix : Je ne voudrais pas qu'il vous arrive quoi que ce soit de fâcheux...

Il s'éloigna et Kurt Langhorn lui lança au passage :

— Bonsoir, monsieur Al-Masri.

Loretta Epstein entra dans la grande salle. Reconnut Grant, sur la scène. Chris Paxton se tenait à ses côtés. Il aidait Stuart Morton à monter les rejoindre, sous les applaudissements. Debout à la première table, William Trent attendait son tour d'être appelé.

Cherchant des yeux Paolo Amalfi, la journaliste ne le repéra nulle part, mais vit le shérif Jansen marcher droit sur elle. Il parlait dans son portable, la moustache en bataille. Elle s'écarta juste à temps pour ne pas être renversée.

— *Fuck off !* Tous les renforts disponibles, je vous dis ! s'écria-t-il en poussant violemment la porte. Ça va saigner !

Loretta Epstein observa la salle pleine, enthousiaste, et sur la scène Grant et ses fidèles alliés et associés. Ses généreux contributeurs. Courtisans, obligés... Tous lui faisaient un triomphe. Il remerciait comme un acteur au tomber de rideau.

Une marionnette, songea-t-elle. Mais où était l'homme qui tirait les ficelles ?

Quand le silence revint dans le grand salon, on distingua au-dehors le bruit caractéristique d'un rotor d'hélicoptère.

Sur l'écran de contrôle, Bepe vit l'appareil osciller, se stabiliser puis descendre de quelques mètres et se poser. Deux caméras étaient installées sur le toit du Broadway Inn aménagé en héliport. Dick manœuvra un curseur et l'image s'éclaircit. Avant que le rotor ne s'arrête, un homme descendit du Bell Jet Ranger. Deux autres l'imitèrent.

Sur l'écran, dans le Q.G. de sécurité, l'image en gros plan montra un visage en lame de couteau, une fine moustache et des yeux vifs. L'homme était mince et paraissait jeune. La main qui s'avança dans le cadre pour saisir la sienne était celle de Paolo Amalfi.

— *Ramon Valdes está aquí !* commenta Bepe.

Le frère de Félix Valdes et ses deux gardes du corps disparurent du toit terrasse, entraînés par Amalfi.

Bepe se détournait quand l'image tout à coup s'éteignit. Dick poussa un juron. Trois autres écrans devinrent noirs.

— Encore le circuit Un qui déconne ! grommela-t-il.

— C'est quoi, le Un ?

— Parking, ascenseur direct, dernier étage et le toit...

Bepe hocha la tête, fixant les écrans morts. Puis il abattit sa grosse main sur l'épaule du responsable de la surveillance vidéo.

— Et pourquoi il déconne, ce putain de circuit ? Hein ? Pourquoi celui-là justement ?

Dick grimaça sous la poigne du colosse.

— Monsieur Salvatore a l'habitude de le débrancher... quand il amène des filles là-haut. À force, il est fragile...

Dick grimaça un peu plus, l'épaule broyée.

— Monsieur Salvatore, hein ? Et d'où est-ce qu'il le débranche ?

— Du parking... De son parking réservé...

Bepe sortit son portable. Celui-ci sonna avant qu'il ait composé le numéro du gardien, au sous-sol. Il répondit, écouta et ses traits se déplièrent.

— Bravo, Stan, ne lâche pas ces fils de pute !

Il coupa et fit aussitôt le numéro du boss.

— Qu'est-ce qu'il y a, Bepe ? répondit Paolo Amalfi d'un ton énervé. Je suis occupé !

— Désolé, patron, mais Stan vient d'appeler. Ils ont repéré les types de Vegas. Une Buick avec quatre hommes. Ils correspondent...

— Où ça ?

— Pas loin, près de l'aéroport.

— Ils se cassent ?

— Crois pas... nos gars les suivent.

— C'est bon, qu'ils continuent. Tiens-moi au courant.

La communication coupée, Bepe resta un instant perplexe, puis haussa les épaules et rappela Stan, dans le Suburban qui faisait la chasse aux porte-flingues du Nevada.

— Tu les suis, dit-il.

— On n'intervient pas ?

— Pas encore. Ordre du boss. Où ils vont ?

— J'en sais rien, mais puisque c'est pas l'aéroport, c'est peut-être

au Broadway Inn, vu qu'on est tout près...

— Ah ouais ? On va les recevoir !

Dick voulut rappeler à Bepe que le circuit un était défaillant, mais le colosse avait quitté la pièce en trombe.

Le coup de sonnette prolongé fit sursauter Shorty. Il s'était assoupi dans le fauteuil placé à l'extrémité du hall, devant la porte close du salon où Salvatore Amalfi dormait, assommé par les calmants.

L'ancien boxeur se remit sur pied, les membres courbatus, la bouche de travers, les mâchoires douloureuses. Il alluma la lumière et traversa le hall en maugréant.

— Ça va finir par le réveiller ! Doucement !

Le système vidéo de l'entrée lui montra, sur l'écran encastré à côté de la porte, un gros Dodge Magnum garé à cheval sur le trottoir de Shea Boulevard, et le portail de la villa, ouvert. La police de Sun City... Il pianota et une autre image apparut : le sergent Debbie Marsh, cheveux blonds sur les épaules, T-shirt noir sous sa veste beige. Et pauvre petite mine...

Elle était seule. Elle ne décollait pas le doigt de la sonnette. Shorty ouvrit, tâcha de sourire. L'un et l'autre avaient morflé, c'est sûr. Mais même avec cette tête de décavée, la blonde lui bottait, c'était sûr aussi. Ils pourraient peut-être se prodiguer mutuellement des soins.

— Qu'est-ce que je peux faire pour toi ? commença-t-il. Arrête de sonner...

Le guidon du .38 Spécial rouvrit une plaie à sa lèvre, le canon de quatre pouces, en s'enfonçant dans sa bouche, acheva de déchausser une incisive qui branlait copieusement. Il l'avalait et ouvrit de grands yeux larmoyants. La détonation fit trembler le lustre du plafond, et les débris de chair, d'os et de matière cervicale, tout trempés de larmes, giclèrent assez haut pour le redécorer.

Debbie Marsh avait reculé d'un pas pour ne pas être éclaboussée. Elle fit un détour pour éviter d'enjamber le corps quasiment décapité et traversa le hall à grands pas. Elle avait troqué ses chaussures de luxe aux talons cassés pour des tennis trouvées dans le Dodge. Elle n'avait pas songé une seconde commettre une faute de goût. Elle ouvrit la porte, accommoda dans la pénombre, et distingua la forme à demi relevée sur le grand canapé de cuir clair. Elle s'avança sans hésiter.

— Qu'est-ce que... ?

Le beau visage viril de Salvatore Amalfi disparaissait à moitié sous les pansements, mais son regard, même embrumé, reconnut la blonde,

quand elle fut près de lui. Il s'écarquilla, s'emplit de frousse. Il dévia vers le revolver, s'y glua. Et le cerveau du jeune homme, malgré les antalgiques, se remit à fonctionner.

Debbie Marsh grimaça un sourire pâle et dégoûté. Littéralement, Salvatore Amalfi crevait de trouille en comprenant qu'elle venait le tuer.

— Je t'ai entendu, Sal..., dit-elle entre ses dents, en appuyant le canon du Smith & Wesson sur sa poitrine. Je t'ai entendu leur dire, à ces ordures... Tu es comme eux, pas vrai ? Ou pire ?

Le regard sombre transpirait. La salive avait déserté la bouche, mais les yeux se noyaient.

— Je les retrouverai et je les buterai, mais je commence par toi... Le plus facile d'abord...

La légère crispation du doigt sur la détente fit se tasser un peu plus Salvatore Amalfi.

— Lâche !

Le canon s'abaissa un petit peu, anticipant le relèvement au moment du départ du coup. Debbie Marsh était tellement tendue qu'elle sentit à peine le recul.

Bien que tireur médiocre, et médiocrement noté, le sergent du Sun City Police Department ne pouvait rater la cible. Même en fermant les yeux.

Foudroyé par une balle de 9 mm en plein cœur, Amalfi Jr fut violemment rejeté en arrière, sur le canapé qu'il venait de quitter.

Debbie Marsh fit demi-tour et quitta la villa du même pas décidé et mécanique. Avant de démarrer, elle regarnit le barillet du S & W, puisant dans une boîte de cartouches. Le gros Dodge Magnum vira et fila vers le sud, en direction de l'aéroport et, plus loin, du Broadway Inn.

Médiocre tireur, le sergent Marsh était en revanche une conductrice émérite. Traversant les carrefours à toute allure, elle le prouva à un grand nombre d'automobilistes, sur Scottsdale Road. Sans même se rendre compte qu'elle avait oublié de brancher la sirène.

L'ascenseur acheva sans un bruit sa course huilée vers le sommet de la tour. Par prudence, Bolan s'était plaqué contre une paroi latérale de la cabine. Le Beretta 93-R dans sa main était prêt à cracher son mortel venin.

La porte coulissa et, en même temps qu'il découvrait un gigantesque espace semi-circulaire plongé dans une pénombre bleutée, l'Exécuteur eut sous les yeux, à travers les baies vitrées, le panorama à

couper le souffle de la ville baignant dans une nuit rouge orangé. Gratte-ciel, collines, guirlandes illuminées des freeways, et, au-delà, l'étendue sans limite du désert, un horizon d'un bleu profond, où Phoenix se noyait...

Au premier plan, un avion, comme un gros jouet téléguidé et silencieux, traversa lentement le paysage, achevant sa descente pour se poser sur les pistes de Sky Harbor International Airport.

Bolan bloqua la porte de la cabine et s'avança. Il n'y avait personne en vue au dernier étage du Broadway Inn, où Paolo Amalfi, d'après Loretta Epstein, avait son bureau.

L'ascenseur direct débouchait à une extrémité d'un vaste espace sans cloisons, aménagé successivement en salle de détente, salon d'accueil, bar... L'ameublement était minimaliste et luxueux, la plupart des sièges, profonds, tournés vers les baies. Une lumière clignotante rouge, à l'autre bout du plateau, révéla à Bolan un autre ascenseur. La cabine montait...

Il se dissimula derrière un canapé en cuir qui devait pouvoir accueillir une demi-douzaine de personnes. La cabine s'ouvrit. Trois hommes y avaient pris place. Deux bruns petits et trapus au visage brutal et à l'allure de porte-flingues encadraient un grand Arabe aux cheveux noirs ondulés, en costume très chic. L'hésitation de ce dernier fut perceptible, au moment de sortir de la cabine. Comme s'il se forçait à avancer. Bolan eut l'impression d'une excursion contrainte. Le trio, lui tournant le dos, se dirigea vers la partie de l'étage qu'il ne voyait pas.

Quelques secondes seulement s'écoulèrent, puis il reconnut un bruit de porte qu'on ouvre, et un ordre retentit :

— Entre !

À quoi une voix indignée répliqua :

— Qu'est-ce que ça signifie ?

Hussein Al-Masri, s'il s'agissait bien de lui, n'était pas seulement indigné et en colère. Il avait peur, devina Bolan en se remettant en marche.

Un claquement de porte rétablit le silence à l'étage. Mais l'instant d'après, l'insonorisation ne parvint pas à étouffer complètement les cris poussés derrière le double battant.

CHAPITRE XV

L'homme qui déboula dans le couloir menant à la salle de réunion du Broadway Inn portait une chemise tachée de sang et déchirée sous une veste maculée de terre. Il avait le visage tuméfié, un œil presque fermé, la joue entaillée. Et dans la démarche, quelque chose d'un taureau qui charge, en un ultime baroud d'honneur.

Kurt Langhorn, lorsqu'il vint à sa rencontre, n'aurait pas parié sur ce dernier point, cependant. Reconnaisant Harry Stokes, il crut d'abord que le colonel était ivre et sortait d'une bagarre avec des voyous. Mais l'haleine de l'ex-Marine ne fleurait que la rage, et ses vêtements l'incendie.

Stokes brandit son carton d'invitation et contourna Langhorn.

— Il fait que je parle à Grant, tout de suite !

— Entendu, colonel, mais laissez-moi le prévenir, il a presque terminé..., rétorqua Langhorn en lui barrant le passage.

Stokes, la mâchoire en avant, froissa le carton sur la figure du costaud blond, comme s'il voulait le lui faire manger. L'autre porta la main à son aisselle gauche. Le coup de tête le déséquilibra et lui ouvrit l'arcade sourcilière. Le sang gicla. Stokes écumait. Il donna un coup de genou au bas-ventre, et quand Langhorn fut à terre, il le soulagea de l'automatique porté dans un holster d'épaule. Dans la large main du colonel, le petit Walther 7,65 mm se voyait à peine.

Le voiturier qui arrivait ne l'aperçut pas. Mais il ouvrit de grands yeux en fixant Langhorn qui se tordait de douleur sur le sol, le visage dégoulinant de sang, les mains sur l'entrejambe. Il lâcha les clés de la Cadillac STS. Puis il fit demi-tour et fila en direction du bureau de la sécurité de l'hôtel.

Stokes haussa les épaules, ramassa les clés de la voiture de Richwood et entra dans la salle où se tenait la réunion électorale, juste au moment où, d'une voix forte, Loretta Epstein interpellait le candidat Howard Grant, descendu de scène après son discours.

— Monsieur Grant, vous êtes depuis peu propriétaire du Sun City Village Golf Course, que M. Paolo Amalfi vous a vendu. Pouvez-vous nous parler de la réunion qui s'y est tenue mardi dernier ?

Plusieurs tables et de nombreuses personnes séparaient la petite femme brune de Grant, mais le regard de ce dernier, quand il se retourna d'un bloc, aurait pu la tuer net.

— De quoi parlez-vous, madame ?

— D'un dîner qui réunissait plusieurs de vos amis et le narcotraquant Félix Valdes, du cartel de Tijuana...

Howard Grant serra les poings et heurta une table en voulant se diriger vers la journaliste. L'avocat Chris Paxton le retint par la manche, mais il se dégagea, si brusquement que la table se renversa. Loretta Epstein faisait front sans bouger. Elle ajouta :

— La D.E.A. a arrêté Valdes ce soir-là, mais il se trouve qu'on l'a abattu cet après-midi. Un tueur à gages... Avez-vous quelque chose à déclarer à ce sujet, monsieur Grant ?

Dans le silence de mort qui s'était établi dans la salle, ce fut la voix du colonel Stokes qui éclata :

— Grant n'a rien à dire, madame Epstein ! Tant pis pour vos auditeurs ! Le gouverneur ferme sa gueule et exécute les ordres qu'on lui donne ! Grant est un pantin, d'autres tirent les ficelles... Vous devrez vous contenter de ça, madame la fouineuse !

Grant s'était figé, blême. Loretta Epstein s'écarta de la trajectoire de l'ex-Marine. Celui-ci ne la regardait pas, il fixait les autres, les défiait, marchant droit sur Grant. L'avocat Paxton s'interposa. Le Walther dans la main de Stokes aboya, et la balle fracassa un lustre au plafond.

En un instant, la panique s'empara de l'assistance, déclenchant un sauve-qui-peut général, au milieu des cris. D'autres détonations suivirent et ce fut pire. Paxton avait saisi une arme à sa ceinture. Il fit feu sans viser, ni atteindre personne. En revanche, quand Stokes tira de nouveau, à hauteur d'homme cette fois, il fit mouche. Touché en plein front, Paxton s'écroula raide mort aux pieds de Grant. Lequel se jeta de côté en hurlant :

— Vous êtes fou, Stokes !

Un rire hystérique lui fit écho.

— Attention ! cria Loretta Epstein, en pure perte.

La porte s'était ouverte à la volée, des gens de la sécurité du Broadway Inn firent irruption. Ils avaient vu Langhorn étendu pour le compte dans le couloir. Ils avaient dégainé. Ils surgirent derrière Stokes, qui fit volte-face et tira le premier. Un des porte-flingues XXXL roula à terre en beuglant. Les autres ripostèrent. Un vacarme d'enfer.

Loretta Epstein vit la grande salle en proie à l'horreur, des dizaines de personnes plonger sous les tables en poussant des

hurlements. L'ex-colonel de Marines Harry Stokes, criblé de balles, tourner sous les impacts. Il avait vidé son chargeur. Il s'effondra près d'elle.

Paolo Amalfi avait eu un geste d'apaisement, mais sa voix vibrait de fureur.

— Ça suffit comme ça ! Assez, Ramon !

Le Mexicain recula, mais surtout parce que les deux porte-flingues avaient sorti leurs armes et s'interposaient entre lui et Hussein Al-Masri. Celui-ci essuya le sang qui coulait de sa bouche. La gifle lui avait fendu la lèvre. Il n'avait pas répliqué, seulement protesté, demandé des explications. Paolo Amalfi l'observait avec insistance. Il reprit d'un ton cinglant :

— Vous êtes ici chez moi ! Je ne veux pas de cela ici ! C'est compris ?

Sans cesser de regarder l'architecte, il fit signe aux hommes de main de s'éloigner. Puis lança à Ramon :

— Explique-toi ! Il faut des preuves, pour l'accuser...

Le vieux caïd vit ciller Al-Masri, perçut sa tension. Se pouvait-il que Ramon ait raison ? À peine débarqué de l'hélicoptère, le Mexicain avait réclamé vengeance. Que Dan Morris soit dans la nature le mettait hors de lui. Il lui fallait un exutoire. Paolo Amalfi se tourna vers lui, s'impatienta.

— Je t'écouté !

Il entendait bien leur faire comprendre qu'il était maître chez lui.

— Félix a été balancé à la D.E.A., mardi dernier, finit par dire Ramon Valdes. L'antenne de San Diego a reçu un premier message mentionnant son arrivée ici, à l'hôtel, et sous quel nom il avait été enregistré. Puis un deuxième dans la soirée, indiquant le lieu du dîner, le restaurant du Sun City Village...

Ramon Valdes toisa Hussein Al-Masri, pointa sur lui un doigt accusateur.

— C'est lui qui a envoyé ces messages, affirma-t-il. Mon informateur est sûr. Et il est catégorique. Il suffit de faire parler son portable, pour retrouver la trace des SMS expédiés à Donald...

L'œil aigu de Paolo Amalfi vit gonfler une veine à la tempe d'Al-Masri. Pour un peu, il aurait entendu battre son cœur. Beaucoup trop vite...

— Donald, c'est le nom de code du destinataire des messages, insista Valdes en faisant craquer les jointures de ses mains.

Al-Masri se redressa et déclara d'une voix nette :

— C'est faux, tout ceci est un mensonge pour me compromettre... Appelez Grant...

Ramon Valdes gronda et faillit se jeter de nouveau sur lui, mais un geste impérieux d'Amalfi le retint.

— On va bien voir, fit le vieux *capo*.

Il prit son portable, appela un numéro, ordonna :

— Bepe ? Va chercher Grant et monte avec lui. Quoi ?

Il écouta en fronçant les sourcils, égrenait un chapelet de jurons en sicilien.

— Il est mort ? Et Stokes ? Le con !... Viens avec Grant. Dis-lui que son architecte préféré a besoin de lui. Tout de suite.

L'insinuante douceur du ton fit tressaillir Al-Masri. Paolo Amalfi lui commanda sèchement, en montrant son bureau :

— Ton portable...

À l'expression de l'architecte, quand il s'avança pour poser l'appareil devant lui, Paolo Amalfi fut certain qu'il était l'auteur de la dénonciation de Félix Valdes aux fédéraux. Il avait assez vu de cas semblables. Al-Masri n'avait pas seulement peur. Il se savait démasqué, il cherchait désespérément une échappatoire.

Ramon Valdes était trop emporté et pressé de venger son frère pour se rendre compte des affres du traître. Un instinctif, une brute. Il fixait Al-Masri en montrant les dents, qu'on lui laisse le champ libre et il le mettrait en pièces... À défaut de lui livrer Dan Morris, l'Arabe ferait l'affaire, songea le vieux... Peut-être, après cela, serait-il possible de lui parler business.

À scruter les traits de Paolo Amalfi, il était impossible de déchiffrer ses réflexions. Ou de deviner ce qui allait suivre.

— Faire parler un portable, c'est bien, mais ça prend du temps, dit-il finalement. De la technique, trop de technique. Où est le plaisir ?

Il fronça les sourcils, secoua la tête.

— Faire parler un homme, c'est mieux. Faire avouer un traître, voilà une chose bien plus satisfaisante !

Sur un signe, les porte-flingues se rapprochèrent, menaçants, de Hussein Al-Masri. Ce dernier prit une profonde inspiration et joua son va-tout. Il bondit sur le plus proche. Lui agrippa le poignet et tenta de lui prendre son arme.

À cet instant, une explosion fit trembler les murs et la double porte capitonnée de l'antichambre fut arrachée de ses gonds.

Herman « Gadget » Schwarz ne s'était pas trompé dans le dosage de ses petites préparations détonantes, cette fois-ci. Le faux dollar, en explosant juste sous la porte, avait rendu la voie libre. Bolan se rua dans l'antichambre, le Beretta dans la main droite, le Heckler & Koch MP5 dans la gauche. Lui ne s'était pas trompé en évaluant les forces ennemies. Trois porte-flingues montaient la garde dans la pièce.

Juste derrière la porte, celui qui s'était assoupi dans un fauteuil trop étroit pour sa carrure fut soulevé de son siège et scotché contre le mur par la violence du souffle. Les deux autres, qui se tenaient à l'autre bout de l'antichambre, épiant à travers le battant ce qui se tramait dans le bureau, furent sérieusement décoiffés. Surgissant au milieu des débris d'huisseries et de plâtre, noir comme un diable, l'Exécuteur solda leur compte avant que la poussière du plafond ne retombe.

Le Beretta 93-R enchaîna trois *plouf*, comme sautent des bouchons de champagne un soir de fête. Le cadeau de 9 mm sous emballage de cuivre toucha les destinataires sans coup férir. L'assoupi en fut quitte pour se rendormir, le front étoilé par l'orifice d'entrée du projectile. Les deux indiscrets furent projetés dans le bureau, par la porte tout d'un coup entrouverte. L'un avait la gorge exposée aux courants d'air, l'autre du plomb dans l'estomac. Ni l'un ni l'autre n'avait eu le temps de sortir son arme.

Franchissant d'un bond le seuil de la pièce, Bolan embrassa d'un coup d'œil la scène et ses protagonistes.

L'Arabe élégant était aux prises avec un des deux hommes de main qui l'escortaient dans l'ascenseur quelques minutes plus tôt. Il tentait de le désarmer et n'avait pas vraiment l'avantage. Les deux hommes luttait à terre, dans un corps à corps confus. Le second porte-flingue hésitait à tirer dans la mêlée. L'irruption de Bolan le fit hésiter un peu plus. La balle de 9 mm qu'il reçut dans la poitrine lui rappela avec force combien une hésitation pouvait être néfaste, en certaines circonstances. Voire carrément fatale. Il s'écroula sur les dalles de marbre avec un bruit mat, sans s'être décidé à presser la détente. Le Latino à la fine moustache et aux dents brillantes comme celles d'un fauve fit un bond de côté pour l'éviter et se ramassa sur lui-même, mais le canon du MP 5 braqué sur lui l'incita à la prudence. Il se contenta d'avaloir sa salive et de jurer en espagnol.

Le vieil homme debout à l'extrémité du bureau, derrière une table de travail de verre proportionnée aux dimensions de la pièce, semblait presque chétif, mais l'intensité de son regard sombre braqué sur Bolan comme le double canon d'un fusil témoignait qu'il n'avait rien d'une quantité négligeable. Il lança sans trembler, d'un air de défi :

— Dan Morris ? Ou le Grand Fumier ?

Il n'y eut pas de réponse. Mais au nom de Morris, le Mexicain jura derechef. Il éructa :

— C'est lui ? Il a tué Félix ?

Il s'en étranglait de rage.

Du coin de l'œil, Bolan vit Al-Masri prendre le dessus, en profitant de la distraction de son adversaire, qui ne comprenait rien à ce qui se passait alentour. L'automatique changea de main, s'abattit sur le menton du pourri, qui ne bougea plus. L'élégant repoussa le corps inerte et se remit debout. Il esquissa le geste de remettre de l'ordre dans sa chevelure, mais le canon du Beretta l'en dissuada. Le sang qui coulait sur son menton avait déjà taché son col de chemise. Tenant l'automatique par le canon, il leva les bras.

— Qu'est-ce qu'ils vous voulaient ? demanda Bolan à voix basse.

— Me faire avouer que j'aurais balancé Félix Valdes à la D. E. A.

— C'est vrai ?

Al-Masri soutint le regard de Bolan et dit plus bas encore :

— Si vous êtes agent fédéral...

Bolan murmura :

— Ils ont un motif d'arrêter Ramon ce soir ?

— Sur le toit... Dans l'hélico qui l'a amené...

L'Exécuteur hocha la tête et Hussein Al-Masri baissa les bras.

À l'autre bout du vaste bureau, Ramon Valdes n'avait pas entendu, mais il serrait les poings comme s'il les étranglait à distance. Tous les deux.

Paolo Amalfi était aussi immobile qu'une statue. Il aurait fallu être tout près de lui pour déceler l'infime mouvement de ses lèvres sèches et exsangues. Peut-être priait-il. Ou, plus probablement, appelait-il une malédiction sur la tête de l'inconnu en noir. Un sortilège sicilien... Le mauvais sort du vendredi saint.

Au-dessus de son crâne, un avion montant dans le ciel de Phoenix s'inscrivit sur la surface vitrée.

Mais un bruit se produisit dans le dos du Guerrier. Léger, huilé. Une porte qui coulisse. Par l'ascenseur, des renforts arrivaient. Alerté, Hussein Al-Masri se tourna vers l'entrée. Se plaçant involontairement entre Valdes et Bolan.

— Attention ! cria celui-ci.

Une fraction de seconde trop tard.

Ramon Valdes agit avec la rapidité d'un cobra. Du revers de son avant-bras gauche au milieu du dos de Hussein Al-Masri, le poignard fut à peine visible. Un trait net lancé avec une force telle que la lame

disparut dans la cible, et que le manche ouvragé vibra plusieurs secondes, tandis que l'architecte s'effondrait, bras écartés, face contre terre.

La riposte du Beretta rata de peu Valdes, qui roula sur lui-même jusqu'au mur.

Bolan battit vivement en retraite. Le balèze qui déboulait en braquant un Glock tira sans sommation, arrosant toute la portion de la salle où l'Exécuteur se trouvait.

— Attention, Bepe ! cria Paolo Amalfi en s'abritant à son tour, dans l'angle opposé.

Le colosse avait des réflexes, et pour pareille carrure, une agilité incroyable. La rafale du MP5 crépita sur les murs, mais il avait plongé sur le côté. Derrière lui, l'homme dont les affiches couvraient tous les murs de la ville ne souriait plus du tout, et son bronzage virait au verdâtre. Trop prudent pour avancer à hauteur de Bepe, Howard Grant y gagna d'être encore en vie, lorsque les balles s'enfoncèrent dans les battants de la porte. Ils étaient assez épais pour stopper la course mortelle des ogives du H&K. Grant recula précipitamment.

Il ne comptait pas, estima l'Exécuteur, mais Bepe comptait pour deux. Une balle de 9 mm ricocha sur le distributeur de boissons en laque noire derrière lequel Bolan venait de se mettre à couvert. Le Beretta répliqua, et le mastodonte poussa un barrissement. L'injure en dialecte sicilien qu'il adressa à Bolan ne figurait dans aucun dictionnaire.

Malgré son épaule transpercée, Bepe rampait avec une énergie folle vers un coin de la salle garni de meubles.

Résolu à en finir au plus vite, avant qu'il réussisse à s'abriter, Bolan s'écarta du distributeur pour l'ajuster.

Du coin de l'œil, il aperçut Paolo Amalfi qui, d'un meuble à tiroirs en acier poli, extrayait un revolver.

Le mafieux, enchaînant les gestes avec la dextérité d'un jeune homme, releva le chien, le visa, assurant son équilibre en fléchissant les genoux.

Le Beretta 93-R et le Colt Cobra tonnèrent en même temps...

CHAPITRE XVI

L'impact du projectile de 8 mm sur l'acier du MP 5 déséquilibra Bolan. Déviée par le pistolet-mitrailleur qu'il avait levé dans un mouvement réflexe, la balle de calibre .32 perfora le distributeur de boissons à trente centimètres de sa tête. Du Coca Light jaillit comme d'une source naturelle.

Le frelon de 9 mm que le Beretta avait craché atteignit Bepe entre les omoplates, à l'instant où il se jetait vers l'abri d'un fauteuil. Il fit un saut de carpe en émettant un autre barrissement, suivi cette fois d'aucune insulte, et retomba en travers du siège, puis roula sur le sol.

En retournant l'automatique vers Paolo Amalfi, l'Exécuteur vit le vieux caïd figé par une stupeur douloureuse, le regard rivé sur le corps inerte de son garde du corps. Son index pressait la détente sans que l'œil ait ajusté le tir. Bolan se jeta à terre et le Cobra expédia son venin loin au-dessus de lui.

La réplique du Beretta fut foudroyante. Deux balles tirées à plat ventre, enchaînées dans la même inspiration, produisirent une unique détonation prolongée. Paolo Amalfi fut soulevé du sol, épinglé sur la cloison, comme un insecte sur une planche d'entomologiste. Son expression n'eut pas le temps de se transformer, son cerveau enregistra la chose avec la même stupéfaction pleine de chagrin : deux balles dans la poitrine. Et tout de suite, avant la souffrance, la certitude que la chance avait tourné, que ce vendredi saint devait en effacer un autre, vieux de dix-huit ans. La conscience, au moment de mourir, d'avoir provoqué le destin une fois de trop...

Le vieux caïd s'affaissa au bas du mur en expulsant une plainte, lâcha le revolver et garda les yeux ouverts. Bepe gisait à l'autre bout de la pièce, sa grande carcasse terrassée, sa face de paysan simplet, qui avait si souvent trompé son monde, irrémédiablement chiffonnée. Paolo Amalfi fixa l'homme en noir qui avait causé tant de désastres en si peu de temps. Un semeur de chaos, un exécuteur des desseins du diable, à coup sûr. Dan Morris, ou cette sorte de légende noire qu'invoquaient à mots couverts les plus avertis parmi les pontes du monde du crime ?

À l'instant de mourir, Paolo Amalfi crispa sa bouche mince, mobilisa ce qui lui restait d'énergie pour cracher sa haine à la face de la Grande Salope. Un bloc de haine...

L'Exécuteur sentit sur lui le regard brûlant, d'une intensité inhumaine, qui le vouait à la mort, à l'anéantissement. Dans les yeux de Paolo Amalfi agonisant, il lut aussi que son combat ne pouvait avoir de fin. Le sort que le Crime Organisé, en la personne du parrain de Phoenix, lui promettait depuis des années méritait comme au premier jour d'être combattu, démenti. Dans le dernier souffle du caïd, il y avait la preuve que tout continuait, qu'il n'y avait pas d'autre choix.

Sur Broadway Road, alors que la tour à l'enseigne du Broadway Inn était en vue, Debbie Marsh doubla une Buick marron aux amortisseurs fatigués. Elle se rabattit au ras de son pare-chocs, s'attirant un coup de klaxon auquel elle répondit par un geste obscène à l'adresse du conducteur. En se penchant, elle le vit qui crachait une insulte dans sa direction. Le sang du sergent Marsh se figea : l'homme au volant de la Buick était le fan de base-ball armé d'un Skorpio ! Après leur expédition au fitness club de Salvatore, les flingueurs de Vegas se pointaient dans l'hôtel-casino de Paolo Amalfi...

En passant devant l'esplanade du Broadway Inn, Debbie Marsh constata dans son rétroviseur que la Buick avait ralenti. Repérage avant d'agir...

Sans réfléchir, elle accéléra, fit demi-tour à la première intersection, et revint vers le Broadway Inn. La Buick continuait à faible allure, elle se trouvait maintenant à hauteur de l'esplanade. Plus loin, Debbie Marsh aperçut un Suburban noir qu'elle avait, lui semblait-il, dépassé peu avant sur le pont franchissant la Sait River. Protection de la Buick ? Vu la distance qui les séparait, le gros SUV Chevrolet était plutôt en train de filer les pourris. Mais après tout, Debbie s'en fichait. Elle savait quoi faire, l'idée était si bonne qu'elle se mit à rire nerveusement. Elle écrasa l'accélérateur.

La chaussée était dégagée, la Buick longeant le trottoir opposé était une cible idéale. Quasiment à l'arrêt. De l'arrière, une silhouette descendit. Mince, bien vêtue, pressée...

Debbie Marsh gronda en reconnaissant le Black aux dents de loup qui l'avait violée. Il s'engageait sur l'esplanade, un sac à la main. Elle ne songea pas à utiliser son arme. Le gros Dodge Magnum était tellement plus efficace, entre ses mains, qu'un revolver !

Les 340 chevaux du V8 rugirent, et, juste avant de braquer, elle brancha la sirène. Au moment d'éperonner la Buick, elle ferma les

yeux.

Dans l'enfilade des salles de jeu, les machines à sous continuaient à aspirer bruyamment les pièces des joueurs sous hypnose. Aux tables de roulette et de blackjack, l'écho des coups de feu avait été si assourdi que pas une pile de jetons n'avait tremblé. C'est à peine si les croupiers avaient remarqué les chuchotements et les regards interrogateurs qu'échangeaient les chefs de salle. Le tohu-bohu était circonscrit en fait au grand hall et à la salle de réunion, investie par une nuée de vigiles appartenant à l'établissement. Ceux qui avaient abattu Stokes s'étaient fondus dans le nombre. Le shérif Jason Jansen, quittant la salle, ne décolérait pas.

— J'ai besoin de renforts, je vous dis ! criait-il une fois de plus dans son portable. De Scottsdale, Tempé ou Sun City, je m'en fous ! S'ils venaient de Los Angeles, ils seraient là encore avant vous, je parie !

Du coin de l'œil, il vit débouler dans sa direction un groupe de quatre personnes, une grande femme d'allure martiale ouvrant la marche, trois hommes en costume marron quasiment identiques dans son sillage. Le shérif Jason Jansen n'avait aucune chance de leur échapper. Il dit d'une traite en baissant la voix :

— Il y a tout un bordel, je vous le répète, et ce n'est peut-être pas fini, vu ce que je vois débarquer... Tous les hommes de main d'Amalfi ont appliqué, ce soir, bon sang ! Et ils nous embobinent à leur guise ! Il se trame encore je ne sais quoi... Alors amenez-vous !

Il remisa son portable à l'instant où la femme en tailleur-pantalon gris foncé, aux cheveux d'un noir brillant coupés au carré, l'interpellait, d'un ton excédé :

— Shérif Jansen ! Agent Donaldson, D.E.A... Qu'est-ce qui se passe ici, à la fin ?

— Une fusillade à la fin d'une réunion électorale de Howard Grant. Le personnel de sécurité a riposté et abattu l'auteur des coups de feu, un ancien colonel...

— Où est Grant ? l'interrompt sèchement Donaldson.

— Je ne sais pas. Dans les étages... Je ne suis pas, enfin... je n'étais pas en service, vous voyez, alors...

— Peu importe. Hussein Al-Masri, cela vous dit quelque chose ?

— L'architecte arabe ami de Grant ? Il a quitté la salle il y a un moment, avant que n'éclate le...

Ce fut cette fois le hurlement d'une sirène de police qui interrompit le shérif. Les agents de la D.E.A. échangèrent des regards

furieux et tous se tournèrent vers l'extérieur.

Un gros Dodge Magnum de la police de Sun City, gyrophare tournoyant et moteur en surrégime, percuta par le travers une voiture garée au bord de l'esplanade, devant le Broadway Inn. Une Buick marron que le choc souleva et propulsa sur l'esplanade, où elle fit un tonneau. Le Magnum escalada le trottoir, vrombit et heurta la Buick par l'arrière, comme une auto-tamponneuse à la foire. Un nouvel impact la fit tourner et la projeta en direction du Broadway Inn. Éjecté par une portière ouverte, un type énorme se releva, sonné, et fit mine de s'élancer pour rattraper un Black mince qui s'approchait à toutes jambes de la porte de l'hôtel.

Ceux qui assistaient à la scène, à l'extérieur ou dans le hall, n'en crurent pas leurs yeux et des cris retentirent lorsque, délibérément, le gros 4x4 fonça sur l'homme et le faucha. Le bruit du choc, un horrible craquement, traversa les baies vitrées. Le balèze voltigea haut, retomba tel un pantin, sous les roues...

Il resta accroché au pare-chocs tandis que le Dodge, comme si de rien n'était, repartait à toute allure vers la Buick. Il la heurta de front, escalada l'avant, coinçant le capot sous la calandre, écrasant le piéton par la même occasion. D'une manœuvre insensée, le conducteur fit un quart de tour et accéléra encore, poussant la Buick à reculons pour s'en servir comme d'un bélier...

Le tout n'avait duré que trois secondes et le shérif Jason Jansen enregistra trois informations sidérantes : au volant du Dodge de la police se trouvait une blonde au regard halluciné. Le Black qui arrivait le premier à la porte était en train de tirer de son sac une grenade... Les deux véhicules imbriqués, sur leur lancée, allaient défoncer aussi sûrement qu'une grenade l'entrée de l'hôtel, et lui, shérif désarmé, se trouvait exactement en première ligne, de l'autre côté de la porte...

À l'instant où Paolo Amalfi rendait au diable son âme noircie de crimes innombrables, Ramon Valdes se jeta sur l'Exécuteur.

Durant les quelques secondes de face à face avec le vieux caïd en train de mourir, l'Exécuteur avait négligé le Mexicain, et celui-ci en profita pour bondir, en poussant un cri sauvage. Il percuta Bolan de profil, sous les côtes, la tête en avant, le ceinturant d'un bras, lui happant le poignet pour s'emparer du pistolet automatique.

Les deux hommes luttant au corps à corps tombèrent et roulèrent sous le plateau de verre du bureau. Mince et nerveux, les muscles tendus comme des cordes de violon, Ramon Valdes pesait sur la poitrine de Bolan et lui tordait le poignet. Son genou, en remontant vers l'entrejambe, heurta la crosse du Heckler & Koch. Le bras gauche

coincé le long du corps, la main écrasée et le doigt sur la détente, l'Exécuteur maîtrisa in extremis la crispation qui aurait fait partir la rafale. Laquelle à coup sûr n'aurait épargné personne... Le visage près du sien, la bouche écumante et le regard luisant de fièvre, le Mexicain sentit en un éclair cette retenue, et donna un coup de genou plus violent. En même temps, il tenta de mordre son adversaire au cou.

Les voyous se battaient ainsi dans les rues de Tijuana, avec de la hargne et du vice, frôlant à chaque instant la mort, la narguant, jouant leur survie à quitte ou double.

Pour le Guerrier, il n'était plus temps de calculer. Les dents de Valdes visaient sa jugulaire, son bras gauche tordu s'engourdissait, la douleur gagnait l'épaule. Il appuya sur la détente. Du Beretta...

La balle de 9 mm, à si peu de distance, fracassa l'épais plateau de verre, projetant des éclats coupants, des fragments de toutes tailles. Bolan instinctivement ferma les yeux et se rétracta sous le corps de son adversaire. Au sursaut de Valdes, à sa soudaine crispation, il devina qu'il avait reçu sur le dos plus qu'un éclat. Avoir le dessus, à cet instant, n'était pas un avantage. Sous une pluie de débris, il rua, soulevant le Mexicain, le rejetant de toute sa force.

Ramon Valdes ouvrit démesurément la bouche, mais il ne songeait plus à mordre. L'arrière de son crâne heurta violemment une arête vive du plateau. Son regard sombre se voila instantanément, un rictus figea ses traits. De surprise, de douleur, ou pour protester contre ce coup en traître, il secoua la tête. Ce qui n'eut aucun effet sur l'éclat de verre effilé fiché dans sa nuque...

Un morceau du plateau lui était tombé sur les reins, l'entaillant profondément sous ses vêtements, qui s'imbibaient de sang. Mais lorsque l'Exécuteur rua une seconde fois, la flèche de verre aiguisée comme un stylet transperça le cerveau, et Ramon Valdes mourut dans un hoquet sanguinolent.

Bolan rampa sur les échardes de verre et se défit du poids mort lardé d'éclats. La main gauche ankylosée et striée d'estafilades, il laissa échapper le Heckler & Koch MP 5. En se relevant dans un crissement de verre pilé, il croisa le regard fixe et hébété de Howard Grant.

Le candidat gouverneur avait le teint crayeux et tremblait comme une feuille. Son regard glissa sur le cadavre de Valdes, s'accrocha à une pointe brillante, une larme dans les yeux écarquillés. En comprenant que c'était l'extrémité de l'éclat de verre qui ressortait par le globe oculaire, Grant eut un haut-le-cœur et vomit sur ses chaussures.

Le Beretta lui signifia que l'Exécuteur n'en avait pas terminé avec

lui.

Il n'avait pas fait trois pas qu'une explosion fit vibrer les baies vitrées du Broadway Inn.

Le gros type qui l'avait à demi assommée d'un lancer de base-ball ne faisait plus le fier, à l'avant du Dodge Magnum. Debbie Marsh le voyait qui ballottait comme un pantin, les jambes broyées entre le pare-chocs et le capot de la Buick. Elle rit plus fort, frappant le volant à deux mains avant de se concentrer sur le Black.

Elle était sur ses talons. L'ordure avait beau filer comme un champion olympique de sprint, il sentait son souffle sur ses reins ! L'haleine mécanique d'un V8 en colère ! En plus de se retourner, il fouillait dans son sac, soudain affolé. Elle hurla à l'instant de le rattraper.

Un cri venu des tripes, un brame de vengeance, de fureur brute, de jouissance destructrice. Debbie Marsh s'était dressée sur les pédales, et pas pour enfoncer le frein, mais l'accélérateur, en étreignant le volant. Pas une seconde, elle ne fut tentée de freiner. Il lui fallait conclure en beauté. Sentir la masse du Dodge écraser le corps de ce pourri, et que les grosses roues gravent son sourire, ses belles dents, dans le goudron !

Il tenait quelque chose à la main. Pas un flingue, en tout cas. Elle était trop obnubilée par le choc imminent pour reconnaître une grenade. Ou pour remarquer les silhouettes qui s'agitaient à l'intérieur de l'hôtel, les types marron qui franchissaient les portes et lui faisaient signe, en brandissant leurs armes. Trop tard pour eux, ce n'était plus l'heure des tireurs, mais celle d'un V8 assoiffé de sang.

La Buick, l'avant encastré sous la calandre du Dodge, avec l'adepte du poing américain transformé en joint de culasse, percuta le Black de plein fouet à une dizaine de mètres des baies vitrées du Broadway Inn. Il n'eut pas le temps de lancer sa grenade. La Buick, avec à l'intérieur ses deux potes inconscients, et à l'extérieur le quatrième de la bande, lui roula dessus, puis vint le tour du Dodge, énorme et rugissant.

L'instant d'après, l'explosion maria définitivement tout le monde, les porte-flingues de Vegas et le sergent corrompu de Sun City, dans un feu d'artifice qui emporta les baies de l'hôtel et jusqu'au Stetson du shérif Jason Jansen.

Au dernier étage de l'hôtel-casino, Howard Grant avait toujours le teint d'un grand malade, mais il ne tremblait plus. Il avait du mal à détacher les yeux des cadavres de Paolo Amalfi et de Ramon Valdes, si proches... Lorsqu'il y parvenait, c'était pour loucher sur le canon de l'automatique que l'inconnu en noir responsable de ce massacre

braquait sur lui.

Alors Howard Grant pâlisait un peu plus si c'était possible, mais, au prix d'un effort surhumain, il maîtrisait ses tremblements et parvenait à se concentrer sur ce que l'homme lui disait. Il hochait la tête et répétait docilement. C'était simple, une leçon facile à retenir. Le prix à payer pour rester en vie. Quand il jetait un coup d'œil alentour, dans la pièce dévastée, il avait tendance à trouver ce prix modique, finalement.

Enfin, le canon du Beretta bougea.

— Allez-y, fit la voix calme et froide de l'inconnu.

Howard Grant hocha la tête, déglutit et prit son portable dans sa poche. Le numéro dicté par l'homme était celui d'un portable. On répondit à la deuxième sonnerie. Une voix de femme que Grant connaissait peut-être, mais il n'était pas en état de l'identifier. Il dit qui il était, où il se trouvait, et récita la leçon qu'on lui avait faite. La femme acquiesça sans poser de questions superflues. Elle serait au rendez-vous.

L'homme en noir coupa la communication et confisqua le portable.

Howard Grant demeura un moment abasourdi. Il releva la tête en percevant un bruit d'ascenseur. Puis il tourna la tête et se découvrit seul dans le vaste bureau. Seul en vie...

L'homme en noir avait disparu, le Beretta sinistre aussi. Il restait les cadavres, comme autant de menaces, de promesses horribles.

Howard Grant se secoua, sortit du bureau et traversa l'antichambre en s'empêchant de regarder les corps. Des inconnus, des *soldati* anonymes. L'odeur lourde du sang et de la poudre était écœurante. Elle l'accompagna jusqu'à l'extrémité de l'étage, dans la cabine ouverte de l'ascenseur, et tout le temps de la descente. Trajet direct vers le parking.

La cabine s'arrêta au sous-sol, Grant s'avança vers un carré de places de stationnement réservées. Une silhouette brune se détacha d'un Nissan Pathfinder garé là.

Grant reconnut Loretta Epstein, l'insolente et pugnace reporter de KPHN. Il comprit le piège où l'avait enfermé l'homme en noir. Il devait se livrer à la personne la moins susceptible de complaisance de toute la ville de Phoenix. Mais il ne pouvait plus reculer. Il n'osait pas.

— Allons-y, fit la femme brune en montrant le 4x4.

Ils y montèrent, Grant au volant, qui trouva les clés au contact et démarra. Quand ils émergèrent face au square Esteban, la journaliste sortit de son sac un magnétophone, et demanda :

— Vous avez un message, avant de commencer ?

Il secoua négativement la tête.

— De la part de Dan Morris, peut-être ? insista-t-elle.

Il se troubla.

— Oui, en effet.

— Lequel ?

— Le jackpot est pour vous, c'est ce qu'il m'a dit de vous répondre, si vous posiez cette question...

Loretta Epstein sourit dans le vague. Tandis qu'ils s'éloignaient du Broadway Inn vers où accouraient toutes les forces de police du comté, elle reprit :

— Je vous écoute, monsieur Grant.

CHAPITRE XVII

Mack Bolan émergea sur le toit terrasse de l'hôtel-casino au moment où un long-courrier décollait de Sky Harbor, juste en face de lui. L'hélicoptère, sur l'hélipad, était minuscule, par comparaison. Il le rejoignit en quelques enjambées.

Le pilote dont le trafic aérien accaparait toute l'attention sursauta.

— *Si, jefe...*

Il réalisa sa méprise et tendit la main vers le blouson posé à côté de lui. La menace du Beretta pointé sur sa tempe interrompit son geste.

— Pas de bêtise ! intima l'Exécuteur. On part, allez ! On décolle, nous aussi !

Il rafla le blouson, soulagea la poche d'un pesant Colt .45. Monta et répéta en espagnol :

— *Vamos !*

Le pilote, un jeune homme au type latino et à l'expression indifférente, soutint un instant le regard gris, lorgna vers le pistolet et finit par hocher la tête.

— O.K. C'est vous qui décidez, on dirait.

— Exactement. Le *jefe*, c'est moi !

Deux minutes plus tard, ils s'élevaient au-dessus de la tour.

En virant à l'aplomb de l'esplanade, Bolan aperçut, tout en bas, devant l'entrée défoncée de l'hôtel, un cordon de policiers en train de se déployer, et dans la lumière de projecteurs, deux voitures éventrées, dont un gros Dodge portant sur ses flancs le macaron de la police de Sun City. Au milieu des gravats et du désordre causé par l'explosion, une grande silhouette dégingandée coiffée d'un Stetson poudreux leva vivement la tête vers le ciel, au bruit du rotor.

Mais, déjà, sur les indications de l'Exécuteur, l'hélico s'inclinait et filait plein sud. Il disparut en un clin d'œil aux yeux des curieux.

Le flot de lumière du Strip se reflétait sur les meubles lourds et

luisants du fumoir, et dans les bulles du champagne français que Don Alfredo avait débouché et servi lui-même, avec un soin maniaque.

Les quatre hommes n'avaient pas encore trinqué. Le vieux Giuseppe aurait été le plus enclin à laisser éclater sa satisfaction, mais c'était l'effet de la « promesse » très blonde et très juvénile qu'il avait honorée dans l'heure précédente plus que des nouvelles de Phoenix. La mine soucieuse de Don Alfredo l'empêchait de savourer pleinement la rumeur de la mort de son vieil ami et complice Paolo Amalfi.

À côté de lui, Marcus, quelque peu assoupi, cuvait le plaisir procuré par un autre tendron. Bien qu'il fût largement plus jeune que Giuseppe, il avait l'air déjà usé. La vie des affaires, à Las Vegas, n'était une sinécure que dans les séries télévisées...

Le blond Henrik, la mine austère et l'expression impassible comme à son habitude, attendait patiemment, sa flûte à la main, que les faits soient confirmés, avant de songer à son prochain coup sur l'échiquier du crime.

Ces deux-là n'étaient pas à Las Vegas dix-huit ans plus tôt, quand s'était dénouée à Phoenix la « bataille de Sun City », remportée par Paolo Amalfi. Ils n'étaient même pas aux États-Unis, d'ailleurs. Ils ne pouvaient pas comprendre ce que ressentaient les deux autres, au moment de laver l'affront que constituait l'association contre-nature de Paolo Amalfi avec les clans mexicains. Une impardonnable mésalliance, alors que le leadership de Las Vegas dans le secteur du jeu était de plus en plus menacé par Macao.

Don Alfredo et Giuseppe étaient les derniers gardiens du temple, de la mainmise sicilienne sur le Strip. Ils échangèrent un regard lorsque le portable du premier sonna, peu avant 1 heure du matin. Sous les épais sourcils blancs, le profil en bec d'aigle du vieux *capo* ressemblait de plus en plus à une médaille, tandis qu'il écoutait son interlocuteur. Il ne posa que deux brèves questions, en dialecte palermitain, hocha la tête et referma son portable d'un claquement sec.

L'entrain de Giuseppe fut refroidi avant même que Don Alfredo les mette au courant de la situation là-bas, en Arizona.

— Amalfi est mort et son fils aussi.

Marcus sourit, mais une seconde seulement.

— Tout a merdé ! assena Don Alfredo. Un vrai carnage. Le pire...

— Valdes ?

Don Alfredo fit un geste du tranchant de la main, et répondit en fixant Giuseppe :

— Mort aussi.

Dans le silence pesant, Henrik lâcha :

— Ça va être la guerre à outrance avec les Mexicains, le contraire de ce qu'on cherchait...

Don Alfredo hocha la tête. Giuseppe remarqua :

— C'était déjà la guerre contre les Latinos il y a vingt ans... Rien ne change.

— Sauf les années qui passent, souffla Don Alfredo.

Après un autre silence, Giuseppe, toujours porté à l'optimisme, reprit :

— On va faire comme prévu... dès que les choses se seront tassées : gérer le projet Sonora en direct, sans rien céder aux Mexicains, ni aux militaires. Une fois Grant élu...

— Grant a disparu ! le coupa Don Alfredo avec colère.

Cette fois, Giuseppe resta coi.

À 1 heure, Don Alfredo se leva et alla allumer le tuner d'une chaîne hi-fi encastrée dans les boiseries. Il mit plusieurs secondes à trouver la station qu'il cherchait. La voix d'un présentateur les fit tous se raidir.

« Nous retournerons en direct au Broadway Inn à la fin de ce flash, pour tenter de comprendre ce qui s'est passé au cours des dernières heures – dramatiques, vous l'avez compris... – et tenter d'établir un bilan avec, espérons-le, le shérif Jansen... Mais l'envoyée spéciale de KPHN Loretta Epstein nous appelle en direct par téléphone... »

Le nom de la journaliste fit grimacer les quatre hommes. La suite déclencha dans le fumoir un concert d'exclamations furieuses.

Le champagne leur parut tout à coup tiède et éventé.

« ... je me trouve quelque part dans les environs de Phoenix, en compagnie de M. Howard Grant, qui ne figure donc pas parmi les nombreuses victimes de la fusillade de ce soir au Broadway Inn, où il tenait une réunion électorale. Mais ces événements tragiques ont amené M. Grant à prendre une décision dont il va nous faire part, en direct et en exclusivité sur KPHN. M. Howard Grant renonce en effet à se présenter aux prochaines élections, et va nous le dire lui-même... »

Les auditeurs les plus attentifs perçurent en fond sonore, à la fin de l'interview de Howard Grant par Loretta Epstein, le bourdonnement caractéristique d'un rotor d'hélicoptère.

Personne en revanche n'entendit sur les ondes la conclusion de Mack Bolan, tandis que l'appareil se posait dans le désert de Sonora, à côté d'un Nissan Pathfinder de location.

— *A grand fellow*, ce Grant !

Et personne ne fut témoin des propos et de la poignée de main que Loretta Epstein et Bolan échangèrent avant de se séparer.

La journaliste et l'ex-candidat montèrent dans le Bell Jet Ranger, qui redécolla aussitôt en direction de Phoenix.

Bien après qu'il eut disparu, l'Exécuteur resta seul au milieu du désert, dans le silence revenu et la nuit complice.